

*Du même auteur
dans la même collection*

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA
L'ANTÉCHRIST
LE CRÉPUSCULE DES IDOLES - LE CAS WAGNER
ECCE HOMO - NIETZSCHE CONTRE WAGNER
LE GAI SAVOIR
GÉNÉALOGIE DE LA MORALE
LE LIVRE DU PHILOSOPHE
SECONDE CONSIDÉRATION INTEMPESTIVE DE L'UTILITÉ
ET DE L'INCONVÉNIENT DES ÉTUDES HISTORIQUES POUR
LA VIE

FRIEDRICH NIETZSCHE

L'ANTÉCHRIST

*Traduction inédite, introduction,
notes, bibliographie et index
par
Éric BLONDEL*

GF Flammarion

INTRODUCTION

2^e édition corrigée, 1996.
© 1994, Flammarion, Paris, pour cette édition.
ISBN 2-08-070753-1

Au « Cercle carré »,
« sujet transcendantal = X... » :
« εἴη δ' ἐπὶ νίκη. »
(Eschyle, *Choéphores*, v. 870)

« *L'Antéchrist* » : rendre ainsi en français le titre allemand *Der Antichrist*, c'est, si l'on veut bien permettre au traducteur et présentateur cette quasi-boutade liminaire, une faute (partielle, et inévitable) de traduction — à condition d'ajouter immédiatement que l'équivoque sémantique de ce titre a été expressément voulue par Nietzsche. En effet, le mot allemand « *Antichrist* » correspond bien au nom grec de l'Adversaire du Christ que mentionnent les épîtres de Jean¹ : « Celui-là est l'Antéchrist, qui nie le Père et le Fils », « le séducteur et l'Antéchrist » (ὁ πλάνος καὶ ἀντίχριστος). Mais il se trouve que, pour traduire en allemand vernaculaire ce dernier nom, Luther utilise pour sa part le nom de « *Widerchrist* » (Contre-Christ, adversaire du Christ), en sorte que, utilisant « *Antichrist* », Nietzsche reprend plutôt une expression du langage courant qu'un terme à signification théologique précise. Or, contrairement à la légende de l'inspiré possédé et fulgurant qu'il a contribué à répandre et à celle de la folie irresponsable dont on l'a affublé, Nietzsche sait fort bien ce qu'il fait. S'il préfère *Antichrist* à *Widerchrist*, c'est pour une raison autre que théologique, et cette fois déterminante : le mot *Antichrist*, étymologiquement et morphologiquement, tend plutôt à signifier ou à être perçu comme

1. I Jean, 2 : 18 et 22 ; 4 : 3 ; II Jean : 7.

signifiant « antichrétien » (« *Anti-CHRIST* ») qu'« anti-Christ » (ce qui pourrait se dire plus logiquement « *Anti-CHRISTUS* »). Ainsi, pour tenir compte de toutes les acceptions implicites ou explicites, « *Der Antichrist* » pourrait et devrait être traduit par « L'Antéchrist-antichrétien » — impossible et déshonorante dérobade pour un traducteur. Car, au grand regret du traducteur et présentateur, une des deux significations doit rester sur le carreau : l'inégalable maître en équivoques qu'est Nietzsche, lequel, à l'entendre, aurait préféré écrire directement en français, se trouve ici pris, dans notre langue, à son propre piège, puisqu'elle n'autorise pas cette ambiguïté ou ce double jeu.

Mais, dira-t-on, quelle différence ? Être l'*Antéchrist*, n'est-ce pas, du même coup, être *antichrétien* ? En un sens, oui : mais si l'Antéchrist (avec une majuscule de nom propre) est antichrétien, tout antichrétien n'est pas forcément l'Antéchrist¹, fût-il Voltaire ou Nietzsche. Quoique déclarant combattre sous cet emblème, Nietzsche refusait déjà d'être mis dans le même sac que les athées libres penseurs, soi-disant antichrétiens mais en réalité ni athées, ni antireligieux ni, surtout, négateurs de la morale du Christ ou de la morale tout court. Mais alors, que combat-il ? Le Christ, ou bien les chrétiens, c'est-à-dire le christianisme ? Là se découvre la surprise recélée par le titre équivoque de ce livre. Du Christ il n'y est guère question, assurément pas, en tout cas, comme un exemple à rejeter ou un symbole à honnir — tout au plus paraît-il un doux nihiliste simple d'esprit à la manière du prince Muichkine, l'idiot de Dostoïevski —, mais de ce que les « chrétiens » (affublés en outre de guillemets) ont fait

1. Cf., sur cette problématique, l'article de Jörg Salasquarda, « *Der Antichrist* », in : *Nietzsche Studien*, Bd. 2, 1973, p. 91-136, dont la thèse, finement démontrée, est que Nietzsche n'attaque nullement la religion chrétienne, mais seulement, sous le symbole de l'Antéchrist, une certaine morale de la négation de la vie — dont, à notre tour, nous dirions qu'elle est plus « chrétienne » (apocryphe) que « christique ».

abusivement de lui, de sa vie, de sa doctrine et de sa pratique. *L'Antéchrist* est donc plus un pamphlet « anti-chrétiens » — et avec quelle verve et quelle violence ! — qu'un blasphème « antichristique ».

Peut-être, dira le lecteur contemporain, mais qu'importe ? A quoi bon, raillera-t-il, évoquer une problématique désuète, une théologie réfutée, un mouvement religieux antédiluvien, un fossile, un personnage et une symbolique déconsidérés dont il ne reste apparemment qu'un discours moralisateur dépassé et discrédité, des superstitions, des vestiges historiques et des traditions sans portée, voire des nostalgies et des réflexes névrotiques et morbides. A quoi bon — sinon pour pourfendre un cadavre — réexhumer *L'Antéchrist*, livre apparemment inactuel, pour ne pas dire dépassé, dont la problématique risque de ne plus intéresser grand-monde ? Qui, en effet, se soucierait maintenant du sort du christianisme et de ses valeurs, qui ont pourtant — mais c'est peut-être révolu — dominé intellectuellement, moralement et même politiquement pendant deux millénaires ce qu'il est convenu d'appeler l'Occident ?

A quoi bon, en effet ? Nietzsche serait-il, comme beaucoup de polémistes et de pamphlétaires, un nostalgique, voire un passionné, obsédé par cela même qu'il combat au point d'en exagérer l'importance ? A son époque, le christianisme, que l'on peut juger de nos jours politiquement et moralement moribond, était dominant. Il représentait donc un véritable adversaire, voire l'ennemi à abattre. Mais de quel point de vue ? En quoi ennemi ? Tout en reconnaissant que sa critique antichrétienne est aussi suscitée et inspirée par le christianisme — sorte de dépassement interne —, Nietzsche tient à se différencier de ceux qu'animerait un ressentiment personnel : « Si je fais la guerre au christianisme, j'en ai le droit uniquement parce que je n'ai jamais rien vécu de chagrin ou de triste de ce côté-là — au contraire, les êtres les plus dignes d'estime que je connaisse ont été des chrétiens authentiques, je ne garde pas le moins du monde

rancune aux individus de ce qui est fatalité millénaire. Mes ancêtres mêmes étaient ecclésiastiques protestants : si je n'avais pas reçu d'eux un sens élevé et pur, je ne vois pas d'où me viendrait le droit de faire la guerre au christianisme. Ma formule en l'occurrence : l'antichrétien même est la logique nécessaire de l'évolution d'un chrétien vrai, en moi le christianisme se surmonte lui-même¹. » Nietzsche, en vérité, se soucie-t-il du christianisme en tant que tel pour le combattre — avec un acharnement méritoire, ou suspect ! — ou pour le vilipender ? Rien n'est moins sûr. Est-ce au christianisme comme dogme, religion, théologie, foi, Écritures, voire communauté religieuse (la « chrétienté ») et domination intellectuelle et spirituelle, qu'il en veut expressément ? Ou bien le christianisme n'est-il pour lui que le prétexte (ou le symbole) d'une autre cible, d'un autre adversaire plus omniprésent, plus pérenne et plus universel — la « morale » ou la « faiblesse » ou la « décadence » ? Quelque chose comme ce que nous appelons la « névrose », même si celle-ci n'est pas spécifiquement chrétienne, même si par exemple la « morale » ne fait qu'emprunter un certain type d'énergie au christianisme sans être produite strictement par lui ? S'agit-il, en bref, d'une erreur de parallaxe, d'une erreur de tir, voire d'une translation, d'un déplacement, d'un transfert (« négatif », comme disent les psychanalystes) ? A quoi et à qui Nietzsche en veut-il effectivement ? Quel est donc le véritable enjeu de *L'Antéchrist*, et de quoi, de qui — du Christ ou des chrétiens, de l'Anti-Christ ou de l'anti-chrétien — y est-il question ?

Il semblerait — mais c'est un premier moment — qu'il s'agisse de la question de la vérité — ou plutôt en l'occurrence, du faux ! Car, aux linéaments d'une critique de la vérité du christianisme (cf. § 9), Nietzsche paraît substituer, presque sur-le-champ et systématiquement, une analyse polémique, de type *généalogique*, du christianisme. On ne se demandera pas sim-

plement avec lui : le christianisme est-il *vrai*, mais *d'où* provient-il, de quels instincts, pulsions, affects, évaluations ?

En effet, comme ses prédécesseurs et même comme son inspirateur, modèle ou emblème Voltaire, dont il aime à citer le « Écrasez l'infâme¹ ! », Nietzsche pourrait attaquer le christianisme au nom des Lumières, c'est-à-dire le stigmatiser et le vilipender comme obscurantisme, superstition, ignorance, « pauvreté en esprit », foi aveugle et croyance débile au nom de la liberté d'esprit, du *sapere aude* ! invoqué par Kant², au nom de la raison, de la culture, de la critique intellectuelle, bref, de la liberté critique et politique. Il faut bien reconnaître qu'une partie non négligeable de l'argumentation de *L'Antéchrist* repose sur l'appel à la raison contre la croyance, la foi (*Glaube*) aveugles et soumises. « Le service de la vérité est le plus rude des services » (§ 50). A partir du § 46 jusqu'au § 59 environ, les termes clefs de l'analyse tournent autour de cette problématique : vérité, rectitude, honnêteté intellectuelle, probité, philologie, mensonge, malpropreté, fausseté, faux monnayage, invention. « "Foi" signifie : *refuser* de savoir ce qui est vrai » (§ 52). Le christianisme est carence en philologie, interprétation abusive, refus de voir les textes et la réalité tels qu'ils sont. « J'appelle mensonge : *refuser* de voir ce qu'on voit » (§ 55).

Mais on perçoit alors un glissement : Nietzsche fait passer le christianisme du faux à l'illusoire. La foi est moins proprement une *erreur* qu'une méconnaissance de la *réalité*, moins un défaut de savoir, de jugement et d'intelligence qu'une *invention*, un « escamotage³ » de la réalité, une incapacité à reconnaître, à admettre ce qui est. Croire, c'est moins une sottise qu'une falsification du réel doublée de l'invention d'une irréalité, d'une illusion. Nietzsche en fournit une liste (non

1. *Ecce homo*, IV, § 8 *in fine*.

2. *Qu'est-ce que les Lumières* ?

3. Flaubert : cf. lettre à Elisa Schlésinger du 16 janvier 1859, in *Correspondance*, bibl. de la Pléiade, t. III, p. 6, et Nietzsche, *Fragments posthume* KGW, VIII, 2, 11 [296].

1. Fragments posthumes, KGW, VIII, 3, 24 [1] alinéa 6.

exhaustive !) au § 15 de *L'Antéchrist*, et on y remarquera que les termes dénoncés se rapportent (ou plutôt ne se rapportent pas !) à la réalité telle qu'elle est, à l'être réel des choses, des événements et des hommes, donc sont qualifiés d'« imaginaires » et, au § 15 ainsi que dans tout l'ouvrage et dans l'œuvre de Nietzsche publiée et posthume, sont très systématiquement mis entre guillemets. Ainsi, pour la relation au réel : « causes », « effets », « êtres », « sciences de la nature », « psychologie » (c'est-à-dire connaissance du cœur humain), « téléologie ». Sont mises de ce fait entre guillemets toutes les irréalités ou réalités imaginaires constitutives (si l'on peut dire !) de la théologie, de la dogmatique du christianisme et des disciplines que cette « théologie » « infecte » ou « contamine » : « Dieu », « âme », « moi », « esprit », « liberté de la volonté », etc. (§ 15 ; cf. également § 17 : « Sauveur », « rédempteur », « chose en soi » ; § 20 : « Dieu », et *passim*).

Dès lors, le christianisme n'est plus dénoncé et attaqué du seul point de vue purement intellectuel qui était celui des Lumières, selon lequel le christianisme était erreur, et conséquemment aussi obscurantisme, c'est-à-dire ignorance politiquement dommageable à ses victimes, en fonction du principe énoncé par Descartes et maintenu de Platon à Kant : « Il suffit de bien juger pour bien faire ¹ ». Le christianisme, foi, invention, illusion, se révèle évitement de la réalité, escamotage du réel (la nécessité, le hasard, le chaos, l'irrational, la cruauté, les passions, la volonté de puissance), puissance d'illusion (et d'« élusion » : du verbe éluder), voire d'élision de la réalité : *Weghüen aus der Wirklichkeit* (§ 15).

En ce cas, il est passible d'une critique qui ne peut se contenter de corriger les erreurs et les interprétations fausses pour redresser le jugement, au moyen de l'éducation, de l'instruction, du scepticisme, de la méthode, voire de la culture (l'école, la formation, le

dressage, la discipline — dont Nietzsche au demeurant ne laisse pas de marquer la nécessité ¹). Le christianisme apparaît plutôt justiciable d'une analyse qui montre comment, en lui, une volonté, un désir cherchent à s'imposer à la réalité pour gagner de la puissance et, par faiblesse, lâcheté et paresse, préfèrent esquiver la réalité pour se projeter et se satisfaire d'une manière hallucinatoire, idéale, imaginaire dans un monde illusoire, négatif, abstrait : l'*idéal*. Cela définit ce que Nietzsche, tout au long du livre et partout ailleurs, désigne comme *décadence*, déclin dû à la faiblesse devant la réalité inéluctable ². Et cela explique pourquoi Nietzsche écrit que l'erreur est lâcheté ³ et, dans la quatrième partie d'*Ecce homo*, Pourquoi je suis un destin, précise bien, au cours de sa « condamnation » du christianisme : « Ce n'est *pas* l'erreur en tant qu'erreur qui m'épouvante à ce spectacle [...], c'est le manque de nature » (IV, § 7). Et il ajoute dans *L'Antéchrist* que ceux qui s'opposent au christianisme en ce sens, les « païens », sont ceux qui « tous disent oui à la vie, ceux pour qui "Dieu" est le mot qui désigne le grand Oui à toutes choses » (§ 55).

Corollaire : ce christianisme, il ne suffit pas de le réfuter, il faut le combattre. Car, s'il s'agit du désir, le christianisme, comme toute représentation, est un symptôme de la volonté, un effet, un signe, une manifestation d'une typologie, d'un certain type de volonté, la volonté faible et lâche devant la réalité — volonté qu'on ne déloge pas avec des raisons (et ici Nietzsche confirme ce que disait Schopenhauer sur la dualité du vouloir et de la représentation, le caractère phénoménal et superficiel de la représentation et la force immuable de la volonté). Le christianisme est une certaine façon de vouloir, et non pas seulement un jugement énoncé par un intellect libre et autonome, par un entendement lucide et affranchi des

1. Cf. par exemple § 59 et § 52, et *Crépuscule des idoles*, Ce qui manque aux Allemands.

2. *Ecce homo*, II, § 10, *in fine*.

3. *Ecce homo*, Préface, § 3 et III, Le Cas Wagner, § 2.

1. *Discours de la Méthode*, III^e partie.

passions : il est un « besoin », « le besoin de croyance, d'un quelconque inconditionné dans le oui et le non, [...], un besoin de la faiblesse » (par opposition à quoi « les grands esprits sont des sceptiques » : § 54). Donc, « le croyant n'est pas libre de disposer de sa conscience pour répondre à la question du "vrai" et du "faux" : être probe en cette occurrence-là signifierait sa ruine immédiate » (*ibid.*)

Faiblesse, justement par soumission au désordre, au chaos intérieur des « affects » et passions de la volonté : celle-ci ne peut plus assumer ni maîtriser la réalité, et cherche à tout prix, même au prix de la réalité, à trouver sa satisfaction, c'est-à-dire le repos et le plaisir de la satiété. Avant que Freud invente le principe de plaisir et les mécanismes de défense névrotiques, Nietzsche a eu l'intuition que cette maladie psychique, cette faiblesse de volonté devant la réalité qu'est la décadence ne va d'illusion en illusion, n'accumule fantasme sur fantasme que parce que la décadence cherche le plaisir, ne cherche que lui à tout prix et même se définit comme telle. Être faible, décadent, c'est escamoter la réalité, puisque c'est éluder, pour un plaisir en fantasme, ce que la réalité a d'inéluctable, de pénible, d'offensant pour le désir. Chercher son plaisir d'une manière immédiate, en court-circuitant la réalité, sans s'astreindre au détour patient par les voies de la réalité pratique, c'est ce que Freud appelle le *processus primaire*, négateur de la réalité (notamment la prohibition de l'inceste œdipien) et créateur des illusions de la névrose (notamment religieuse) : Nietzsche, lui, désigne le christianisme comme « épicurisme » (§ 30).

Qu'il méconnaisse, ce disant, l'hostilité radicale de l'épicurisme, lucrétien surtout, à la religion, importe peu ici : il veut montrer que croire, c'est se faire plaisir, directement, satisfaire le désir en faussant la réalité jusqu'à la transformer en fantasme projeté par le désir sur les choses — c'est-à-dire en « Idéal ». « Le piétiste, le prêtre des deux sexes, est faux *parce qu'il* est malade : son instinct *exige* que la réalité ne fasse jamais valoir ses droits » (§ 52).

Le christianisme constitue donc, selon Nietzsche, ce qu'on pourrait appeler une certaine configuration pulsionnelle faible qui, comme le rêve et comme la névrose chez Freud, a pour unique principe la *Wunsch-erfüllung*, l'accomplissement de désir, et cela, aux dépens de la réalité avec fuite dans l'illusion. Celle-ci représente donc la projection des désirs du faible — comme le rêve. Mais « cet univers de pure fiction se distingue tout à son désavantage de celui des rêves en ce que celui-ci *reflète* la réalité, tandis que *lui* fausse, dévalue et nie la réalité » (§ 15).

On le voit, cette illusion, cette fiction, cet Idéal sont *négatifs*. Pire encore : le bonheur illusoire (« la foi rend heureux », § 50) ne peut être qu'une fleur vénéneuse poussée sur le terrain de la *haine* (et c'est ce qui fait que le christianisme, au-delà de lui-même, peut servir d'emblème à tous les fanatismes idéalistes, même athées : nationalismes, intégrismes, racismes, totalitarismes de tous bords et de tout acabit). « La foi rend heureux : *par conséquent* elle ment » (*ibid.*) : ce quasi-syllogisme a pour corollaire que celui qui ment et (ou) celui qui se ment à lui-même refuse, discrédite et dévalorise la réalité, la vie et tout ce qui leur rend justice : la probité, le courage, l'intelligence. Le chrétien, selon Nietzsche, est poussé, déterminé, *contraint* à mentir-calomnier par sa faiblesse qui, comme incapacité à soutenir la dure réalité et le choc des passions qu'implique la vie, ne peut se soutenir que par la négation, le refus, la « haine », « l'hostilité à mort » contre la vie, « la haine instinctive contre la réalité » (§ 30). « Ce qui est chrétien, c'est la haine contre l'esprit, contre la fierté, le courage, la liberté, le *libertinage** de l'esprit ; ce qui est chrétien, c'est la haine contre les sens, contre les joies des sens, contre la joie tout court » (§ 21). On ne hait que ce qu'on ne se sent pas en mesure d'atteindre. « On ne hait pas, aussi longtemps qu'on méprise : on ne se met à haïr que ce qu'on estime égal ou supérieur ¹. » Être *décadent*, c'est

1. *Par-delà Bien et Mal*, § 173.

baisser les bras devant la réalité : le chrétien, lui, la nie en la calomniant et en la discréditant, il est, comme Nietzsche l'a dit et redit dans la *Généalogie de la morale*, animé par la *haine*.

Dire cela revient à faire dériver les Idéaux d'une typologie pulsionnelle, d'un syndrome morbide, d'affects négatifs. C'est donc faire ce que Nietzsche appelle une psychologie de la « foi », des « croyants » (§ 50, début). La *psychologie*, Nietzsche l'appelle ailleurs, mais plus rarement (sauf dans la *Généalogie de la morale*), *généalogie*. Et c'est aussi cela qui distingue la critique nietzschéenne du christianisme de celles qui l'ont précédée. La psychologie, la généalogie, c'est, comme chez les moralistes du XVII^e et du XVIII^e siècle, la connaissance du cœur humain, la pénétration et la lucidité de « celui qui sonde les reins et les cœurs ¹ », c'est-à-dire qui va chercher, derrière les Idéaux et discours manifestes et de surface, ce qui en secret les détermine et constitue leur vérité. Ainsi La Rochefoucauld, qui décèle la vanité dans toutes les vertus ² ; ainsi Pascal, ou Chamfort, ou Stendhal, ou Dostoïevski, pour ne mentionner que ceux dont Nietzsche aime à se réclamer et qu'il imite comme ses modèles ou ses maîtres, les dénommant « psychologues » pour leur épargner la dénomination selon lui peu flatteuse de « moralistes ».

Chez Nietzsche, ce qui est « derrière » les idéaux du « chrétien typique » (§ 47), l'arrière-plan « derrière » lequel vont regarder le philologue, le médecin, le généalogiste, c'est la volonté de puissance. Le mot n'apparaît guère que sous le nom d'« instincts » ou d'« affects » qui veulent « gagner de la puissance », s'étendre, l'emporter les uns sur les autres, persévérer dans l'être (Spinoza), ou plutôt s'augmenter. Ici, Nietzsche détecte la volonté de puissance comme

1. Psaume 7 : 10 ; repris par Nietzsche à son propre endroit dans *Ecce homo*, III, Le Cas Wagner, § 4 ; Fragments posthumes KGW, VIII, 2, 9 [18].

2. « Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer » : maxime 171.

volonté de vérité, « conviction », c'est-à-dire comme volonté de croyance, autrement dit, comme volonté de se donner des points fixes, des certitudes pour vivre, des « crampons » pour échapper à l'impuissance de la faiblesse. La volonté de croyance veut un monde qui ne serait que fixe, « vrai », sûr, solide, aisé à saisir, bref, favorable aux instincts du faible, donc un idéal « qui permette de porter ce monde en échappant à ce qu'il a de redoutable et d'abyssal ¹ », donc en éliminant de la vision tout ce qui inquiète, tout ce qui est « effrayant et énigmatique ² », tout ce qui dépasse le faible, tout ce qu'il ne peut maîtriser, tout ce qui ne convient pas à son « anthropomorphisme » (il faudrait pouvoir dire : son « asthénomorphisme ») projectif de faible, c'est-à-dire tout ce qui est changeant, inquiétant, multiple, contradictoire, notamment la vie et les passions — en un mot tout ce qu'il appelle le « mal ». Ce mal, il veut l'éliminer de l'être, pour ne garder qu'un « Bien » à sa mesure, le bien de l'« homme bon », cet « hémiplegique de la vertu ³ ». Le « vrai » qu'il accepte, c'est le bien et le divin selon son cœur : « la morale » — et il voudrait que soit pur néant, et en tout cas méchant et satanique, tout ce qui échappe à sa maîtrise, et tout ce que son impuissance le conduit à calomnier, à empoisonner, à rejeter, à nier (*verleumd*, *vergiften*, *verwerfen*, *verleugnen*, *verneinen*, etc. : cf. par exemple § 8). Seul recours de l'impuissance, de la faiblesse : la *haine*, déguisée en combat contre « le mal », et tous les refus qui l'accompagnent, faisant de la morale « chrétienne » un ensemble de mécanismes de défense, de refoulements exclusivement marqués par la négation, le déni de la réalité, conduisant de la sorte à la volonté du néant, du rien ⁴, du *nihil* : le *nihilisme*.

1. Paul Valadier, in *Incroyance et Foi*, printemps 1981, p. 13.

2. *Crépuscule des idoles*, La raison dans la philosophie, § 6 ; *Nietzsche contre Wagner*, Nous autres antipodes.

3. Cf. § 10 et note 58 ; et le fragment posthume KGW VIII, 2, 11 [297].

4. *Généalogie de la morale*, dernière phrase, III, § 28.

Un exemple, cher à Nietzsche, qui en parle plus encore dans *Ecce homo* que dans *L'Antéchrist* : l'abnégation ou altruisme, négation chrétienne de l'égoïsme. Pour Nietzsche, l'égoïsme est la réalité de la psychologie humaine. Ne nous hâtons pas de le taxer lui-même d'égoïste, c'est-à-dire de cupide, d'égocentrique et de dominateur assoiffé de satisfactions exclusivement personnelles. Si l'on compare l'égoïsme tel que Nietzsche le conçoit (*Selbstsucht* : recherche de soi) et l'amour-propre chez La Rochefoucauld, on verra qu'il s'agit moins de cupidité vulgaire et exclusive que d'amour de soi (au sens rousseauiste d'intérêt vital naturel), de volonté de s'affirmer, de se conserver et de s'accroître (comme le *conatus* spinoziste ou l'*endeavour* hobbesien). Or Nietzsche prétend que « la morale » condamne l'égoïsme et que le christianisme fonde la vertu (*sic*) sur l'amour du prochain, compris simplement comme altruisme ou négation de soi et assimilé, à la suite de Schopenhauer, à la pitié¹. Voilà la morale fondée sur des sentiments dépressifs, humbles, faibles, en tout cas sur l'abnégation, la « négation du vouloir-vivre » (Schopenhauer) ou, en termes nietzschéens, sur le refus de soi (*Selbstlosigkeit*) : le refus de la vie comme volonté de s'affirmer comme volonté (de puissance). Ce sentiment dépressif (§ 7) barre la loi de la réalité qui, dit Nietzsche, est « élévation, accroissement, augmentation de la force » (§ 4). En cela, le christianisme contredit à la loi de la vie comme affirmation de la force, à la loi de l'évolution, de la sélection. Il favorise les médiocres, les humbles (ceux qui, ne pouvant subsister par eux-mêmes, ont besoin du troupeau dans lequel ils se fondent et s'effacent), il impose donc comme morale dominante la règle des faibles négateurs, dépendants et mal venus, il promeut comme norme la condition d'existence des « débiles » ou des « pauvres types » (§ 44 et 45), à savoir les impératifs « catégoriques »

1. Cf. G. Goedert, *Nietzsche critique des valeurs chrétiennes. Souffrance et compassion*, Paris, 1977.

à l'usage de ceux qui, faute de pouvoir s'affirmer et se maîtriser, ont besoin d'être commandés par une collectivité, un dogme, un devoir, un « prêtre ». Sans doute la loi de l'évolution, qu'on assimilait trop aisément, à l'époque, à un facteur de progrès et de sélection des meilleurs, n'est-elle pas nécessairement équivalente à l'ascension de l'homme (§ 3 et 4), Nietzsche le sait : s'il barre — gain selon lui certain quoiqu'à long terme parce qu'opposé d'une manière *sélective* à l'égalitarisme démocratique des idéaux modernes nés du christianisme et de la « morale » — les valeurs chrétiennes et dénonce le christianisme comme régression et facteur de déclin, ce n'est pas pour acquiescer au darwinisme social, ni pour restaurer une vérité qui serait la sélection par la lutte. Il s'oppose quant à lui à cette conception de la sélection des meilleurs : « *Anti-Darwin* [...]. Si étrange que cela paraisse : on a toujours à armer les forts contre les faibles¹ ». Si donc il critique l'altruisme, c'est simplement parce que l'égoïsme est *le seul mode réel d'affirmation de la volonté*, donc de la réalité de soi-même, parce qu'il est énergie affirmatrice et facteur de ce que Nietzsche, tout au long de *L'Antéchrist* et d'*Ecce homo*, ainsi que dans de nombreux fragments posthumes, appelle la « belle humeur » (*Heiterkeit*), « *virtù* garantie sans morale » (*L'Antéchrist*, § 2 et 6), sous le signe de Stendhal et de Machiavel (peut-être aussi de Spinoza). La « belle humeur » contre les sentiments dépressifs et la haine, l'affirmation contre la négation, la santé et l'énergie contre la faiblesse morbide, l'accroissement contre la décadence, l'égoïsme des forts contre l'ab-négation des faibles : on comprend pourquoi le christianisme « a livré une guerre à mort contre ce type *supérieur* d'homme, [pourquoi] il a excommunié tous les instincts fondamentaux de ce type, [pourquoi] il a pris tous ces instincts pour en faire le concentré du mal, le méchant » (§ 5).

1. Fragments posthumes KGW, VIII, 3, 14 [123].

De là vient que Nietzsche, avant toute autre chose, pose une revendication liminaire, affirmatrice parce que première, celle de la morale « sans morale ». Placée dès le § 2, en préambule et presque en incipit, elle donne le ton et l'esprit du livre : l'« essai de critique du christianisme » apparaît alors beaucoup plus comme un traité de l'affirmation, du oui à la vie, comme un éloge de l'accroissement de soi, de la force comme énergie, de la « belle humeur » (principe d'*Ecce homo* annoncé dans la Préface de *Crépuscule des idoles*) que comme un pamphlet seulement négatif. Sinon, il serait « chrétien », car principalement antireligieux, anticlérical ou antichrétien — ce qui le ravalerait au *ressentiment*, à l'accusation négatrice, antithèse exacte de la belle humeur.

Mais justement : ce que Nietzsche prête au christianisme est-il seulement vrai ? Le christianisme est-il, dans sa réalité théologique, historique, scripturaire et dogmatique, une morale et une religion de la négation, de l'ab-négation, de la pitié, de la haine — le « ressentiment » dont parlent la *Généalogie de la morale* et *Ecce homo* —, de la décadence, de la faiblesse, bref, de la condamnation de la vie et des sens ? Est-il même l'origine et le modèle par excellence de tous les idéaux — philosophiques, religieux, moraux, laïques, voire athées — fondés sur le déni de la vie ?

C'est ici qu'il faut revenir sur le titre *Der Antichrist*. Nous avons reconnu au début de cette Introduction que la traduction par « *L'Antéchrist* », *stricto sensu*, peut être tenue pour une faute, inévitable mais inconteste. Or nous avons vu d'abord que la cible de Nietzsche n'est pas tant le christianisme en soi qu'une certaine morale, celle qu'il prête au christianisme dans cet ouvrage et ailleurs et que, par exemple dans *Par-delà Bien et Mal* et les fragments posthumes, il désigne comme « platonisme-christianisme », étant admis que la figure de Socrate symbolise ou marque le commencement de la décadence¹. Par ailleurs il apparaît que

1. *Crépuscule des idoles*, Le problème de Socrate.

Nietzsche ne s'insurge contre le christianisme que pour promouvoir, positivement si l'on peut dire, une affirmation : l'*Anti-Christ* n'est *contre* le christianisme ou *contre* les chrétiens que secondairement, car, à travers la négation, la protestation, la récusation et la critique qui caractérisent et traversent l'ouvrage, Nietzsche a plutôt en vue les figures de l'affirmation, et il affirme tout en paraissant ne faire que nier une négation. A vrai dire, cette positivité, cette affirmation, surtout nettes et marquées au début (« Qu'est-ce qui est bon ? » précède « Qu'est-ce qui est mauvais ? » au § 2), et exprimées plus négativement et sous forme de critique ou de polémique dans le corps de *L'Antéchrist*, ne revêtent une forme et une force pleinement affirmatrices que dans *Ecce homo*, sorte de pendant positif du très négatif *Antéchrist*. Dans *Ecce homo*, écrit dans la seconde quinzaine d'octobre 1888, c'est-à-dire après *L'Antéchrist*, achevé le 30 septembre précédent, Nietzsche procède à l'inverse. Conformément au principe : « Je compte la belle humeur parmi les preuves de ma philosophie¹ », Nietzsche se pose (et même pose) en modèle d'affirmation, se donne des airs avantageux de belle humeur et d'énergie saine, pour ne consacrer qu'une quatrième partie, beaucoup plus négative, à la « mise à découvert » du christianisme, terminant par des imprécations. Or il est assez évident qu'*Ecce homo* n'étant pas une véritable autobiographie, les vantardises, les poses, les rodomontades et l'autosatisfaction qui s'étalent dans l'ouvrage (Pourquoi je suis si sage ; Pourquoi je suis si avisé ; Pourquoi j'écris de si bons livres...) visent moins à faire un portrait flatteur de Friedrich Nietzsche, à écrire un panégyrique *ad hominem* ou une hagiographie personnelle (encore que... !) qu'à dessiner ainsi l'emblème, le chiffre, le nom (propre) de l'affirmation. Le « Je » d'*Ecce homo*, insistant et complaisant, est une métaphore non pas individuelle mais plurielle, polysémique, anonyme, voire abstraite (« Tous les

1. Lettre à Jean Bourdeau de décembre 1888.

noms de l'histoire, c'est moi », écrira-t-il bientôt dans son délire final), qui rassemble dans l'affirmation son propre père, Alexandre, César, Ulysse, Wagner, Schopenhauer, Hamlet, etc. De la même manière, l'affirmation présentée en filigrane dans la critique du christianisme, de la morale, de la décadence, à travers le nom négatif et protestataire d'« Antéchrist », c'est, cette fois désignée positivement, l'affirmation symbolisée par Dionysos. Celui-ci, bien évidemment, rôde aussi dans *Ecce homo* : III, Ainsi parlait Zarathoustra, § 6, et apparaît sur la scène au tomber de rideau.

« M'a-t-on compris ? — *Dionysos contre le Crucifié* » : ces derniers mots, presque les *ultima verba* de Nietzsche dans *Ecce homo*, énoncent ainsi l'antithèse de deux symboles, chiffres, figures, ceux de l'affirmation et de la négation, de la vie et de la condamnation décadente et nihiliste de la vie symbolisée par la Croix. Mais alors, pas plus que Dionysos (le « génie du cœur ») ne représentait seulement Nietzsche dans le § 295 de *Par-delà Bien et Mal* et dans *Ecce homo*, III, § 6, pas davantage le Crucifié ne représente à lui seul, en tant que Christ, le christianisme, et seulement le christianisme.

Comment justifier ce distinguo ? Nietzsche qui, on l'a déjà dit, ne parle guère de Jésus et de son enseignement — son silence est par exemple total sur les paraboles et sur certains épisodes parmi lesquels, et c'est très significatif, Pâques ! —, n'évoque jamais le Christ lui-même d'une façon négative. On dirait qu'il se contente de portraits qu'il a pu trouver chez Strauss, Renan et Tolstoï, comme s'il n'avait pas lu le Nouveau Testament, qu'il proclame hautement mépriser, mais dont sa connaissance est naturellement incontestable et, malgré des erreurs de mémoire, très sûre. En fait, et c'est un paradoxe eu égard au titre de l'ouvrage, le Christ n'est pas pour lui une figure négative ni négatrice, ni donc... « chrétienne » au sens nietzschéen ! Le portrait « psychologique du Sauveur » dressé dans les § 29 à 36 insiste sur la douceur, la béatitude, la liberté à l'égard des dogmes, la tolérance,

voire l'indifférentisme, mais aussi sur l'apathie, l'aboulie, l'acceptation quasi bouddhique du Christ ; il ne conteste l'image du génie proposée par Renan que pour suggérer, en démarquant Tolstoï, le terme (dostoïevskien ?) d'« idiot » (§ 29, voir note 185), qui ne se réfère pas forcément au seul prince Muichkine...

Dès lors, pourquoi attaquer le christianisme, et comment Nietzsche peut-il le faire sans écorner l'image positive et « infantile » (§ 31) de Jésus ? Nietzsche montre d'abord que, conformément à leur besoin de mentir, de nier et de calomnier la réalité, les chrétiens ont « répandu une abondante dose de fiel [...] sur le type du Maître » et que cet « univers » de « névropathes » de « la première communauté chrétienne » « ne peut pas ne pas avoir déformé grossièrement le type » du Christ (§ 31). Et Nietzsche, en second lieu, d'en conclure : ce « monde bizarre et malade » digne de Dostoïevski, « qu'on dirait tiré d'un roman russe » (*ibid.*), est non seulement indigne de porter le nom de chrétien, de se réclamer légitimement du Christ, mais il l'a renié, faussé, transformé à ses propres fins et avantages, donc d'une manière idolâtrique. « On a construit l'Eglise avec l'antithèse de l'Evangile » (§ 36) : d'où le mot forgé par Nietzsche de « dysangile » (§ 39). Les « chrétiens » ne méritent pas leur appellation : il faut mettre ce mot entre guillemets et, pour les désigner proprement, parler de « mauvaise nouvelle ». « Le mot de "christianisme", déjà, est un malentendu —, au fond il n'y a jamais eu qu'un seul chrétien [sans guillemets], et celui-là est mort sur la Croix. L'"Evangile" est mort sur la Croix. Ce qui depuis lors s'appelle "Evangile" était déjà l'antithèse de ce qu'il a vécu : une "mauvaise nouvelle", un "Dysangile" » (§ 39).

De là le dégoût qu'affiche Nietzsche pour le Nouveau Testament (§ 28 et *Généalogie de la morale*, III, § 22), d'abord parce que de « pauvres types », des « minables » ont mis des propos « abjects » « dans la bouche de leur maître » (§ 45) ; ensuite et surtout parce que, comme si le déchaînement des « mauvais

instincts » de « cette racaille impudente » (§ 46) et cette falsification ne suffisaient pas ! un « insolent imposteur » (§ 46), un « épouvantable imposteur » (§ 45) s'est mis de la partie et a poussé jusqu'à son extrême limite le processus de falsification, d'interprétation, de reprise, nous dirions de « récupération » : l'apôtre Paul. Qu'a-t-il fait ? Il a réinterprété la vie et la mort de Jésus, ou plutôt il a, selon Nietzsche, complètement escamoté la vie de Jésus pour ne parler que de sa mort. Et il a donc interprété la Croix dans le sens d'une négation de la vie conditionnant le salut, comme le symbole d'un refus rédempteur de la vie et d'un report de toutes les valeurs sur la mort, la vie après la mort, l'au-delà. Dans cette interprétation falsificatrice, la Croix est le symbole du christianisme comme refus des sens, du corps, des passions et des forces vitales : surestimée par rapport à la vie, ou plutôt contre la vie, la Croix devient alors un emblème sinistre et mortifère (§§ 42, 47 et 58). On comprend alors que Nietzsche, pour qui le dernier mot du christianisme paulinien tel qu'il le conçoit est le Vendredi Saint, passe totalement sous silence Pâques et la Résurrection, pour n'évoquer le christianisme que comme une religion de la mort à cette vie, du souci de la vie éternelle comme immortalité de l'âme après la mort du corps — donc comme un platonisme repris du *Phédon*, un « platonisme pour le peuple » : C.Q.F.D. Nietzsche peut ainsi maintenir et prolonger ses analyses de la *Généalogie de la morale* sur le prêtre ascétique, en considérant que Paul est « l'inventeur » des idéaux ascétiques et le véritable inventeur du « christianisme » tel qu'il s'est imposé au mépris de la vérité du Christ lui-même, pour les besoins de domination de Paul sur la pègre des esclaves, des exclus et des « misérables » de l'Empire romain. C'est même à Paul qu'il faut faire remonter le déni de la réalité au profit des illusions décadentes et nihilistes, puisqu'il a été le promoteur de la doctrine dite du salut par la foi, et a insisté sur la *foi* (Nietzsche traduit : croyance à des illusions) plus que sur la réalité des *œuvres*. Et la

« foi » des « croyants » chrétiens, c'est précisément l'invention d'illusions négatives dictées par les fantasmes et les instincts dénégateurs des faibles. « La foi comme mensonge » (§ 42), c'est le chef-d'œuvre de Paul. Et cela fait de lui à la fois le continuateur, contre Jésus et en deçà de l'évangile de l'amour, du pouvoir sacerdotal et du légalisme juif moralisateur (par exemple des pharisiens) et le précurseur d'une autre grande « fatalité » funeste que Nietzsche ne cesse de maudire comme une catastrophe universelle, cause du rétablissement de l'Église au lieu, comme on l'a cru, de sa réforme ou de son abolition : Luther.

Ici, c'est en Allemand d'éducation réformée que Nietzsche réagit : son père était, comme plusieurs autres ascendants, pasteur luthérien en Saxe, à Röcken, près de Lützen, entre Leipzig et Naumbourg. Luther a, par la Réformation, bloqué le processus de la Renaissance : c'est une nouvelle figure négative, et l'on peut apposer, à l'antithèse fondamentale « Dionysos contre le Crucifié » celle, semblable et même équivalente, de « la Renaissance contre Luther ». Par là on voit derechef que Nietzsche s'attaque plus à des symboles négatifs qu'au christianisme en tant que tel, c'est-à-dire en tant que doctrine ou en tant qu'histoire (la chrétienté). On peut par exemple en donner pour preuve ou attestation le fait qu'il ne met jamais en cause, sous le nom de « christianisme », même avec guillemets, la tradition byzantine (« orthodoxe ») de l'Église d'Orient, ni l'Église catholique romaine. La raison en est en effet que ce n'est pas cela qui l'intéresse ou lui importe, mais c'est aussi à vrai dire qu'il en ignore *tout* ou peu s'en faut ! Par exemple, son allusion polémique au dogme de l'Immaculée Conception (§ 34 et § 56), assurément cocasse telle quelle et lexicalement bien appliquée, repose en revanche sur un complet malentendu, pour ne pas dire qu'elle trahit une imprudente ignorance théologique, peut-être normale chez un athée ex-protestant allemand, mais indubitablement crasse !

C'est à ce point, justement, que la situation, d'une

certaine manière, se retourne ou du moins que le propos de Nietzsche apparaît moins simple et univoque qu'il ne semble à première lecture ou à l'en croire lui-même. De ce qui vient d'être dit il ressort d'abord que *L'Antéchrist* n'est pas un manifeste athée, et que la question de Dieu ou de l'existence de Dieu y est secondaire, pour ne pas dire inexistante, nulle et non avenue. *L'Antéchrist* n'est pas l'Idéal de la raison pure de la Dialectique transcendantale de la première Critique kantienne pas plus qu'il n'entre dans la même problématique, nous l'avons vu plus haut à propos des Lumières ou d'une critique rationnelle, que *La Religion dans les limites de la simple raison* ou que le *Traité des autorités théologiques et politiques*, ou que les *Dialogues sur la religion naturelle*, ou que l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Dieu, sauf comme référence interne à la Bible (§ 48) brille, si l'on ose dire, par son absence. Et la question qui agite Nietzsche n'est pas celle de son existence : *L'Antéchrist* n'est athée qu'en ce sens, et l'athéisme n'y est pas proclamé, simplement parce que ce n'est que l'affaire de la *personne* Friedrich Nietzsche, et non l'objet du discours de l'*auteur* Nietzsche. Celui-ci, au demeurant, ne daigne même pas reprendre la célèbre problématique métaphorique ou allégorique de la mort de Dieu ¹, qui constitue d'ailleurs plutôt la problématique métaphysique du nihilisme comme découverte du néant des valeurs supérieures, qu'une déclaration d'athéisme ².

Qu'est-ce donc alors que *L'Antéchrist* ? Quel est donc son objet ? Encore une fois et toujours : la *morale*, au sens du problème des valeurs et de leur généalogie, de leur dénonciation comme décadentes, négatives et nihilistes, et enfin de leur transvaluation. Or il est manifeste que, pour critiquer le « christianisme » comme un certain système de valeurs négatives

1. *Le Gai Savoir*, § 125.

2. Ainsi que Heidegger l'a depuis longtemps montré dans *Chemins qui ne mènent nulle part* : « Le mot de Nietzsche : "Dieu est mort" ».

trices de la vie, comme une certaine morale hostile à la vie et à l'accroissement de sa force, comme « séduction de la Croix » qui « induit en la tentation » (*Verführung*) de... la mort, Nietzsche reprend, plus ou moins consciemment, certaines traditions, certains arguments, certaines positions qui, avant lui, et le déterminant malgré lui et à son insu, ont caractérisé historiquement et doctrinalement... le christianisme, et justement, non pas tant celui des « chrétiens » que celui de la Bible. Sans vouloir le moins du monde tirer Nietzsche vers un christianisme latent, inconscient et viscéral qui l'animerait en dépit de lui-même — ce qui serait aussi vain que ridicule et typiquement une falsification « chrétienne » —, on doit tout de même souligner, avec l'admirable petit livre de K. Jaspers ¹, qu'une partie non négligeable de l'impulsion anti-« chrétienne » de l'« Antéchrist » et « *anti-CHRÉTIEN* » qu'est Nietzsche provient de sources et traditions bibliques, voire (ne lui en déplaise !) évangéliques, qui lui ont été transmises par son éducation réformée luthérienne. On se contentera ici ² d'évoquer brièvement certaines analogies et coïncidences.

D'abord, les invectives, la polémique, le pamphlet, les indignations. Les protestations de Nietzsche contre la dégénérescence de l'idée de Dieu devenu colporteur, homme à tout faire et providence (§ 52) rappellent les fulminations des Prophètes, notamment d'Ézéchiël et de Jérémie, mais aussi celles de Jésus, sans parler des scandales qui ont ému Luther. Il en va de même pour la dénonciation de l'hiatus entre l'Esprit, Dieu, et l'institution (l'Église). Ce n'est pas par hasard que Nietzsche rappelle les chrétiens à la vérité de Jésus, à la lettre de la Parole, ce qui est un geste spécifiquement protestant (sur la philologie, § 52 ; sur l'interprétation et la falsification, § 26), à la fidélité à l'esprit : « *En fait, il n'y a jamais eu de chré-*

1. *Nietzsche et le christianisme*, 1938, publié en allemand en 1947.

2. Pour renvoyer ensuite à Éric Blondel, *Nietzsche, le « cinquième évangile »* ?, Paris, 1980.

tiens », § 39. Enfin et surtout, puisque c'est le problème central de *L'Antéchrist*, du § 2 (surtout) à la fin, on est très frappé de voir que Nietzsche, comme dans toute son œuvre, a stigmatisé le moralisme, le légalisme, l'immoralité cachée sous les dehors moraux et vertueux, en reprenant des thèmes, images et expressions bibliques et évangéliques : de « celui qui sonde les reins et les cœurs ¹ » jusqu'aux « sépulcres blanchis ² », Nietzsche traque, comme les Prophètes, comme Jésus, comme Paul et comme Luther (entre autres) une morale, une loi, une conformité vertueuse qui, selon lui, comme à leurs yeux déjà, est une manifestation du « péché », entendu comme faiblesse assoiffée de fausse puissance, c'est-à-dire comme incapacité à vivre, à vivre affirmativement et librement, sans entraves et sans volonté retorse de domination idéologique, à choisir la vie, parce que la « loi » (autrement dit la morale) est le signe du péché et qu'elle fait mourir (Romains, 5 :21 et 6 :23).

« Vois : je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bonheur, la mort et le malheur [...]. J'en prends à témoin contre vous le ciel et la terre ; c'est la vie et la mort que j'ai mises devant vous, c'est la bénédiction et la malédiction. Tu choisiras la vie afin que tu vives » (Deutéronome, 30 :15 et 19). Que l'on se reporte aux §§ 59 et 61 de *L'Antéchrist*.

« Pourquoi restez-vous là à regarder vers le ciel ? » (Actes des apôtres, 1 :11). Voir une impatience semblable dans le § 44.

« Si notre cœur nous accuse, Dieu est plus grand que notre cœur » (I Jean, 3 :20).

« Où le péché abondait, la grâce a surabondé » (Romains, 5 :20).

« La loi de la vie m'a affranchi du péché » (Romains, 8 :2). Si l'Évangile est la bonne nouvelle, c'est celle de l'annonce du pardon des péchés et de la grâce, donc de la rémission gratuite. En ce cas, est-ce

1. *Ecce homo*, III, Le Cas Wagner, § 4.

2. *Généalogie de la morale*, III, § 26 ; *Ainsi parlait Zarathoustra*, III, De l'esprit de pesanteur, § 2 ; Des trois méchantes choses, § 2.

l'Évangile ou bien le « christianisme » culpabilisant, pécheur et rancunier — renégat de la grâce — que Nietzsche peut accuser d'insistance morbide sur la faute et de ressentiment ?

Il y a certes un abîme, et *infranchissable*, entre ces textes et l'inspiration antichrétienne de Nietzsche. L'innocence n'est pas la Grâce, de même que le combat contre la faiblesse au nom de la force et du Surhumain ne recoupe pas la problématique du péché pardonné. Chez Nietzsche, comme dans la parabole dite du débiteur impitoyable (Matthieu, 18 :23-36), on ne pardonne pas : tout au plus cherche-t-on à réinstaurer l'oubli contre l'inculcation violente de la mémoire par l'instance morale débitrice. « Maître, je savais que tu es un homme dur », croit devoir dire le serviteur dans la parabole des talents (Matthieu, 25 :24). Dans l'univers de Nietzsche, on ne peut que nier l'existence du péché, on le taxe d'invention de prêtres ; mais si le péché a nom faiblesse, il est inexpiable, et Nietzsche affirme qu'il vaut mieux riposter à la faute qu'en ruminer le ressentiment. Sans doute, mais si la faute vient de la faiblesse, comment éliminer celle-ci, sinon par l'improbable et métaphysique pouvoir eschatologique et sélectif de l'idée d'Éternel Retour ?

Or, s'il est juste de mettre en évidence les oppositions et les différences, pour prévenir tout amalgame facile, il n'en est pas moins vrai que se manifeste aussi, comme en palimpseste, une certaine parenté entre Nietzsche et certains thèmes moraux de l'Écriture. Pour la percevoir, il faut évidemment accepter le principe, énoncé par Nietzsche lui-même, d'une distinction, voire d'une divergence entre le « christianisme » des « chrétiens » et la Bible. Toujours est-il qu'au moins l'assimilation globale du christianisme à la faiblesse, à la négation, au nihilisme et à la mort n'est pas vérifiable si l'on considère les textes. Il n'est pas suffisant d'objecter que c'est un moyen de défense et un « truc » apologétique chrétien (voire religieux) d'opposer la lettre et l'Esprit saint de la Parole du Dieu vivant

à l'infidélité des « fidèles » et des soi-disant croyants. Il ne suffit pas non plus de dénoncer comme idéaliste le procédé dualiste qui consiste à déposséder l'histoire réelle du christianisme de toute prétention à la vérité tandis qu'on accorde la pureté et la vérité d'une religion (ou d'une doctrine) au seul Esprit qui parle dans les écrits théoriques, abstraits et protégés de la corruption du devenir contingent et des vicissitudes compromettantes de l'histoire. Mais, sur le fond des précautions à prendre et des réserves à exprimer à l'égard de ce dualisme (de type métaphysique), on ne peut s'empêcher de mettre en évidence le caractère « palimpsestique » (*sit venia verbo*) de la reprise déformante, du double opposé, voire de la copie anti-thétique que Nietzsche offre de certaines problématiques chrétiennes théologiquement authentiques. « En moi, le christianisme se surmonte lui-même », écrit Nietzsche dans un texte cité plus haut (p. 12). Dans sa critique du christianisme, Nietzsche n'a jamais, à la lettre, évoqué la grâce de Dieu comme don gratuit, mais il s'est borné à contester le pardon conçu comme remboursement d'une dette ou comme contrepartie d'un échange, selon un marché (celui de la « pénitence ») monté par le prêtre, « mangeur de beefsteak » et accapareur de « dividendes » matériels et idéologiques (§ 26). Il semble en outre tenir pour acquis que la Croix est une sorte de châtiment expiatoire par personne interposée : Jésus. Selon lui, il « paie pour les autres » : et Nietzsche de suggérer qu'un vrai Dieu prendrait la faute sur lui-même, gracieusement, pour rien¹. Cela intrigue, puisque le sacrifice et la mort de Jésus revêtent bien ce sens de la gratuité de la mort d'un innocent qui prend le péché sur lui. N'est-ce pas alors, pour Nietzsche, une façon d'évoquer la Grâce en négatif ? Et n'y songe-t-il pas, face au péché qui consiste à ne pas pardonner et à remâcher ses fautes ou griefs, quand, pour barrer la route à la mauvaise conscience et au ressentiment, au sentiment de culpa-

1. *Ecce homo*, I, § 5.

bilité et à l'imputation perpétuelle de la faute, il insiste sur l'innocence (*Unschuld* : la non-dette, la non-faute) et prône la belle humeur (*Heiterkeit*) comme la « vertu exempte de moraline », en termes chrétiens la joie de l'enfant libre de Dieu qui se sait pardonné ? Si, au contraire, on parle de péché, comme propension innée et radicale de l'homme à la faute, comme impuissance à faire le bien qu'il veut, on se demande s'il suffit, pour éliminer cette « idée fausse », d'en faire l'invention du prêtre ascétique, et en quoi il se différencie de la faiblesse ou de la décadence : car celles-ci, comme le péché, sont des impuissances à vivre et à affirmer et, comme lui, semblent des données quasi originaires, séculaires et indéracinables de la nature humaine ou de l'humanité historiquement connues — à quelques exceptions près... Et le Surhumain, idée d'un humain débarrassé du péché, n'est-il pas un Idéal analogue et aussi eschatologique que le nouvel Adam ? Enfin, une fois dénoncée l'erreur (ou le préjugé volontaire) qui fait que Nietzsche confond la vie éternelle avec l'immortalité de l'âme (notion strictement grecque et inconnue de la Bible) ou l'amour avec le devoir ou la vertu (mots utilisés par Kant et étrangers au Nouveau Testament autant qu'à l'Ancien), on devra rappeler que le Dieu vivant, qu'il ne faut pas confondre avec un Dieu de la Vie, est le Dieu qui fait vivre (contre la faiblesse et le péché), c'est-à-dire fait entrer dès à présent les vivants dans la « vie éternelle » et leur promet, non l'immortalité de l'âme, mais la résurrection de la chair. Vivre, vivre comme dans l'éternité, c'est échapper à la puissance mortifère du « péché » ou de la « faiblesse ». Et si la décadence, au lieu d'être un long épisode historique ou historial, de Socrate à Schopenhauer, était un mal radical, le bois tordu de l'humanité ?

« Tu choisiras la vie afin que tu vives. »

« La mort a été engloutie dans la victoire. Mort, où est ta victoire ? » (I Corinthiens, 15 : 54).

Ce pourraient être aussi (mais ce ne sont pas !) des épigraphes à *L'Antéchrist*, qui lui reviendraient de très

loin, d'une antique généalogie oubliée. Oubliée (ou refusée, ou même refoulée) à moitié, entièrement, aux trois quarts ? Oh ! l'inadéquation, voire l'inpugnable opposition ne se trouvent certes pas effacées pour autant : on s'en voudrait d'avoir, pour ainsi dire et révérence parler, *baptisé* Nietzsche, de l'avoir peu ou prou « christianisé » ! Il demeure que, comme le suggère sa propre image du palimpseste ¹, Nietzsche inscrit sa subversion antimorale et antichrétienne sur une problématique chrétienne et qu'il dévoie de son sens une thématique théologique et morale à laquelle il superpose la sienne propre, de sorte que Dionysos est le double, mais le double pervers et équivoque, à s'y méprendre, entre « Christ » et « Antéchrist », un Même tout autre, de la même manière peut-être que, dans le Retour éternel du Même, l'identique est l'Autre qui dédit le Même qu'il redit. La faille est immense mais imperceptible : une fêlure, mais gigantesque, entre le Crucifié et Dionysos, entre le Non et le Oui, entre la décadence, le ressentiment et la belle humeur, entre Luther (ou Paul) et Nietzsche ! Mais si Nietzsche (Antéchrist qui signera « le Crucifié ») a, d'une façon aussi obsessionnelle, combattu et vilipendé les « chrétiens », pourquoi a-t-il épargné Jésus-Christ et n'a-t-il attaqué le « christianisme » qu'en tant qu'il a cessé d'être un *Évangile*, une « bonne Nouvelle », celle de la Résurrection et de la vie, mais aussi de la rémission des péchés ? Qu'on n'aille donc pas tenir *L'Antéchrist* pour un livre que son sujet ou sa thématique rendent caduc, désuet, dépassé. C'est moins du « christianisme » ou de l'« athéisme » qu'il parle, que d'un enjeu qui les concerne et les dépasse : la *virtù* sans moraline, la belle humeur, la vie affirmatrice, l'innocence et la grâce, le bonheur, la plénitude, la vie « éternelle ». Et il se pourrait que, comme il a de loin inspiré et repoussé Nietzsche, le christianisme à son tour, grâce à cet adversaire de la mort, de la mauvaise conscience, du ressentiment et du péché, puisse être aidé à redevenir

1. *Par-delà Bien et Mal*, § 230.

la libération du péché et de la faiblesse, et la victoire de la vie : *confiance* en la vie (la foi), *espoir* dans la vie (espérance) et *amour* de la vie (« amour » ou « charité »). Pour cela, il faudrait sans doute que « le verbe devienne chair », *verbum*, *caro* : l'innocence de la belle humeur n'est-elle pas ce prix ? Mais d'où vient-elle et qui peut la donner ou la restituer ?

Éric BLONDEL.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Pour des raisons de copyright, nous avons suivi, pour la traduction de *L'Antéchrist*, le texte de l'ancienne édition Kröner (qui est demeuré identique dans ses avatars successifs : Grande édition in-8° — Grossoktavausgabe — de Kröner ; édition de poche Kröner — Kröner Taschenausgabe, n° 77, Stuttgart, 1964 — ; Musarionausgabe, Munich, 1922-1929), lequel, sauf quatre coupures presque toutes insignifiantes et que nous avons signalées en notes, est parfaitement conforme au manuscrit rédigé de la main de Nietzsche. En collationnant ces diverses éditions, toutes fondées sur la première, établie en 1895 par Koegel, nous avons pu rectifier quelques coquilles de l'édition de poche Kröner, et, en particulier, rajouter ou supprimer des mots en italique, en réglant les divergences entre les leçons des éditions en fonction du sens le plus fort ou des variantes majoritaires. Ainsi, sauf les « caviardages » signalés en notes, notre original ne souffre en rien des inconvénients qui, dans les éditions antérieures à la KGW, obéraient la lecture des fragments posthumes.

En revanche, alors que les notes de la KGW sont, comme il convient à une édition « philologiquement » correcte, d'ordre historique et concernent surtout l'établissement du texte, nous avons tenu à accompagner le texte de Nietzsche d'un appareil de notes à finalité plus spécialement philosophique, sans oublier

au demeurant qu'une analyse et un commentaire philosophiques des textes de Nietzsche risquent d'être arbitraires, voire fantaisistes ou simplement erronés si l'on ne les éclaire pas d'une information historique, théologique et scripturaire suffisamment complète et conséquente. Tel ou tel nous en voudra sans doute d'alourdir la lecture et l'interprétation « libres » des textes de Nietzsche... Mais, pour n'évoquer qu'une difficulté parmi d'autres, le prétexte de la problématique essentiellement morale de Nietzsche étant en l'occurrence le christianisme, qu'aujourd'hui tout le monde ou presque se flatte d'ignorer ou de tenir pour un vestige paléolithique (au bénéfice de ce que Nietzsche appelait avec mépris « les idées modernes » !), il nous a paru indispensable et « probe » (cf. l'Avant-propos et § 50 *in fine*) d'éclairer en ce domaine les sous-entendus, les partis pris et éventuellement les erreurs de Nietzsche. Les « antéchrists » qui connaissent la Bible ou la théologie chrétienne — c'était le cas de Nietzsche, malgré sa mauvaïse foi — se font rares, et les gros bataillons, semblables aux « libres penseurs » fustigés par Nietzsche, se figurent à la hauteur de Nietzsche affrontant Pascal quand, ignorant tout du christianisme, ils dégoisent sur Dionysos et sur le Crucifié dans les amphithéâtres et les cafés du commerce. « Le service de la vérité est le plus rude des services », disait Nietzsche dans *l'Antéchrist* (*infra*, p. 110). Or qu'est-ce qu'une vérité qui ne fait pas mal, s'il est vrai qu'une « vérité fait mal parce qu'elle détruit une croyance » ? L'athéisme antichrétien s'est de nos jours ravalé à une croyance fondée sur la méconnaissance. Il fallait restituer la grandeur du conflit de Nietzsche avec le christianisme, donc mettre en évidence la réalité effective du christianisme ainsi malmené. Notre appareil de notes ne visait qu'à ce but, afin de rendre l'antichristianisme de Nietzsche à sa magnifique devise : « Les grandes choses, il faut les taire, ou en parler avec grandeur : avec grandeur, c'est-à-dire avec cynisme et avec innocence ¹. »

1. Fragment posthume KGW. VIII, 2, 11 [411].

Quoi qu'en puisse dire Nietzsche, on a toujours des dettes, et vivre, c'est devoir aussi à d'autres ce qu'on a pu faire ou devenir : dettes ponctuelles, récentes, anciennes, héréditaires ou ataviques, inextinguibles ou « rééchelonnées ». Il en est pour lesquelles le temps, comme dit Alceste, ne fait rien à l'affaire et d'autres, collectives ou personnelles, qu'on ne saisit que dans le temps proustien ou dans le hors-temps de l'inconscient, là où se confondent les limites affectives du réel et de l'illusoire, du vrai et du faux. C'est d'une dette singulière, mais en même temps d'une dette plurielle, et ancienne, que je m'acquitte en remerciant Ole Hansen-Løve, de tout mon cœur, d'avoir pris le temps et la peine de relire ma traduction pour en éliminer un bon nombre d'imperfections : mais, à travers lui, c'est aussi à ceux qui, avec lui et moi, depuis presque deux décennies, constituent ce qu'on pourrait appeler une « quadrature du cercle », ou un « sujet transcendantal = X », en quelque sorte une « unité originellement synthétique de l'aperception », Théo Leydenbach et Pierre Pénisson. Sans céder sur l'essentiel : « *Eripitur persona, manet res.* »

E. B.

Et l'on compte le *temps* à partir du *dies nefastus* ⁴⁷⁶ qui a marqué le début de cette calamité, — à partir du *premier* jour du christianisme ! — *Pourquoi pas plutôt depuis son dernier jour ?* — *Depuis aujourd'hui* ⁴⁷⁷ ? Transvaluation ⁴⁷⁸ de toutes les valeurs ⁴⁷⁹ !...

NOTES

1. Souvenir d'Horace : *Pulchrum est « paucorum hominum... »* (*Satires*, I, 9, 44, cité au § 57, *infra*) ou « *Satis sunt mihi pauci, satis est unus, satis est nullus* » (cf. KGW, Fragments posthumes, 1884-1885, 34 [196]), textes affectionnés de Nietzsche pour marquer ses distances aristocratiques.

2. A la fois une nécessité proche du destin et un penchant qui peut conduire jusqu'à la mort. Même Nietzsche peut songer à Socrate, à son « démon » et à sa mort.

3. « Un homme labyrinthe ne cherche jamais la vérité mais toujours seulement son Ariane — quoi qu'il nous en dise » (KGW, VII, 1, 4 [55]). Dans la mythologique personnelle et philosophique de Nietzsche, le labyrinthe connote plusieurs thèmes (moins Dédale que Thésée et Ariane) : la vérité, la recherche, l'égarement, le Père (Minotaure-Thésée), l'abandon (Ariane), la Femme, la Mère (Ariane-Cosima Wagner), etc.

4. « Jusque-là » (*bisher*) est un mot très fréquent sous la plume de Nietzsche pour signifier la rupture avec l'ère philosophique qui précède. Cf. *infra*, § 3.

5. Cf. *Crépuscule des idoles*, Préface : « Lui poser, comme ça, des questions avec mon marteau, et entendre éventuellement en réponse ce fameux son creux qui signale des entrailles ballonnées — quelles délices pour qui possède une seconde paire d'oreilles, — pour moi, vieux psychologue et attrapeur de rats, qui *contrains* à parler *tout haut* cela même qui voudrait bien rester coi... » (traduction Éric Blondel, Paris, Hatier, 1983).

6. « Nom, chez les Grecs, d'un peuple mythique, vivant dans l'extrême septentrion [d'où le nom : « tout à fait au nord »], aimé d'Apollon et renommé pour sa piété et son bonheur » (Litttré, *s.v.*). Outre Pindare, cité ci-après, Nietzsche fait référence à Hérodote, mais probablement surtout à Eschyle, *Les Choéphores*, v. 373-374, qui parle de « bonheur hyperboréen », attendu que les Hyperboréens passaient pour vivre plus heureux et plus longtemps que les autres hommes. Cette référence aux Grecs et au bonheur est philosophiquement significative en *incipit* de cet ouvrage.

7. Pindare (518-438 av. J.-C.), *Pythiques*, X, 29-30.
8. La locution allemande courante employée ici par Nietzsche signifiant littéralement : « je ne sais plus le dehors ni le dedans », et familièrement : « je ne sais plus à quel saint me vouer ».
9. Ne se voulant pas « révolutionnaire », ni (encore moins) « progressiste », mais intempestif, Nietzsche ne se contente pas de critiquer la tradition, mais attaque aussi les « idées modernes », symptômes, selon lui, de la décadence. Cf. *infra*, § 4, et *Ecce homo*, traduction Éric Blondel, Paris, GF, 1992, n. 273 de la 3^e partie (p. 237-238).
10. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte allemand.
11. Cf. *Fragments posthumes*, KGW, VIII, 1, 2 [121] et surtout VIII, 2, 9 [165], *Nietzsche contre Wagner*, Épilogue, § 2 (= *Le Gai Savoir*, préface, § 3), GF, p. 205 et la note 108. Quant au sirocco, c'est un vent (d'est) chaud, sec et pénible que Nietzsche ne connaît que par ouï-dire, et que, comme tout Allemand, il assimile à ce que symbolise le foehn, vent (venu du sud) du dégel, du relâchement et du réchauffement morbide, véhiculant pluies, miasmes et maux divers chez les humains. Cf. l'atmosphère de *La Mort à Venise*, de Thomas Mann (1912).
12. Cf. encore *Ecce homo*, III, Humain, trop humain, § 1 (GF, p. 113).
13. Mot à résonance surtout schopenhauérienne. Ne pas oublier que Nietzsche a eu sa période de schopenhauérisme.
14. Cf. *Crépuscule des idoles*, Maximes et pointes, § 44 ; *Par-delà Bien et Mal*, Préface, *in fine*.
15. On se rappellera que Nietzsche, dans la *Généalogie de la morale*, souligne que « Par-delà Bien et Mal » n'équivaut pas à « par-delà bon et mauvais ». La clé pour comprendre ces axiomes de la morale nietzschéenne se trouverait dans Spinoza et ses notions de *conatus* et d'utilité.
16. *Tüchtigkeit*, la capacité, de *tüchtig*, qui marque l'admiration devant un être ou une chose solides, capables, doués, forts, rudes, fiers, qui ont de l'étoffe, ce que Corneille appelle la « valeur » (un solide buveur, un rude matelot, manger comme quatre, « assurer... »). Cela s'oppose, dans l'esprit de Nietzsche, aux critères purement moraux, qui s'appliqueraient aux « petites natures ».
17. Termes repris au vocabulaire de Machiavel et, surtout, de Stendhal, Nietzsche ayant lu un peu plus le second que le premier, dont il ne retient qu'une apologie de la force et son immoralisme.
18. L'expression (dont Nietzsche se gargarise, cf. § 6, *infra*) est calquée sur le nom d'un produit chimique ou physiologique toxique, mais au second degré : un peu auparavant, P. de Lagarde avait forgé le terme de « judéisme »... (cf. *infra*, § 56 et n. 417). La parodie de Nietzsche est donc « à double détente », mais garde un relent infime de racisme. Elle est exemplaire de sa pratique du langage double... ou triple, donc équivoque, inévitablement suggestif et suspect.
19. Même s'il est vrai que Nietzsche parle ici au sens abstrait ou

métaphorique (pas question d'eugénisme en acte, ni de génocide, ni de sélection active), il demeure que ces axiomes et ces proclamations de principe restent volontairement équivoques. Nietzsche ne saurait ignorer qu'on peut prendre ce genre de propositions à la lettre, et il est vain de prétendre qu'il écrit au second degré, qu'il joue avec le feu et que son discours est purement abstrait. On ne peut écrire cela tout en se dédouanant par ailleurs en disant à la cantonade, en privé ou en catimini, que seuls les idiots, les antisémites et les fanatiques y verront une apologie de l'élimination des inaptes et un encouragement au crime, au massacre collectif. Pour notre part, nous acceptons volontiers de passer ici aux yeux des « nietzschéens » pour un béotien, un débile ou un humanitariste obtus refusant de comprendre que Nietzsche « joue », parle au énième degré, plaisante et prend au piège les simples et les brutes.

Cela dit, il est également vrai qu'une part de Nietzsche reste ici purement dans l'abstrait : il faut que la pensée sélective de l'Éternel Retour élimine moralement l'Idéal, la faiblesse (pas les faibles !) et que la pensée de Nietzsche contribue, aide à cette disparition « historique » de la pensée décadente-chrétienne-platonicienne, version nietzschéenne et athée du « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ».

Moraliter (et avant Nietzsche, Hegel a posé la question à Kant) : qui est responsable d'un consensus fatal sur une pensée qui prétend « couper l'histoire en deux tronçons » ? L'auteur qui a délibérément laissé planer l'équivoque et en a joué, ou le crétin raciste qui s'en est emparé ?

20. La pitié est un terme clef de la morale schopenhauérienne de la négation du vouloir-vivre et de l'individuation. D'emblée, Nietzsche montre son jeu : le christianisme est une religion de la pitié, au sens... schopenhauérien (cf. *Le Monde...*, chap. 67 et sq.). Cf. *infra*, n. 30.

21. Nietzsche se place d'emblée ici sur le terrain propre de sa problématique philosophique : l'évaluation des hommes et de l'humanité, donc le problème de la culture ou civilisation (*Kultur*) et des buts ou réalisations qu'elle se donne. D'où l'importance de l'image de la Renaissance sur laquelle Nietzsche a souvent débattu avec son collègue et ami Burckhardt, spécialiste d'histoire de la Renaissance.

22. Pique contre l'idéologie issue du darwinisme, selon laquelle l'évolution est sélection des meilleurs.

23. Nietzsche pense toujours en termes de civilisation, donc en termes de groupes, naturels ou constitués, et les trois mots employés ont des sens très larges, difficiles à cerner et dans la traduction risque de trop préciser le sens : sexe, race, espèce, lignée, génération, descendance, souche, tribu. Nature ou culture ? Et, par exemple, le mot *Geschlecht* signifiant aussi bien sexe que race, on ne peut exclure que Nietzsche songe au groupe naturel des hommes ou des femmes (il est fort disert sur ces dernières) et cela, en termes aussi bien biologiques que psychologiques, moraux et historiques.

24. Allemand *Treffer* : mot dérivé de la métaphore du coup qui

porte, qui met dans le mille, fait mouche et atteint la cible, ou, si l'on ne craint pas une impertinente contrepétition, le coup au but (qu'a laissé partir un traducteur).

25. *Das Böse, der Böse* : il n'est pas possible sans risque de malentendu ou de faux sens de garder le même mot.

26. Derrière cette boutade se cache un grand affrontement avec un chrétien qui soit à la mesure de Nietzsche, c'est-à-dire un être supérieur brisé par le christianisme, et non pas un faible ou un cacot.

27. Cf. *supra*, § 2.

28. En français dans le texte (cf. n. 10) et souligné par Nietzsche.

29. Cette histoire, c'est la généalogie, qui en effet est schématisable par l'histoire, en tant qu'analyse d'une genèse pulsionnelle dans un temps moral qui commence avec Socrate. Nietzsche, dans *Par-delà Bien et Mal*, parle d'« histoire naturelle de la morale », en jouant sur le sens du mot « histoire ». Cf. *infra*, n. 99.

30. « On » désigne Schopenhauer (cf. *supra*, n. 20), et Nietzsche s'est emparé de cette conception sans guère de précautions critiques. En fait, cette pétition de principe obère tout ce qui va suivre. « Pitié » traduit ici *Mitleid*, qui signifie *souffrance-avec*, c'est-à-dire au sens propre « com-passion » ou « sym-pathie » : or la pitié (*Mitleid*) est chez Schopenhauer le principe de toute morale, comprise comme abnégation, suppression de l'égoïsme, « altruisme », sur la base métaphysique de l'unité de la volonté, au-delà de la représentation individuelle. La morale athée de Schopenhauer comme négation de l'illusion qu'est le principe d'individuation se trouve ainsi projetée par Nietzsche sur le christianisme, qui devient alors du même coup une morale altruiste, négatrice du moi et de l'égoïsme. C'est plus que discutable !

31. Énergie : rappel de Stendhal ?

32. On a ici une précision sur l'opposition de la force et de la faiblesse, de l'affirmation et de la négation, et l'on est (à l'insu de Nietzsche ?) très proche de Spinoza.

33. *Leiden*, *Mitleiden*, souffrance, pitié : l'assonance étymologique ne peut pas être rendue, même si on parvenait à entendre la souffrance (*passio*) dans « compassion ».

34. Ou déclin (*Untergang*).

35. *Des Mißbraten* : de ce qui est raté, et pas seulement de ceux qui sont ratés. Le neutre grammatical, attesté ici par toutes les éditions, est plus violemment péjoratif que le masculin attendu.

36. Cf. *supra*, n. 30.

37. Cf. *supra*, n. 30 : il s'agit de celle de Schopenhauer, la « seule » que Nietzsche connaisse, « il est vrai » !

38. Littéralement : sur son bouclier. Mais l'expression métaphorique connote aussi l'image de « mijoter un mauvais coup » (*im Schilde führen*).

39. Cf. Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, livre IV, ch. 67 et 68, traduction Burdeau-Roos, p. 472-499.

40. *Praxis* : la réalité dans l'action, les moyens pratiques.

41. Remarquons dès à présent l'usage des guillemets pour marquer le néant de signification et de référence des mots creux du christianisme et de la morale de la pitié. Cf. Éric Blondel, « Les guillemets de Nietzsche », in *Nietzsche aujourd'hui ?*, 10/18, 1972, t. 2 ou Éric Blondel, *Nietzsche, le corps et la culture*, Paris, PUF, 1986, ch. VIII.

42. Nietzsche fait allusion à la théorie de la *catharsis* dans la *Poétique*, ch. 6, 49b 24-28 : la tragédie « purge » ou « épure » les deux sentiments qu'elle suscite, la terreur (*phobos*) et la pitié (*éléos*). L'interprétation de Nietzsche frise l'extrapolation ou la glose, la *catharsis* pouvant être aussi rapprochée de la sublimation d'un état non pas morbide mais seulement *douloureux*.

43. L'expression de Nietzsche est péjorative (*Freigeisterei*) : pas d'autre moyen de le signaler que de créer un néologisme ou barbarisme qui évoque la rêverie.

44. Assonance et jeu de mots entre *Leidenschaft* (passion) et *Leiden* (souffrance).

45. La « bonne chère », la « joyeuse vie », et pas seulement le bien-vivre au sens aristotélicien !

46. Parodie de la Bible : Genèse, 1 : 1, « L'esprit de Dieu planait à la surface des eaux » (cf. aussi *Ecce homo*, II, § 1, traduction Éric Blondel, GF, 1992, p. 74).

47. Nietzsche forge ici un composé comique du genre « pour-soi-ité » (*Für-sich-heit*).

48. Derrière cette question philosophique classique, résonne aux oreilles de Nietzsche la question, selon lui, désabusée et sceptique, de Pilate à Jésus (Jean, 18 : 38) : cf. *infra*, § 46 *in fine*.

49. *Schief* : oblique, de travers, faux, de guingois, en dévers. Nietzsche affectionne ce mot d'une riche polysémie métaphorique (cf. *Ecce homo*, traduction Éric Blondel (GF), III, Crépuscule des idoles, § 2 et n. 290).

50. Allemand *Pathos*, qui a gardé le sens de son origine grecque, tandis que le « pathos » français désigne, lui, l'excès de théâtralisme dans l'expression des sentiments.

51. Comme on va le voir plus loin, le mot *Glaube* désigne la croyance, la crédulité, voire la superstition, tout autant et sinon plus que la confiance de la conviction ou la créance : *Glauben* = croire, au sens ambigu de ce mot. Cf. *infra*, n. 353.

52. L'idée n'est pas seulement de mettre à jour ce qui est caché, mais aussi de retrouver les racines (image généalogique) et de dévoiler ce qui, mort ou morbide, a été enterré (cf. *Ecce homo*, IV, *passim*). Le mot « souterrain », quelques lignes plus bas, a les mêmes connotations : Nietzsche y ajoute peut-être une allusion au roman de Dostoïevski, *L'Esprit souterrain*.

53. *Muß* : doit. Notre périphrase veut indiquer l'inéluctable nécessité logique.

54. Première occurrence de ce terme capital de la philosophie de Nietzsche : *bejahen*, affirmer, approuver.

55. On voit ici illustrer l'usage des guillemets et leur justification

par un processus d'appellation fausse. Cf. *supra*, n. 41 et *infra*, n. 166 et 97.

56. Idée inspirée sans doute par la formule de Feuerbach, lui dans les écrits de Wagner : « la philosophie est une théologie déguisée » (*verkappte*) ; cf. *infra*, § 62, et n. 424. Mais la formule choc de Nietzsche, trouvaille métaphorique à valeur *généalogique*, peut être enrichie d'une signification inconsciente : sans jouer à la « psychanalyse sauvage », on se souviendra que Nietzsche était fils et petit-fils (par sa mère) de pasteurs protestants. Il est né au presbytère de Röcken, à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Leipzig (près de Lützen), où se trouve d'ailleurs sa tombe (à côté de celles de sa sœur et de ses parents). Par un de ces hasards ironiques dont l'histoire parfois nous gratifie, le lointain successeur du pasteur Carl Ludwig Nietzsche à Röcken était, en 1992, le pasteur... Kant. Authentique : cela ne s'invente pas.

57. Pêché originel. Que Nietzsche use du terme latin pourrait être une pique contre le luthéranisme, qui a exclu le latin de la liturgie, du vocabulaire théologique et de la lecture de la Bible (traduite en allemand par Luther vers 1522, grand événement fondateur de la langue allemande).

58. Nietzsche a utilisé cette trouvaille dans un brouillon (KGW, VIII, 2, 11 [297]) pour définir « l'homme, bon » : les aptitudes hémiplegiques (et non la « capacité unilatérale »...). Dans les deux cas, l'infirmité signifie l'absence ou la paralysie de l'aptitude à faire le « mal ».

59. Le séminaire (de théologie protestante) de Tubingue (*Tübinger Stift* ou le *Stift*) qui a été rendu célèbre en Allemagne par trois élèves qui y furent condisciples : Hegel, Schelling et Hölderlin. Inutile de dire que Nietzsche songe surtout aux deux premiers et se refuse à évoquer le troisième, qui a sa prédilection. Tubingue, ville universitaire, est en Souabe : les susnommés étaient souabes et il est de bon ton, quand on est allemand du Nord comme Nietzsche, de se moquer des Souabes.

60. *Frohlocken* : terme du vocabulaire liturgique et biblique, fort usité dans le piétisme. Cf. le chœur liminaire de l'*oratorio* de Noël de J. S. Bach.

61. Le mot « *aufreten* » peut aussi désigner l'apparition d'une maladie (« se déclarer »).

62. Sur cette expression théologique et métaphysique (le monde véritable, le monde de la Vérité, à savoir l'au-delà), cf. *Ecce homo*, Préface, § 2. D'où notre traduction par « vrai monde », qui marque mieux selon nous la nuance religieuse, voire pieuse et piétiste du terme utilisé par la métaphysique comme « monde (du) vrai ».

63. Nietzsche donne à ce mot (*bosartig*) sa valeur médicale : (du) maladie pernicieuse, tumeur maligne... !

64. Nous traduisons ainsi le mot *Skepsis*, qui, par son étymologie grecque, signifie doute, examen, mise en cause et, par métonymie et attraction, peut aussi désigner le scepticisme comme attitude de vie (le scepticisme philosophique se disant *Skeptizismus* en allemand). Nietzsche, plus ou moins adéquatement, fait allusion à l'entreprise *critique* de Kant, qu'il assimile à une critique sceptique (comme on

le fait, également à tort, pour le doute méthodique ou hyperbolique de Descartes), alors que Kant entendait se servir de la critique pour réfuter du même coup le scepticisme et le dogmatisme philosophiques. C'est une interprétation tendancieuse de la célèbre phrase de Kant dans la Préface de la deuxième édition de la *Critique de la raison pure* : « je dus abolir le *savoir* pour obtenir une place à la *croissance* » (ou « foi » : *Glaube*). Selon Nietzsche, cette relégation des vérités métaphysiques dans le domaine de la foi laisse ouverte la porte à la croyance, par le biais des postulats (« impossibles à réfuter ») de la raison pratique. Mais Nietzsche se garde bien de parler des argumentations de la Dialectique transcendante (Paralogismes, Antithétique, Idéal de la Raison pure).

65. Nietzsche fait allusion, toujours d'une manière retorse, à la définition de la critique par Kant comme détermination des *limites* de la raison pure. Mais il transforme ici l'idée de ces limites de « la voie sûre d'une science » en humiliation théologique de la raison destinée à permettre l'échappée vers les grands espaces (vides selon Kant) de la métaphysique et de la théologie, que Kant exclut formellement de la certitude.

66. Prenons ici Nietzsche sur le fait : comme Schopenhauer, qui pourtant, à la différence de Nietzsche, avait lu la *Critique de la raison pure*, il transforme le phénomène (*Erscheinung*) en apparence (*Scheinbarkeit*) voire illusion (*Schein*). Le kantisme peut alors être transmué en une sorte de platonisme « ultra », ascétique, et en philosophie de l'intelligible qui discrédite le sensible. C'est ne pas avoir lu ni compris l'Esthétique Transcendante et la Déduction Transcendante de l'Analytique des concepts. « Phénomène » (*Erscheinung*) signifie « apparition » (de la réalité pour nous), non « apparence ».

67. *Erlogten*.

68. Kant, dans la *Critique de la raison pratique* (I^{re} partie, Analytique, chap. III, Des mobiles de la raison pure pratique) et dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* (2^e section, traduction Delbos, p. 100) parle de l'action morale comme devant être faite « par pur respect pour le devoir » (et non « la vertu », comme écrit Nietzsche). C'est le formalisme et le rigorisme de Kant que Nietzsche attaque ici, au prix de quelques raccourcis ou à-peu-près qui témoignent d'une lecture hâtive, d'une information de deuxième main et d'une mauvaise foi qui frise le « manque de probité des Allemands »...

69. Si le deuxième terme est kantien, le premier ne l'est que par référence au stoïcisme, et le troisième est moins kantien que platonien.

70. Ici, Nietzsche se trahit : ses erreurs et partis pris sur Kant viennent de Schopenhauer, qu'il *plagie* ici purement et simplement. Cf. *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Critique de la philosophie kantienne, Sur la morale de Kant, traduction Burdeau-Roos, Paris, 1967, p. 659.

71. Kant est né et a été professeur à Königsberg, ville universitaire de Prusse orientale, sur la mer Baltique (golfe de Gdansk).

« Chinois » n'a pas en allemand la même connotation péjorative qu'en français (surnois et méchant), mais pourrait être rendu par « mandarin », « fonctionnaire », « maniaque ». Cf. *Ecce homo*, IV, § 4, et *Par-delà Bien et Mal*, § 210.

72. Cf. *Par-delà Bien et Mal*, § 39, 211, 212.

73. Divinité dévoreuse d'enfants de l'Ancien Testament (Lévitique, 18 : 21, et 20 : 2-5).

74. Nietzsche affectionne les allusions au fonctionnement du tractus intestinal, la constipation ou la dyspepsie allant chez lui de pair avec le ressentiment, notamment dans la philosophie allemande. Cf. *Ecce homo*, II, § 1, et Éric Blondel, *Nietzsche, le corps et la culture*, chap. VII. On notera qu'un bon Allemand (mais en mauvais luthérien), le pudibond Nietzsche n'ose pas attaquer Kant sur son point faible, la sexualité, où les allusions auraient d'autant plus de force.

75. A peu près seulement : Goethe : 1749-1832 ; Kant : 1724-1804. Le contraste est aussi classique que frappant en effet, mais Nietzsche se garde bien de citer le mot de Goethe sur Kant que rapporte Schopenhauer : « Goethe me disait un jour que, chaque fois qu'il lisait une page de Kant, il croyait entrer dans une chambre bien claire » (Schopenhauer, *op. cit.*, traduction citée, p. 832). Entre le philosophe célibataire et le poète infatigable coureur de jupons, il est en tout cas vrai que le contraste est saisissant en ce qui concerne les critères des valeurs. Nietzsche est obsédé par le modèle goethéen, et ce trait explique bien des choses dans son œuvre.

76. *Spinne* : l'araignée. Elle suce le sang, « vampirique », rend exsangue la vie. Mais pour l'Allemand, elle file sa toile (*spinnen*) et, au surplus, le même mot *spinnen* (évoqué *supra* dans *Hirngespinnst* : billevesées) signifie « dérailler », raconter des histoires, avoir une araignée au plafond. Cf. *infra*, n. 122.

77. Ici, oui, mais Nietzsche le garde pour le dessert : cf. par exemple *Ecce homo*, III, le Cas Wagner, § 2 et § 4, ou *Crépuscule des idoles*, Ce qui manque aux Allemands.

78. Peut-être Nietzsche fait-il allusion (de deuxième main) à *L'idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* (1784) ou plutôt au *Conflit des facultés* (1789). Kant s'est exprimé à plusieurs reprises sur la Révolution, notamment dans sa correspondance et dans ses *Écrits divers*. Mais à lire Nietzsche sur ce point, on a envie de s'écrier : et alors ? Cela va-t-il de soi que la Révolution soit un épouvantail ?

79. Pour certaines des expressions de cette phrase, cf. Kant, *Le Conflit des facultés*, II, 6 et 7, mais la dernière phrase ne s'y trouve pas, Kant étant au contraire très prudent et discret : « la révolution d'un peuple plein d'esprit... » (traduction S. Piobetta, in *Philosophie de l'histoire*, Paris, Aubier, 1947, p. 222-223). S'il admirait la Révolution comme instauration d'un État de droit, Kant refuse en réalité toute légitimité à la révolte d'un peuple contre le souverain (*Doctrine du droit*, § 62, Conclusion). Le réactionnaire Nietzsche tient pour une évidence indiscutable et qui va de soi que la Révolution est un mal tout court — mais il ne connaît rien à l'histoire, ni à la

Révolution (qui est pour les Allemands une partie de leur propre histoire par ses conséquences à l'époque napoléonienne en particulier), ni à Rousseau, ni à Kant.

80. Par opposition au mensonge, à l'invention, à la foi, la probité, l'honnêteté seront les valeurs fondamentales que Nietzsche va revendiquer dans son combat contre la morale, la métaphysique et le christianisme. Cette probité intellectuelle sera référée au modèle de l'étude *philologique* des textes.

81. *Weiblein* : diminutif affectueux, condescendant et légèrement misogynne de *Weib*, femme : les fillettes, les bonnes femmes, mais pas les femmelettes. Cf. *Ecce homo*, III, § 5, traduction Éric Blondel, GF, p. 99-100 et n. 42.

82. *Schwärmer* : c'est le mot qu'employait Kant contre certains métaphysiciens pris par l'enthousiasme au sens propre de possession par le dieu.

83. Allusion aux postulats de la raison pratique : l'interprétation de Nietzsche est reprise de Schopenhauer.

84. *Bessern* : cf. *Crépuscule des idoles*, Les « améliorateurs » de l'humanité (*Verbesserer*).

85. Peut-être allusion parodique au titre de l'ouvrage de Kant, *La Religion dans les limites de la simple raison (... innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft)*.

86. Cette expression, qui se trouve assez tôt (dans *Humain, trop humain*, avec une reprise dans la Préface de 1886) dans l'œuvre de Nietzsche et sert de titre au chapitre II de *Par-delà Bien et Mal*, désigne l'esprit émancipé non seulement de la religion (chrétienne), mais aussi (et cela le distingue des « libres penseurs » que Nietzsche fustige pour leur pusillanimité et leur esprit encore croyant) de la morale et de la métaphysique. Cf. *infra*, n. 210.

87. Cette traduction est forcément aussi partielle que les autres. Le préfixe (particule séparable) *um-* désigne à la fois la transformation, la transmutation et le retournement, le renversement. Les guillemets rappellent que c'est un mot d'ordre de la philosophie de Nietzsche. Ceux qui marquent « vrai » et « faux » signifient en revanche que ces notions sont rejetées comme illusions métaphysiques. Cf. *infra*, n. 469.

88. En allemand : « *die "honnêtes" Menschen* », l'adjectif venu du français ayant une connotation un peu moqueuse : les gens « comme il faut ».

89. Nietzsche songe peut-être au roman de Dostoïevski, qui évidemment emprunte son titre à l'Évangile (par exemple, Marc, 1 : 23, ou Actes, 8 : 7).

(90.) Nietzsche aime beaucoup user de ce terme, qui désigne les parias de la société des castes de l'Inde. Dans *Crépuscule des idoles*, il a commenté favorablement les prescriptions de la loi de Manou sur les tchandalas. Cf. *infra*, § 56.

91. Le contexte voudrait que ce soit au sens d'« objectifs », de « buts », mais le mot allemand a la même acception que le mot français « objet ».

92. Ce mot est en italique, sauf dans la petite édition Kröner-

taschenausgabe, qui donne donc ici, comme assez souvent, une leçon erronée. Ce ne serait qu'une vétillerie négligeable si on ne savait à quel point Nietzsche est soucieux de ses accents, de ses insistances, et de ses effets typographiques (guillemets, tirets — en allemand « tirets de pensée » —, points d'exclamation et de suspension, etc.).

93. Dès 1633, dans le *Traité de l'Homme* (édition de F. Alquié, Paris, Garnier, 1963, t. 1, p. 379 sqq.). Nietzsche qui, évidemment, n'a pas lu ce texte, a puisé cette information de deuxième main dans l'ouvrage de F.A. Lange, *Histoire du matérialisme*, 4^e édition, 1887.

(94.) Vouloir ou volonté : littéralement, la volonté libre (*freien Willen*), le « libre arbitre » se disant « *freie Willkür* ». Tout ce qui suit est un débat avec Schopenhauer et ressemble aussi à la critique de la notion de volonté chez Spinoza. Nietzsche pense que l'on ne peut considérer la volonté ni comme une faculté et un principe d'action, ni, surtout, comme une entité ou chose en soi métaphysique.

95. Littéralement : « dot » (*Mitgift*).

96. Il y a ici un jeu de mots entre *abrechnen* : faire abstraction de, oublier dans ses comptes, décompter et *sich verrechnen*, faire une erreur de compte et... se fourrer le doigt dans l'œil. Quelques lignes plus haut, « l'esprit pur » — « pure sottise » (*reine Dummheit*) est connoté par un jeu de mots dont Nietzsche raffole et qui revient constamment dans ses écrits de 1888 : la pure nigauderie — pure innocence (*reine Torheit*) de Parsifal. Cf. *Ecce homo*, traduction Éric Blondel, Paris, GF, à l'index nominum et *L'Antéchrist*, *infra*, n. 214.

(97) On notera l'usage intensif des guillemets dans ce texte pour signaler les illusions métaphysiques morales et religieuses. Cf. *supra*, n. 41 (§ 7) et KGW, VIII, 3, 14 [151], brouillon de ce paragraphe.

98. Bien sûr, c'est une allusion à Luther (*Traité du Serf Arbitre*, — 1525 —, contre Erasme). Nous avons maintenu, pour des raisons de cohérence et de commodité, la traduction par « volonté libre » (ou « serve »).

(99.) Nietzsche entend par là la connaissance du cœur humain et des relations entre les désirs et les affects : c'est ce qu'il a appris chez les moralistes français et qu'il appelle aussi « généalogie » quand cette intelligence psychologique et morale est appliquée aux grands idéaux et valeurs de la métaphysique, de la morale et de la religion, et remonte des idéaux aux sentiments, passions et états corporels. Cf. *supra*, n. 29.

100. Nous dirions le système sympathique (ortho- et parasympathique), ensemble des organes en relation avec les nerfs rachidiens et commandant la vie organique et végétative. Nietzsche est friand de ces rapports entre le psychique et le somatique.

(101) Encore un mot fétiche de Nietzsche : il désigne la particularité du tempérament chez un individu ou un groupe typique d'individus. « Sémiotique » signifie « science des signes des maladies », discipline médicale nosographique et clinique.

102. Nietzsche utilise des termes tirés de l'Évangile mais dans le sens que leur a conféré la tradition luthérienne et surtout piétiste.

103. Exemple très typique de questionnement *généalogique* : qui

ou que faut-il être pour avoir telles et telles valeurs, de quel état psychique, physique, affectif faut-il se ressentir pour avoir tel ou tel idéal ? La conclusion en termes de cause (dernière phrase du § 15) est une réponse de type *généalogique* : l'idéal est « causé » par des affects de déplaisir. Cf., par exemple, *Généalogie de la morale*, III, § 16 *in fine*.

104. Mot clef chez Nietzsche, d'ailleurs impossible à transposer en français sans lourdeur : *weghigen*. « Escamoter » ? Cf. notre Introduction, p. 13, n. 3.

105. *Verunglückte*, littéralement : qui a eu un accident, naufragée, victime — à moins que Nietzsche n'utilise le mot au sens de *mißglückte* : qui n'a pas réussi, manquée, échouée. Cf. *Ecce homo*, III, § 5, traduction Éric Blondel, GF, p. 99, sur les femmes « émancipées ».

106. Cf. *Généalogie de la morale*, III, § 17.

107. Encore une parodie du titre de l'ouvrage de Kant, *La Religion dans les limites de la simple raison* (1793).

108. Argument de type feuerbachien : Dieu est la projection de l'essence humaine. Psychologiquement, et en termes freudiens, Dieu correspond à une projection de l'Idéal du moi. Cf. par exemple, *L'Avenir d'une illusion* et *Totem et Tabou*.

109. Cf. *Crépuscule des idoles*, La morale comme contre-nature, § 3.

110. Nous dirions un Dieu petit-bourgeois et à l'image de ce bourgeois qui l'a créé. On peut remarquer que Nietzsche stigmatisait ici non seulement l'anthropomorphisme, mais l'intériorisation de Dieu dans la tradition piétiste allemande, qu'il assimile ici implicitement (et plus tard explicitement) à l'image du Dieu du Nouveau Testament (« Dieu d'amour ») par opposition au Dieu de l'Ancien Testament (« Dieu des armées »). N'oublions toutefois pas que la devise *Gott mit uns* (traduction de l'hébreu Emmanuel) figurait, à titre de complément du « *Ein Volk, ein Reich, ein Führer* », sur la boucle du ceinturon des soldats de la Wehrmacht.

111. Ce texte est très fortement inspiré (pour ne pas dire plus...) du discours de Chatov à Stavroguine dans la section VII du chapitre I de la II^e partie des *Démons* de Dostoïevski, qui place ici une tirade antisocialiste et d'inspiration slavophile (traduction B. de Schloezer et S. Luneau, Paris, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1959, p. 265). Par exemple : « Plus un peuple est fort, plus son Dieu diffère des autres Dieux. » Cf. *Fragments posthumes*, mars 1888, in KGW, VIII, 2, 11 [346].

112. La connotation de ce mot (*beschnitten*) qui signifie « rogné », « coupé », « mutilé » est ici précisée par le mot « viril » (*männlich*). Mais circoncision n'est pas castration, encore que Nietzsche...

113. La faiblesse est liée à une appellation fautive — d'où les guillemets —, forme de dénégation de la réalité. Cf. Éric Blondel, *Nietzsche, le corps et la culture*, chap. VIII.

114. Cf. *Généalogie de la morale*, I, §§ 10 et 11.

115. « Sous-produits » (*Ausgeburten*) : presque « avortons » (*Mißgeburten*).

116. Cf. *Crépuscule des idoles*, Raids d'un intempestif, § 2, où Nietzsche, dans un paragraphe brillant et cinglant, stigmatise la fausseté de Renan et, dans une formule à la Saint-Simon, le croque avec « le large sourire onctueux du calotin ».

117. Sans doute aussi une allusion aux *Pauvres gens* de Victor Hugo et à sa conception de Dieu dans les *Misérables* notamment.

(118.) Cette insistance à parler d'« autrefois » ou « jadis » révèle évidemment la prédilection de Nietzsche pour l'Ancien Testament, mais on peut aussi y percevoir une tendance théologique réactionnaire qui peut paraître étrange chez un athée...

119. Nietzsche songe à l'exil à Babylone, mais peut-être aussi à la diaspora. Qu'il s'amuse à transformer Dieu en Juif errant (en allemand : le Juif éternel) ne manque pas de sel. Dieu vagabond, « S.D.F. », apatride et cosmopolite : il y avait un public pour ce cliché antisémite.

120. On ne peut se défendre ici d'un certain malaise : « le Dieu des biais » traduit *Gott der Winkel*. On se rappellera que *Winkeladvokat* signifie avocat marron ; *Winkelszüge* signifie subterfuges, faux-fuyants, biais, tergiversations. Il est certain que Nietzsche joue sur cette image-cliché de la malhonnêteté affairiste prêtée aux Juifs, symboles de l'escroc.

121. Allusion à Dostoïevski.

122. Nietzsche joue encore (cf. *supra*, n. 76) sur les divers sens et connotations de *spinnen*, filer, tisser, faire des élucubrations, avoir une araignée au plafond, l'image de l'araignée-vampire (*Spinne*) et, un peu plus loin, l'assonance avec Spinoza. Quoi qu'en déduise la gent philosophique, prompte à voguer sur la mer des signifiants flottants et les océans métaphoriques de la comparaison avec la castration, la mère-araignée, etc., etc., il est important de rappeler que l'image du Juif « suceur de sang » (usurier) est un lieu commun de l'antisémitisme allemand. Or YHWH est juif, ainsi que Spinoza, cet esprit « analytique » qui décompose et suce le sang de la vie...

123. La locution est calquée sur le *sub specie aeternitatis* de Spinoza lui-même (du point de vue de l'éternité) : *Ethique*, II, 44, corollaire II.

124. On a ici une esquisse ou un schéma de la conception nitzschéenne de la « mort de Dieu ». Cf. Éric Blondel, *Nietzsche, le « cinquième évangile »* ?, p. 86 et sqq.

125. Ce thème de l'affirmation commence à apparaître ici et deviendra de plus en plus important au cours de l'ouvrage. Nietzsche, philosophe de la vie, est philosophe de l'affirmation de la réalité.

126. A la volonté de vie : l'expression reprise à Schopenhauer en sens inverse reprend la notion de vie qui précède.

127. Le goût (*Geschmack*) est un critère que Nietzsche substitue très souvent à l'universalité de l'assentiment rationnel, lequel selon lui sent la plèbe et la grégarité. Croire en Dieu et en un Dieu de type chrétien est donc moins une erreur ou méprise de la raison qu'une faute de « goût ». Cf. *Par-delà Bien et Mal*, § 43 et § 39.

128. Le mot *ultimatum* n'existe pas en latin classique. S'il est mis

en regard de *maximum* (= le plus grand), il y a lieu de se demander si ce n'est pas un lapsus de Nietzsche ou une coquille pour *ultimum* (le terme ultime, le dernier aboutissement), étant donné qu'*ultimatum*, dans l'usage allemand, a le même sens qu'en français : sommation, délai signifié pour s'acquitter d'une obligation. Le latiniste Nietzsche ne pouvait oublier que, dans la liste des superlatifs irréguliers qu'on apprend par cœur en classe, *maximum* et *ultimum* sont sur le même plan.

129. Esprit créateur.

130. Les calembours sont assez fréquents chez Nietzsche, comme les paronomases, allitérations et créations verbales d'ordre philosophique d'une régularité lassante dans le *Zarathoustra* notamment. Sur ce point, Nietzsche est un bon disciple de son poète favori, Heine, lui aussi fêru de « bons mots » (« émancimatrice », « millionnaire »), et des Goncourt ou de Flaubert.

131. Le mot est trop vague pour qu'on sache ce que Nietzsche veut dire précisément.

132. Ici, en français dans le texte ; une ligne plus haut, Nietzsche utilise l'équivalent allemand : *Verfall*.

133. Ou : « parente ». L'idée vient de Schopenhauer, qui assimile le christianisme, comme le bouddhisme, à une religion de la pitié, c'est-à-dire de la négation métaphysique de l'individualité, donc à une morale de l'altruisme, du désintéressement et de l'abnégation (négation du moi et de l'égoïsme).

134. Nietzsche songe à son condisciple et ami Paul Deussen qui lui avait offert son *Système du Vedānta* (1883).

(135.) Pour Nietzsche, surtout depuis la *Généalogie de la morale*, le « péché » n'est qu'une fausse interprétation de la souffrance, dominée par le ressentiment, et qui consiste à attribuer illusoirement une cause (moi, ou la société, selon qu'on est « chrétien » ou « socialiste ») aux souffrances qu'inflige la vie aux faibles. Cette idée du péché est inculquée à la bête de troupeau, à la « brebis », par le *prêtre ascétique*. La souffrance seule est *réalité*, le « péché », ainsi que toutes les notions morales subséquentes, une *illusion*. Se dire pécheur est donc se « raconter des histoires », se « leurrer soi-même » (*Selbst-Betrügerei*), la première expression traduisant mieux la nuance *péjorative* de l'original allemand, mais étant trop lourde dans ce contexte.

136. Comparer cette critique de l'« altruisme » ou du « désintéressement » à celle qui est développée dans *Ecce homo*.

137. Formule évangélique (Luc, 10 : 42) souvent utilisée (paradoquement ou *a contrario*) par Nietzsche : cf. par exemple, le titre du paragraphe 290 du *Gai Savoir*, et *infra*, § 43 et n. 270.

138. Mot clé chez Nietzsche, tout au long de son œuvre, pour désigner l'allégresse qui accompagne ou définit le sentiment de puissance. On peut la comparer à ce que la béatitude a d'actif chez Spinoza, et l'opposer à la souffrance née de la négation du vouloir-vivre chez Schopenhauer. Cf. notre Introduction à *Ecce homo* en GF.

139. Important : Nietzsche veut dire qu'il s'agit d'un résultat réel

et non d'un désir fantasmatique qui se contente, comme dans le christianisme, de nier et calomnier le monde et reste pure intention irréaliste, aspiration, donc ressentiment.

140. Indication du thème qui a été développé dans la *Généalogie de la morale* et le sera ci-après tout au long : le christianisme est un mouvement insurrectionnel né parmi les esclaves et les misérables de l'Empire romain.

141. Ou « les coins sombres ».

142. Littéralement, « le monde souterrain » : le mot, à l'époque, peut évoquer Dostoïevski (*Mémoires écrits dans un souterrain*, 1864), mais il signifie à la fois les Enfers (dans la religion romaine) et le « milieu », la *pègre*. Nietzsche poursuit l'idée esquissée ci-dessous : le monde des premiers chrétiens est celui des esclaves, des délinquants et criminels de la société romaine... Contraste burlesque voulu avec le « sel de la terre » et les « élus »...

143. Même argumentation dans *Crépuscule des idoles*, Les « améliorateurs » de l'humanité, § 2 : « Dans le combat contre la bête, le seul moyen possible est de la débiliter. C'est cela que l'Église a compris » (traduction Éric Blondel, Paris, Hatier, 1983).

144. Ce thème classique qui a été utilisé par l'*Aufklärung* peut paraître incompatible avec la critique nietzschéenne de la vérité et de la science comme critère des valeurs. Il n'en reste pas moins qu'il y a un certain Nietzsche pour se placer de ce point de vue — quitte pour lui à changer (comme le sophiste chez Platon) de point de vue incognito et subrepticement. On a dans *L'Antéchrist* plusieurs résurgences de ce recours à la vérité et à la science : cf. par exemple § 48.

145. Remarquons ici le rôle capital de la réalité. Nietzsche fait ici, comme Freud plus tard, la théorie psychologique de l'illusion comme déni (« *Verleugnung* », — cf. *infra*, n. 405 et § 55 — ou « *Verneinung* ») de la réalité ou expression de la toute-puissance (infantile) de la pensée.

146. Nietzsche écrit le « tonneau du mal » : la « boîte » de Pandore était une jarre (cf. Hésiode, *Travaux et Jours*, v. 60 sqq.). Que le « tonneau » contînt les maux ou les biens (les traditions varient), l'espérance seule resta au fond. Nietzsche, lui, en fait un mal.

147. Sur ce thème, cf. Fragments posthumes, KGW, VIII, 3, 14 [117] : « Qu'est-ce qui plaît à toutes les femmes pieuses, aux vieilles et aux jeunes ? Réponse : un saint qui ait de belles jambes, jeune encore, encore idiot. » Nietzsche écrit (en bon protestant !) « *Maria* » (Marie, la Vierge Marie) et non « la Sainte Vierge »...

148. Littéralement : « plus plein d'âme ».

149. 1^{re} épître aux Corinthiens, 13 : 13.

150. *Klugheiten* : le mot, ici employé avec une connotation péjorative (malice, astuce), signifie normalement sagacité, intelligence, sagesse, prudence. Cf. *infra*, § 39 et n. 247 ; § 55 et n. 411.

151. Évangile de Jean, 4 : 22. Cf. Fragment posthume KGW, VIII, 2, 10 [182].

152. Le sens donné à ce mot (*merkwürdig*) par la traduction est capital : l'idée maîtresse de Nietzsche va être dans les pages suivantes que, si le christianisme n'est pas anti-Juif, mais une confirmation du judaïsme, il a bien fallu que Jésus, qui a été victime des

Juifs à cause de ses déclarations anti-judaïques, soit « récupéré », c'est-à-dire transformé (ici : « dénaturé », « métamorphosé » jusqu'à la perte de son identité réelle) par le « christianisme ». Celui-ci n'est alors qu'un abus de termes, un judaïsme qui a usurpé le nom de cet anti-judaïsme qu'était effectivement Jésus. D'où les guillemets qui vont désormais signaler le faux, la falsification, la dénaturation, l'abâtardissement.

153. Nietzsche traitant du judaïsme (religion) et des Juifs (peuple) va constamment rester ambigu — de façon à pouvoir servir deux maîtres : la vérité et les antisémites allemands réactionnaires.

154. Encore un mot ambigu ou ambivalent : *verhängnisvoll* signifie « fatal », mais surtout au sens de « lourd de conséquences », et donc principalement « néfaste », « funeste ». Là encore, Nietzsche ne peut pas ignorer que son langage joue double jeu. La question est d'ailleurs de savoir si l'enjeu philosophique dépasse, par ses résultats, les enjeux strictement politiques ou idéologiques d'un jeu démagogique ou imprudent avec des notions conceptuellement floues et inacceptables du simple point de vue du « goût » (pour reprendre ses termes et ne rien dire de la question de la vérité).

155. On voit ici que ce mot équivaut, comme souvent chez Nietzsche, à « généalogiquement », et que cela ressemble fort à l'analyse des moralistes, au sens que l'on donne à ce mot en parlant des moralistes du XVII^e et du XVIII^e siècle. Cf. *supra*, n. 99.

156. Reprise de l'idée d'un prêtre ascétique (*Généalogie de la morale*), dont Paul est le modèle (et derrière lui Luther), qui oriente les mouvements de *décadence* du troupeau vers la négation du monde et le ressentiment : le prêtre ascétique est le fort qui prend le pouvoir subrepticement *via* le gouvernement des faibles par l'idéal moral.

157. La documentation de Nietzsche est puisée dans le livre de J. Wellhausen, *Prolégomènes à l'histoire d'Israël* (1883).

158. Ou auto-approbation. Encore un terme clé chez Nietzsche : l'affirmation, liée ici à la bonne conscience et au sentiment de la puissance. On remarquera que Nietzsche, contrairement aux doctrinaires de l'antisémitisme, place le peuple juif du côté des « forts », de l'affirmation et de la joie (par opposition aux clichés sur la faiblesse obséquieuse et sournoise, l'esprit de décomposition et d'analyse intellectuelle colportés par ceux qu'il appelle les « brailards antisémites »). Mais c'est pour mieux accabler le christianisme avec les mêmes tares.

159. Prophète vivant dans la seconde moitié du VIII^e siècle av. J.-C. La tradition protestante écrit « Ésaïe », les catholiques « Isaïe » : nous utilisons la graphie correspondant aux origines religieuses de Nietzsche et maintenue par la *Traduction œcuménique de la Bible* (TOB), Paris, Cerf et Bergers et Mages, 110^e mille, 1980.

160. Nietzsche écrit *Unnatur*, non-nature, qui désigne aussi en allemand l'artifice, la contrainte, l'affectation. Contre-nature se dit *Widernatur* (cf. *Crépuscule des idoles*, La morale, contre-nature) et Nietzsche vient d'utiliser l'adjectif *widernatürlich*, que nous avons traduit par « antinaturel ».

161. Il est à remarquer que la falsification qu'est la religion est d'ordre essentiellement *langagier* : retraductions, appellations, dénominations — d'où à l'inverse les guillemets de Nietzsche (cf. sous ce titre notre exposé dans *Nietzsche aujourd'hui ?*, 1973, t. 2), la restitution de ce que « dit » la réalité (*infra*) et l'appel à la probité dans l'interprétation. Cf. *supra*, n. 41 et n. 97 et *infra*, n. 244 et *Par-delà Bien et Mal*, § 230.

162. Cf. *Ecce homo*, IV, § 3. Nietzsche cite souvent sans sources cette formule qui pourrait à la rigueur être attribuée à une forme de kantisme (opuscules sur l'histoire ou idée de « règne des fins »), ou de hégélianisme vulgarisé (théologiquement ou moralement).

163. Cf. *supra*, n. 161. On ajoutera, à ce corollaire supplémentaire (et qui va être développé) de la conception du religieux comme un *langage* faux ou un ensemble de grands mots creux (cf. § 15) et d'appellations falsificatrices, que l'abus suppose, au moins par hypothèse, un *bon* usage, un usage propre. Or on va voir bientôt que tout le « christianisme » est un abus par rapport à ce qui aurait pu être une vérité : le Christ en personne.

164. Nietzsche parle de l'époque de la monarchie (d'environ 1020 av. J.-C. — Saül — à 722 pour le royaume du Nord conquis par les Assyriens, ou jusqu'à 587 av. J.-C., date de la destruction du Temple et de l'Exil — Nabuchodonosor —, pour le royaume du Sud). En 539 av. J.-C., un édit de Cyrus permit le retour des Juifs, la restauration juive et la construction du nouveau Temple. Israël commença alors à être une communauté de type religieux, depuis la domination perse et séleucide jusqu'à la domination romaine. La Judée a été conquise par Pompée en 63 av. J.-C., et le temple a été rasé par Titus en 70 ap. J.-C. Il faut ajouter à cela que, dans la Bible et en particulier dans la Genèse, certains passages sont attribués à la tradition « yahviste », d'autres à la tradition sacerdotale — en fonction de l'époque de leur rédaction.

165. Nietzsche, comme dans le *Zarathoustra*, s'offre ici une belle rime riche de type paronomastique : *Ducker und Mucker*.

166. Littéralement : « traduction allemande » (*auf Deutsch*). On voit ici, aux guillemets que met Nietzsche à « Écriture sainte », etc., que le travestissement généalogique des pulsions s'opère sous la forme d'une appellation (fausse). Traduire, c'est démasquer, retransposer dans la réalité (cf. *Par-delà Bien et Mal*, § 230 et *supra*, n. 41, 161 et 163).

167. Allusion aux prescriptions de la religion (dans le Lévitique notamment), qui réservent les meilleurs morceaux (l'avant) de la bête pour le sacrifice. Ce trait anticlérical comique est plus sensible en allemand : *Fresser*, de *fressen*, s'applique aux animaux ou, en termes vulgaires seulement, aux humains qui « bâfrent ». Kierkegaard, lui, qualifiait les prêtres d'« anthropophages ».

168. Nietzsche veut dire apparemment que le sacrifice n'en est pas un puisqu'il n'est pas perdu pour tout le monde. Mais il ne semble pas qu'il faille traduire *Mahlzeit* par « Cène », qui se dit *Abendmahl* et est d'institution chrétienne. *Opfer* peut aussi signifier un banquet (cf. *Ecce homo*, II, § 1), et Nietzsche peut faire allusion à

la présence des ecclésiastiques lors des noces et banquets de fête... « Le pauvre homme ! », dirait-il avec Molière dans *Tartuffe*.

169. *Entheiligt* : « désacralise » pouvant avoir un sens positif. « Désanctifier » est un barbarisme. Il est clair que Nietzsche joue à renverser les rôles : profaner, c'est violer le caractère sacré d'un lieu ou d'une personne saints.

170. Formule qui ne paraît pas se trouver dans l'Évangile, sauf peut-être en Luc, 15 : 7 : « Il y aura de la joie dans le Ciel pour un seul pécheur qui se repent. »

171. Cette formule volontairement désinvolte et méprisante fait écho à une phrase cinglante de Schopenhauer dans le *Monde comme volonté et comme représentation* (chap. 63, *in fine*) : « La sagesse primitive de la race humaine ne se laissera pas détourner de son cours par une aventure arrivée en Galilée » (traduction Burdeau et Roos, Paris, 1966, p. 449).

172. *Unglaube* : non-croyance.

173. La métaphore est curieuse : elle se réfère peut-être à l'arche de Noé après le Déluge ou renvoie éventuellement à l'épisode où Jésus marche sur l'eau (conjectures).

174. Reliquat.

175. Ici commencent la description et l'analyse du personnage et de la doctrine de Jésus en termes qui sont empruntés par Nietzsche au livre de Tolstoï, *Ma religion* (traduction française, Paris, 1885), avec des réminiscences et emprunts à Renan, *Vie de Jésus* (1863) et des comparaisons avec le prince Muichkine dans *L'Idiot* de Dostoïevski.

176. On est ici plus proche de Dostoïevski, avec cette allusion aux *Souvenirs de la maison des morts* (1861-1862).

177. I.N.R.I. : Iesus Nazarenus Rex Iudaeorum (Jean, 19 : 19). Nietzsche évoque la version officielle du Sanhédrin couverte par les Romains, mais néglige de rappeler la parole : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean, 18 : 36). Or cela permettra à Nietzsche d'inscrire tous les révolutionnaires politiques (« anarchistes », « socialistes ») dans la lignée de Jésus, et de faire une équation symétrique entre christianisme et subversion politique, égalitarisme, socialisme, etc.

178. David Friedrich Strauss, 1808-1874. Sa *Vie de Jésus* parut en 1835. L'« incomparable Strauss » est celui-là même que Nietzsche, sur ordre de Wagner, « exécuta » dans la *Première considération intempestive* (1873). Cf. *Ecce homo*, III, Pourquoi j'écris de si bons livres, Les Intempestives, traduction Eric Blondel, GF, p. 107 sqq. Nietzsche lut la *Vie de Jésus* en effet en 1864, l'année de ses vingt ans.

179. La *Vie de Jésus* est la première partie, parue en 1863, de l'*Histoire des origines du christianisme* (1863-1883), et cet ouvrage fit perdre à Renan sa chaire d'hébreu au Collège de France, pendant la période autoritaire du second Empire. Renan y propose une explication rationaliste de Jésus. Nietzsche, qui l'a lue en 1864 (cf. *supra*, n. 178) considère Renan comme un cryptochrétien, resté séminariste dans l'âme, et dont le rationalisme n'aboutit qu'à conserver le

christianisme sous couleur de le critiquer. Cf. *Crépuscule des idoles*, Raids d'un interpestif, § 2.

180. Nietzsche utilise le mot en son sens français, car le mot *Genie* en allemand a un sens différent, traditionnellement.

181. Nietzsche, après le mot allemand *Held*, donne entre guillemets le mot français correspondant.

182. Matthieu, 5 : 38 (Sermon sur la montagne). Dans le paragraphe 30, Nietzsche spécifiera : ne résiste ni au mal (*Übel*), ni au méchant (*Bösen*). Nous suivons la traduction de la *Traduction œcuménique de la Bible* (TOB), car en allemand comme en grec, on pourrait aussi traduire par « ne résiste pas au mal » (cf. la note *h* à ce verset dans la *Traduction œcuménique de la Bible*). L'insistance de Nietzsche à caractériser le christianisme par ce verset est reprise de l'ouvrage de Tolstoï, qu'il démarque ici, *Ma religion* (traduction française, Paris, 1888).

183. Signification du mot « évangile ».

184. Cf. *supra*, n. 180.

185. La première édition de 1895, établie par F. Koegel sous la surveillance d'Elisabeth Förster-Nietzsche, et suivie par toutes les autres sauf la KGW, a supprimé ici les mots suivants du manuscrit : « le mot d'*idiot* ». Les censeurs veillaient, et il ne servait à rien d'expliquer et d'édulcorer en rapportant le mot au roman de Dostoïevski. Nietzsche a effectivement voulu désigner Jésus comme un « innocent » légèrement oligophrène, inoffensif, doux et donc un peu demeuré. La méchanceté et l'intelligence des chrétiens sont l'œuvre (pervertissante) du prêtre, donc un abus du nom du Christ.

186. Luc, 17 : 21. La *Traduction œcuménique de la Bible* fait remarquer à ce passage (note *j*) qu'« on traduit parfois *en vous*, mais cette traduction a l'inconvénient de faire du règne de Dieu une réalité intime ». Elle traduit par : « parmi vous », ce qui veut dire : « il est à votre portée ».

187. Instinctive ou instinctuelle : haine par instinct, compulsive, pulsionnelle (*Instinkt-Haß*).

188. Nietzsche, par les guillemets, renvoie aux acceptions et connotations diverses du mot (*berühren*), qui signifie aussi frôler, friser, affecter, concerner, rejoindre, mentionner... D'où notre traduction par « toucher » et « attouchement ».

189. Littéralement : frontières (*Grenzen*).

190. Cf. *supra*, n. 182.

191. Thème maintes fois répété par Nietzsche, qui prétend, au prix d'une excessive schématisation historique, assimiler le christianisme à une forme d'épicurisme (or celui-ci, théorie du plaisir — hédonisme — est fondamentalement athée, notamment chez Lucrèce). Mais on peut dire, cette fois en termes freudiens, que le principe du christianisme, comme dans toute névrose et ses mécanismes de défense dénégateurs, est le principe de plaisir. Cf. *Nietzsche contre Wagner*, Nous autres antipodes, traduction Éric Blondel, GF, p. 191 et n. 59.

192. Freud, bien après Nietzsche et sans l'avoir vraiment lu, expliquera que le précepte d'aimer son prochain est une dénégation

de la haine et de l'agressivité envers lui et que, celles-ci suscitant une peur (*Furcht*) inconsciente, le principe de plaisir oblige à leur dénégation, sous peine d'angoisse ou de sentiment de culpabilité : cf. *Malaise dans la civilisation* et *L'avenir d'une illusion*.

193. *Entstellung* : c'est le mot qu'utilise Freud pour désigner les processus de déformation que comporte le travail global du rêve.

194. Nietzsche vient de lire, ou de prendre connaissance de l'*Idiot* et, en général, de romans de Dostoïevski : sa comparaison pourrait sembler inverser les rapports, mais l'anachronisme n'en est pas un aux yeux des contemporains qui n'ont pas encore lu l'auteur russe en question. Voilà en tout cas qui eût flatté (et irrité !) Dostoïevski (mort en 1881), grand interpellateur contestataire de l'Évangile. Dans un brouillon contemporain (KGW, VIII, 3, 15 [9]), Nietzsche écrit : « Jésus : Dostoïevski. [...] Mais peut-on se méprendre plus fâcheusement qu'en faisant du Christ, qui était un idiot, un génie ? » (A noter qu'une traduction française de cette note rajoute des guillemets à « idiot »...).

195. Le sens premier de ce mot (*Auswurf*) est crachat, déjection... « Enfantine », plus bas, fait allusion au privilège donné par Jésus aux enfants. Cf. § 32.

196. Nietzsche songe sans doute au Sermon sur la montagne (Matt., ch. 5), qui se situe « sur l'autre rive du lac de Tibériade » (Jean, 6 : 1) et où Jésus fait asseoir la foule sur les prairies (Matt., 14 : 19 sqq.). Le chapitre X de la *Vie de Jésus* de Renan s'intitule « Prédications du lac » (sur Matt. 5).

197. Renan, *Vie de Jésus*, chap. XX, Paris, 13^e édition, 1867, p. 347 (1^{ère} éd. p. 335) : « Traits incomparables, traits dignes d'un fils de Dieu ! Un dieu seul sait tuer de la sorte. Socrate et Molière ne font qu'effleurer la peau. Celui-ci porte jusqu'au fond des os le feu et la rage. Mais il était juste aussi que ce grand maître en ironie payât de sa vie son triomphe » (sur Matt. 12 : 3-8 ; 23 : 16 et sqq.).

198. Retournement parodique de la formule de Genèse, 1 : 26-27 : « Dieu créa l'homme à son image. »

199. Littéralement : « le retour » (du Christ), le retour du Christ dans sa gloire, ou son second avènement. C'est ce qui constitue le millénarisme, attente du millénium, les mille ans que durera le second règne du Christ avant le Jugement dernier.

200. Cette énumération fait songer à ce que dit l'apôtre Paul de l'amour dans la 1^{re} Épître aux Corinthiens, 13 : 4 sqq.

201. Matt., 10 : 34.

202. Luc, 12 : 51-53.

203. Allusion à une formule biblique (dans le Nouveau Testament pour référer à l'Ancien Testament), reprise par Luther pour dissocier la foi fondée sur les Écritures de tout salut « par les œuvres ».

204. Ce mot, à l'époque de Nietzsche, ne désigne pas seulement tout ensemble de références ou de significations par le moyen de signes, mais aussi, et plus précisément, la partie de la médecine clinique qui diagnostique les maladies par leurs signes. Cf. *Crépuscule des idoles*, Les « améliorateurs » de l'humanité, § 1.

205. *Gleichnis* : symbole, métaphore, comparaison, allégorie, voire parabole (au sens biblique).

206. = Cet adversaire de la réalité.

207. « *Daß kein Wort wörtlich genommen wird* » : à la lettre, au mot.

208. Une des six principales disciplines (dualiste) de l'hindouisme, opposant corps et esprit.

209. Philosophe chinois (570-490 av. J.-C.), fondateur du taoïsme, qui a contribué à influencer la pensée de Confucius.

210. C'est une notion centrale de la pensée de Nietzsche (cf. notamment le *Gai Savoir*), mais Nietzsche n'entend pas aller au-delà d'une assimilation « terminologique ». L'esprit libre nietzschéen est détaché de toutes les croyances (chrétiennes, platonistes, métaphysiques, morales), y compris celles qui continuent de grever la pensée des soi-disant « libres penseurs », croyants bien qu'athées. L'esprit libre récuse la Vérité, le Bien, le Divin, comme valeurs absolues, sous quelque forme que ce soit : cf. *Le Gai Savoir*, § 344.

211. Littéralement : « le mot tue » (*das Wort tötet*).

212. Ou d'un symbole : cf. *supra*, n. 205.

213. Comme il va continuer à le faire, Nietzsche distingue le « christianisme » inventé par l'Église et ce qui serait un christianisme effectivement inspiré proprement par le Christ. Nietzsche utilise ici l'assonance (*kirchlich — christlich*) pour opérer et souligner cette distinction.

(214.) « Pure innocence » ou « pure nigauderie » (*reine Torheit*). Nietzsche aime reprendre cette expression qui désigne Parsifal, mais en soulignant son ambiguïté : innocent et pur, ou innocent à l'état pur, c'est un euphémisme pour le mot « *Idiot* », supprimé *supra* au § 29. Cf. *Ecce homo*, I, § 8, traduction Éric Blondel, GF, p. 68 et n. 39 et *L'Antéchrist*, *supra*, n. 96.

215. Cf. *supra*, n. 21.

216. Annonce d'un thème important : le christianisme (avec sa morale) est négation du « monde », de la réalité et de la vie. Or Nietzsche parle ici du Christ en le démarquant soigneusement de cette négation purement chrétienne fondée sur le *ressentiment*, la haine, « pour laquelle "monde" est un terme d'injure » (*Le Cas Wagner*, Épilogue).

217. Nietzsche songe sans doute à la parabole qui définit justement le prochain autrement que comme un coreligionnaire, celle dite du « bon Samaritain » (Luc, 10 : 29-37), qui rompt avec la définition du prochain comme membre du peuple (Exode, 20 : 16-17, etc. : cf. note *i* de la *Traduction œcuménique de la Bible* au verset 29 de Luc, 10).

(218.) Point important : Nietzsche s'élève contre les interprétations paulinienne et luthérienne de la mort de Jésus qui, selon lui, transformeront le christianisme en une doctrine de la mort comme épreuve nécessaire et comme symbole d'une foi négatrice de la vie et qui voit le salut dans l'au-delà et non dans *cette* vie.

(219.) Cette dernière notion vient au christianisme par l'apôtre Paul, représentant selon Nietzsche du vieux monde judaïque restauré. On sait aussi qu'elle est la notion cardinale du christianisme luthérien, reprise de la source paulinienne. Tout ce texte est une

vive réaction contre la doctrine du salut par la foi (à vrai dire interprétée d'une manière assez tendancieuse), par opposition au salut « par les œuvres » (la « pratique »).

220. Expression, courante dans les Évangiles, par laquelle Jésus se désigne lui-même : par exemple, Matt. 8 : 20 ; Marc 13 : 26 ; Luc 9 : 58 ; Jean 3 : 14 ou 12 : 34. Nietzsche se réfère ici aux notations de Renan (*op. cit.*, 13^e éd. citée, p. 255) qu'il avait recopiées dans un fragment posthume (KGW, VIII, 11 [389]).

221. Évidemment pas au sens poétique, mais au sens de faiseur de symboles.

222. Ou statut, ou encore filiation (des enfants) de Dieu : *Kindschaft* : cf. par exemple Épître aux Romains, 8 : 16, etc.

223. *Kruditäten*, qu'on ne saurait bien sûr traduire littéralement par « crudités » sans se rendre ridicule : cf. *supra*, § 31.

224. Nous essayons de transposer l'expression idiomatique allemande dont joue Nietzsche : « (aller comme) le poing sur l'œil » est l'équivalent d'être « comme un cheveu sur la soupe » ou d'aller à quelque un « comme une mitre à un canard ». Mais l'image est aussi que l'on donne un coup de poing brutal, que l'on agresse l'Évangile, ou encore qu'on l'éborgne ou qu'on l'aveugle (le poing sur l'œil). Nous traduisons par « évident » l'image suivante, qui signifie littéralement : « il est sous la main », et qui prolonge la comparaison filée précédemment.

225. Pique parodique, grivoise, antireligieuse et anticléricale sous forme d'une allusion à la naissance « illégitime » de Jésus, enfant naturel d'une humaine et d'un Dieu (le Saint-Esprit) comme dans la légende d'Amphitryon (Joseph) bafoué par Jupiter et Alcmène.

226. Comme beaucoup de gens, même catholiques romains, mais surtout, comme lui, de religion réformée, Nietzsche croit que le dogme catholique de l'Immaculée Conception, proclamé en 1854 par le pape Pie IX, signifie que Jésus a été conçu sans la « macule » ou « tache » ou « souillure » de l'acte sexuel ! Il proclame « seulement » (!) que Marie, mère de Jésus, a été « conçue sans péché », à savoir qu'elle est exempte, dès sa propre conception, du péché originel.

227. Allusion aux doctrines millénaristes évoquées plus haut, au § 31 (cf. *supra*, n. 199).

(228.) Ici, la nouvelle édition (KGW) a interpolé quelques lignes supprimées par les éditeurs de 1895 : « Les paroles au bandit sur la Croix contiennent tout l'Évangile. "C'était vraiment un homme divin", un "enfant de Dieu", dit le larron. "Si tu sens cela — répond le Sauveur — tu es au paradis, tu es toi aussi un enfant de Dieu..." » Il y a tout lieu de penser que ces lignes n'ont été supprimées que parce que Nietzsche commet, de mémoire, une erreur d'attribution. Ces paroles ne sont pas échangées entre le bandit et Jésus (Luc, 23 : 39-43), mais entre le Centurion romain et le Christ (Matt., 27 : 54 et Marc, 15 : 39). Cas typique de protection d'un « maître » par ses épigones trop zélés.

229. Cf. *supra*, § 29 et n. 182.

230. Il y a d'étranges analogies (mais aussi un abîme) entre ces

dernières lignes et la définition que Nietzsche donne dans *Ecce homo*, II, § 10 (*in fine*) de l'*amor fati* tel qu'il le conçoit (cf. *Ecce homo*, traduction Éric Blondel, GF, p. 90 et n. 107) : « Ne pas seulement supporter la nécessité, encore moins se la dissimuler [...], mais l'aimer... »

(231.) Formule très fréquente sous la plume de Nietzsche dans les textes et fragments de 1887-1888. On peut traduire aussi par « mensonge sacré » : il s'agit évidemment du christianisme (et de ses avatars moraux et métaphysiques) auquel s'opposent ici la « vérité », la « réalité » et la « probité », telles que les conçoit Nietzsche dans sa morale.

232. C'est ce que Nietzsche a relevé et violemment critiqué (bien qu'il ait plus tard prôné le point de vue historique contre l'« égypticisme » et l'éternalisme platonicien et spinoziste) dans la très célèbre *Deuxième Considération intempestive*, « Sur l'utilité et les inconvénients de l'histoire » (1874).

233. *Das Spirituale* : Nietzsche emploie un mot rare en allemand et presque inusité en latin, pour éviter d'utiliser *das Geistige*, qui désigne aussi bien l'intellectuel que le spirituel, et ne convient pas selon lui au christianisme des « pauvres en esprit » (ou « pauvres d'esprit ») ! Cf. *infra* n. 373.

234. En bon wagnérien du style, Nietzsche reprend, en *Leitmotiv*, la formule qui débute le § 36.

235. Sur l'araignée, cf. *supra*, § 17, p. 61 et n. 122.

236. *Unheimlich* : étrange, inquiétant, sinistre, lugubre, macabre. Avec l'araignée suceuse de sang, c'est presque une histoire de vampire (le mot figurait dans le premier jet de Nietzsche, à la place de l'araignée) !

237. On a ici une occurrence (cf. aussi *infra*, § 47 et n. 323) où le mot allemand *Antichrist* ne peut, syntactiquement, signifier « l'Antéchrist », mais « antichrétien » : cela invite à émettre des réserves sur la traduction du titre du livre par « *L'Antéchrist* » (cf. notre Introduction).

238. Le mot « jeune » avait été supprimé dans les premières éditions : Guillaume II venait d'accéder au pouvoir (1888) et l'allusion pouvait être tenue pour une offense à l'Empereur.

239. Ce passage est inspiré de l'anarchisme chrétien de Tolstoï tel qu'il s'exprime dans *Ma Religion*.

240. Nietzsche continue ici d'exploiter sa lecture de *Ma religion* de Tolstoï, que parfois il démarque purement et simplement en traduisant la version française : cf. ses notes de lectures dans les fragments posthumes, KGW, VIII, 2, 11 [236] et sqq., notamment pour ce § 39, les fragments [257], [276] et [365].

241. Mot forgé d'après le grec, mais non attesté dans la langue grecque ancienne. Nonnos (v^e siècle ap.J.-C.) a utilisé le mot *δυσάγγελος*, annonciateur de mauvaises nouvelles : il est plaisant de noter (coïncidence ?) que Nonnos est l'auteur d'un poème épique en 48 chants, *Les Dionysiaques*.

(242.) En suivant (toujours) Tolstoï, Nietzsche insiste sur la conversion véritable, en actes que devrait être un christianisme sin-

cère. Cette vérité, que Jésus n'a pas manqué de dire à sa façon (contre les « Scribes et Pharisiens hypocrites ») et que le christianisme a évidemment reprise et prêchée, est ici agrémentée d'un complément polémique, cette fois spécifiquement antiluthérien : l'opposition entre la foi et les œuvres (cf. *supra*, n. 219) : or, vu de loin, le luthéranisme peut paraître privilégier la foi contre les œuvres, donc donner prétexte à tenir la foi pour une forme fantasmagorique et intérieure de piété qui dispense, par évasion dans l'intériorité, d'agir conformément à l'enseignement et à la vie du Christ. Cf. Éric Blondel, *Nietzsche, le « 5^e évangile » ?*

243. *Christlichkeit* : notre barbarisme traduit le mot forgé par Nietzsche « qualité d'être chrétien », à distinguer de « chrétienté » ou « christianisme » (*Christentum*) qui désigne l'ensemble des chrétiens et (ou) l'institution et le dogme.

244. *Das*, article neutre : cette chose qui... On remarquera aussi, dans cette dénonciation, le rôle capital dévolu par Nietzsche aux *guillemets*. Cf. *supra*, n. 41 (§ 7), n. 55, n. 97 (§ 15), n. 161 (§ 26), 163.

245. Cf. *supra*, n. 242.

246. Un voile, un écran (*Vorhang*) : la métaphore est d'ordre théâtral.

247. *Klugheit* : intelligence, sagacité, même au sens péjoratif d'astuce et de malice. Cf. *supra*, n. 150 (§ 23). Un peu plus bas, pour « friser » la réalité, cf. n. 188, *supra*.

248. On pourrait presque traduire par « ontologique », comme le confirme le mot « substance ».

249. Cf. *Crépuscule des idoles*, Raids d'un intempestif, § 19. Nietzsche avait le projet d'un « drame satyrique » qui aurait consisté en dialogues brefs entre Thésée, Dionysos et Ariane : cf. le fragment posthume KGW, VIII, 9 [115] de l'automne 1887.

250. Nietzsche affectionne les jeux (qui à l'époque faisaient florès) et mots d'esprit (plus ou moins spirituels) sur Darwin et la théorie qu'on lui prêtait sur l'ascendance simiesque de l'espèce humaine. Cf. par exemple : « Les singes sont trop débonnaires pour que l'homme puisse descendre de leur espèce. » (KGW, VII, 2, 25 [235]), *Crépuscule des idoles*, Maximes, § 39 (et *Par-delà Bien et Mal*, § 97). Ici, la plaisanterie a d'autant plus de sel que, comme encore de nos jours dans certains milieux religieux des États-Unis, c'étaient les chrétiens qui prenaient la tête du combat contre Darwin et accumulaient les protestations outragées antidarwinniennes.

251. Il y a une équivoque voulue, cocasse et blasphématoire, sur le sens abstrait ou concret de « suspendu à la Croix ».

252. Littéralement : « ce trait... disant non, agissant non ».

253. Nous traduisons ainsi le mot *Wirklichkeit*, qui signifie réalité, mais surtout au sens de l'effectivité de l'acte, de la mise en œuvre, de l'effectuation (*wirken*) : cf. *supra*, § 34.

254. Les Pharisiens sont, à l'intérieur de la religion juive, ceux qui revendiquent la stricte observance (à la lettre) de la Thora. Dans notre propre contexte, nous parlerions de « fondamentalistes » ou d'« intégristes ».

255. Littéralement : déboîtées, disloquées. J'avoue avoir été tenté de traduire par le terme argotique « déclavetées ».

256. On a ici l'exemple de ce que Nietzsche considère comme une interprétation (abusive, erronée) d'un fait, ce qui définit ici la croyance (la foi) comme *invention*.

257. Littéralement : sacrifice pour les fautes. Nietzsche reprend à la suite le même terme de *Schuld* (faute) dans d'autres formations verbales : innocent (*unschuldig*), fautif, coupable (*schuldig*). Il est impossible de garder ces parentés dans la traduction sans acrobaties ou lourdeurs.

258. Proposition très discutable concernant Jésus. Mais on peut penser que Nietzsche lui prête sa propre propension à nier l'idée de péché, c'est-à-dire l'idée d'une « faille » entre la puissance de Dieu et la faiblesse de l'homme. Toute la pensée de Nietzsche suppose cette dénonciation du péché sous l'espèce de la dénégation de la *faiblesse* — autre nom du « péché ». La nouvelle édition a restitué ici la vraie phrase écrite ensuite par Nietzsche : « l'unité de l'homme Dieu ».

259. « De là Il reviendra pour juger les vivants et les morts » (Symbole des Apôtres ou Credo du Concile de Nicée : 325). C'est l'« avènement » ou « parousie », que l'Évangile de Luc veut faire apparaître comme présent et actuel et non comme un événement futur.

260. La traduction Albert écrit ici « ascension ».

261. C'est ici le centre (vital, si l'on peut dire !) de la critique de Nietzsche contre le « christianisme », et donc le critère infranchissable d'opposition entre sa propre doctrine de la vie présente comme belle humeur et une religion de l'au-delà, de l'arrière-monde, de la mort et de la négation de la vie : « Dionysos contre le Crucifié » (*Ecce homo*, dernière phrase, IV, § 9).

262. Cf. I Corinthiens, 15 : 14 : Nietzsche cite approximativement de mémoire : le « *wenn* » (si) n'est pas dans le texte, qui ne peut donc apparaître comme un syllogisme hypothétique ! Et c'est « votre » foi qui est dite « vaine » (*vergeblich* — vide — et non *etel* — vaine, vaniteuse —).

263. Voir tout le chapitre 15 de la 1^{re} épître aux Corinthiens citée ci-dessous par Nietzsche. L'interprétation théologique de Nietzsche est là encore discutable, même si elle correspond justement à celle d'un certain « christianisme ». Le mot de récompense (ou salaire : *Lohn*) n'est pas utilisé dans ce contexte par Paul, sauf au sens négatif (Romains, 6 : 23) de rétribution (*Sold*). En revanche, on trouvera beaucoup de passages des Épîtres de Paul qui insistent au contraire sur l'*actualité* de la foi (Romains, 5 : 1 sqq. ; 6 : 4 sqq. ; 8 : 1 sqq.) aux dépens d'une espérance dans l'au-delà et dans une résurrection future.

264. Commencement d'une argumentation polémique très importante de Nietzsche : Paul est le véritable fondateur du « christianisme », en ce qu'il a de pire (le « dysangile », cf. *supra*, n. 241), comme « foi », « croyance », c'est-à-dire « *invention* » (d'où les guillemets à « christianisme »), plus profondément comme négation de la vie au profit de l'arrière-monde après la mort symbolisé par la

Croix, symbole, non de la souffrance injuste, mais de l'adoration chrétienne de la mort ! Mais il importe surtout de savoir que, derrière Paul, Nietzsche veut faire apparaître, en filigrane, Luther, qui a « réformé l'Église » (cf. § 61) en reprenant le message de Paul sur le salut par la foi, doctrine protestante opposée comme lettre de l'Évangile à la doctrine traditionnelle du salut par les œuvres. Derrière Paul, c'est donc le protestantisme luthérien allemand qui est visé — Nietzsche ignorant absolument tout du christianisme catholique romain et de la Contre-Réforme. Nous traduisons *Paulus* par « Paul » (et non par « saint Paul ») conformément à la tradition protestante.

265. Nous traduisons ainsi le mot « *Vision* » qui désigne plutôt la seconde vue du visionnaire ou de l'halluciné délirant...

266. Sur ce mot, cf. *supra*, § 39 et n. 241.

267. Allemand *Recht* : le droit, au sens de la « raison » du plus fort, par exemple.

268. Tarse : ville de Cilicie, en Asie Mineure, au nord-est de Chypre et au sud de la Turquie actuelle. Elle fut en effet sous les Romains un centre intellectuel florissant.

269. Cette fois, le mot allemand est bien « *Halluzination* » : cf. *supra*, n. 265.

270. Citation de Luc, 10 : 42, fréquente chez Nietzsche, surtout dans une intention critique ou parodique. Une ligne plus bas, l'expression d'« âme immortelle », plutôt grecque (platonicienne) qu'hébraïque ou chrétienne, ne se trouve pas dans l'Évangile. Cela n'empêche pas Nietzsche de penser que le christianisme est en effet au principe de l'égalitarisme et de la démocratie, qui en sont pour lui le prolongement laïcisé ou « athée ».

271. Nietzsche nomme ici sentiment (*Gefühl*) de la distance ce qu'il appelle ailleurs et quelques lignes plus bas *Pathos der Distanz* (affect ou sentiment de la distance), qui désigne chez lui l'antonyme de l'esprit de troupeau, d'égalisation et d'assimilation vulgaire à autrui. C'est à comparer à l'opposition d'*Ainsi parlait Zarathoustra* entre « amour du prochain » et « amour du lointain ».

272. *Kultur*, au sens de *civilisation* (dans ses aspects spirituels et moraux). Cf. *supra*, § 4 et n. 21.

273. Ces trois épithètes sont à remarquer : elles désignent les valeurs principales de la « morale » de Nietzsche : le sentiment de la hiérarchie (ou de la noblesse), la gaieté (*froh*, ou *fröhlich* comme dans le *Gai Savoir* ; Nietzsche dit aussi et surtout « belle humeur » : *Heiterkeit*) et la *générosité* (l'élévation du cœur), qui fait songer à Corneille ou à Descartes (que Nietzsche ignorait...).

274. *Pathos der Distanz* : cf. n. 271, *supra*.

275. Jeu de mots intraduisible : l'évangile des humbles vise Renan ; mais « humble », ici traduit par *niedrig*, retrouve sous la plume de Nietzsche son sens premier que nous n'entendons plus : près du sol (*humus* → *humilis*), donc bas, donc vil...

276. Ce terme désigne généralement chez Nietzsche le *généalogiste*, le connaisseur du cœur humain, qui « sonde les reins et les cœurs », c'est-à-dire celui que l'on appelait un *moraliste* (au sens de

La Bruyère, La Rochefoucauld ou Chamfort). Rien à voir avec la « science » (?) qui porte aujourd'hui ce nom. Le mot « psychologie », utilisé quelques lignes plus bas, signifie alors « moral ».

277. Cf. *Par-delà Bien et Mal*, § 52 ; *Généalogie de la morale*, III, § 14 et § 22 ; *Fragments posthumes*, 1887-1888, KGW, VIII, 2, 10 [181].

278. Il est ici difficile de prétendre que le mot de « race » est utilisé au sens purement psychologique et métaphorique : il est explicitement lié au mot *Judentum*, judaïsme... Quelle frontière sépare ici l'antisémitisme de l'antijudaïsme ?

279. Allusion à la Trinité ? Ou au triple reniement de Pierre ?

280. Le mot *Unmensch*, qui signifie « monstre », « barbare », « brute », signifie étymologiquement « non-homme ».

281. *Kunst-Heiligen* : ce composé peut vouloir dire « saints artificiels » (faux) autant que « artistes de la sainteté ».

282. Matt., 7 : 1. C'est Jésus qui parle : mais Nietzsche a décidé que ces paroles ont été « placées par eux dans la bouche de leur maître » (§ 45). Ce verset est suivi de l'image de la paille et de la poutre (7 : 3-5).

283. Capitale remarque d'ordre généalogique : la « vertu » est un simple « mécanisme de défense » ou « symptôme morbide » de la faiblesse.

284. *Kleinen Leuten* : petites gens, misérables, pauvres types.

285. « Belles âmes » : désignation ironique et antiphrastique des idéalistes et moralistes. Nietzsche ne peut se référer à Hegel, qu'il n'a pas lu. Au § 44, « le sel » (de la terre) : Matthieu, 5 : 13.

Les citations qui vont suivre sont souvent faites de mémoire et les références ne concordent pas toujours. (Nietzsche confond les textes des Évangiles synoptiques, brode sur le texte de la Bible de Luther et rajoute des versets qui ne se trouvent pas à la même référence.) Nous traduisons donc son texte à la lettre, évidemment sans rectifier à l'aide de l'original, mais en indiquant les erreurs repérables. Lorsque la version de Nietzsche est conforme à la version traditionnelle, nous nous servons de la traduction de Louis Segond : cf. *infra*, n. 301, et, en cas de litige, nous renvoyons à la TOB (cf. n. 159) et à ses notes.

286. Le texte de Nietzsche est plus proche de Matthieu, 10 : 14-15 (concordance avec Luc, 9 : 5), qui seul comporte la deuxième phrase sur Sodome et Gomorrhe.

287. « Scandaliser » est la traduction traditionnelle : le mot allemand est « ärgern » : faire des misères, faire enrager, embêter, chagriner, vexer, tracasser. Luther écrit « *Ärgernis gibt* » (donner du grincer, vexer, tracasser). Luther écrit « *Ärgernis gibt* » (donner du grincer, vexer, tracasser). Le mot grec est *skandalizein*, faire trébucher (*skandalon*, pierre d'achoppement). Le français de 1994 dirait « piéger ». Cf. Matt., 5 : 29 et le commentaire de la TOB, ainsi que le commentaire que donne Nietzsche de ce dernier texte (Marc, 9 : 47) dans *Crépuscule des idoles*, La morale comme contre-nature, § 1, et l'alinéa suivant de ce § 45. L'interprétation de Nietzsche est évidemment tendancieuse : cf. *infra* n. 292.

288. Texte conforme, à peu près, au texte original.

289. C'est le même mot *skandalizein* qu'on a vu précédemment pour Marc, 9 : 42 (allemand *ärgern*). Cf. n. 287, *supra*.

290. Le texte allemand de Nietzsche et de Luther est enfer (*Hölle*) ou « feu infernal » (*höllisches Feuer*). Ce mot a donné le mot français « gêne », au moins dans l'ancien sens de « torture » : cf. Racine, *Andromaque*, v. 343.

291. Texte conforme. L'original cite, à la fin, Esaïe, 66 : 24 (dernier verset de ce livre).

292. Cf. *Crépuscule des idoles*, La morale comme contre-nature, § 1 : « C'est là qu'il est dit, par exemple, avec application à la sexualité : "si ton œil"..." »

293. Le lion est traditionnellement le symbole animal qui représente l'évangéliste Marc. Et pour traiter ce dernier de menteur (cf. *supra*, § 40, sur le report du Royaume de Dieu dans l'au-delà *post mortem*), Nietzsche utilise une formule tirée du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare : « Well roar'd, Lion » (bien rugi, Lion), acte I, sc. 1, v. 256.

294. Évidemment, Nietzsche ajoute les italiques. Le texte continue ainsi : « Car qui voudra sauver sa vie la perdra... », ce qui d'ailleurs pourrait être de la plume de Nietzsche contre les chrétiens.

295. Grec : *ina*. Il se pourrait que l'araméen ici ne signifie pas « afin que » mais aussi « parce que » (communication personnelle du théologien A. Maillot).

296. Le texte de Matthieu, à la fin, dit : « les païens n'agissent-ils pas de même ? » Nietzsche, dans sa conclusion, joue sur l'équivoque entre récompense, salaire (*Lohn*) et mérite. Nietzsche, comme Luther, écrit « quelle récompense mériterez-vous ? ». Segond écrit « méritiez » (présent), ce qui est conforme au grec.

297. Le texte de la traduction de Luther donne « *Übertretungen* » (offenses) au lieu de *Fehler* (fautes). Nietzsche avait donné un texte inexact, que Peter Gast a corrigé dans la deuxième édition (« posthume ») de 1899 (GA).

298. La référence de la citation n'avait pas été donnée par Nietzsche et Peter Gast l'a rajoutée.

299. C'est le texte sur les lis des champs : Matt., 6 : 28-31. Nietzsche avait écrit dans le manuscrit : « un peu après ».

300. Coupure de Nietzsche entre le v. 22 et le v. 26.

301. Comme dans les passages précédents, nous reprenons, parfois avec de légères modifications nécessitées par l'original allemand (qui accentue certaines idées ou mots), la traduction de Louis Segond, dont la première édition est presque contemporaine de Nietzsche (1910). Elle est moins indiscutable que la TOB, mais correspond de plus près à la version de Nietzsche et... à ce que Nietzsche veut faire dire aux textes.

302. Sur ce thème du danger et de la médiocrité du Nouveau Testament, cf. *Par-delà Bien et Mal*, § 52 ; *Généalogie de la morale*, III, § 14 et § 22 ; et *Fragments posthumes*, 1887-1888, KGW, VIII, 2, 10 [181].

303. Thème fréquent de l'antisémitisme, y compris parmi les Juifs eux-mêmes. Freud cite dans *Le Mot d'esprit*... l'histoire de deux Juifs (polonais ?) qui se rencontrent devant les bains-douches : « Ach, dit l'un, déjà un an de passé. »

304. Nietzsche profite du contexte pour jouer métaphoriquement sur le sens concret de l'instinct de propreté chez les enfants (ne plus faire pipi au lit...) et les animaux. On n'est pas plus aimable !

305. Assonance : *armutig, übermutig*.

306. Auteur du *Satiricon*, mort en 65.

307. Domenico. Ne pas confondre avec Giovanni, l'auteur (1313-1375) du *Décameron* (1350-1353), aussi leste et coquin que le *Satiricon*. L'anecdote a pu être trouvée par Nietzsche dans Stendhal ou peut-être chez Burckhardt.

308. Fils du futur pape Alexandre VI, inspirateur de Machiavel pour ses exploits militaires et ses intrigues.

309. « Il est tout fou » : le mot *festo* n'étant connu d'aucun Italien, italophone ou italianisant que j'aie pu consulter, on peut supposer que Nietzsche a voulu dire *fesso* (fou). Je dois cette suggestion à mon collègue et ami Jean Salem.

310. *Heiter* : mot clef chez Nietzsche. Cf. notre Introduction à *Ecce homo*, et *supra*, n. 138.

311. Nietzsche joue sur la syntaxe et la sémantique : *ausgezeichnet* signifie, comme participe passé, qui a été « distingué » et, comme adjectif, « excellent », « insigne », « distingué », « exceptionnellement bon ».

312. Cf. I Corinthiens 1 : 20 sqq. et ci-dessus § 45.

313. Étymologiquement : faiseur de vent (*Windmacher*).

314. Dans le texte cité (I Corinthiens 1 : 19), Paul cite Esaïe, 29 : 14 où Dieu dit qu'il va « détruire (*zumichte machen*) la sagesse des sages et anéantir l'intelligence des intelligents ».

315. Jean, 18 : 38.

316. « Le Dieu que Paul a créé est la négation de Dieu. »

317. Cf. des formules analogues *supra* aux § 39 et 42. Le mot de « néant » (par opposition à la « réalité ») est sans doute parmi les plus fréquents dans *L'Antéchrist*, critique du christianisme comme « foi » : cf. *supra*, § 7, 15, 18, 27 et 43, par exemple.

318. *Wissenschaft* : le savoir, et pas seulement la « science » comme connaissance ou « sciences exactes ». Nietzsche, d'une rare et notoire incompétence en physique, chimie, médecine, sciences naturelles, voire en géographie et... en histoire (ou même en « sociologie »), ne peut guère penser qu'à « sa » science : la philologie. Reste que l'argument est étrange d'un recours à la « science » sous la plume d'un adversaire des « Lumières » et de « l'optimisme théorique » de la « science ». Nietzsche se réfère par là à son idée du « gai savoir ».

319. Encore une utilisation parodique de cette formule de l'Évangile (Luc, 10 : 42) : cf. p. 64 (§ 20) et p. 96 (§ 43) et notes 137 et 270.

320. Nietzsche non plus n'a guère épargné la « sagesse du monde ». Serait-il lui aussi un Dieu... jaloux ?

321. Cf. *supra*, n. 138.

322. Cf. *Ecce homo*, II, § 2, traduction Éric Blondel, GF, p. 76 : « philologue — pourquoi pas au moins médecin... ? »

323. Ici, le mot (adjectif attribut) pourrait signifier aussi « anti-

chrétien », ce qui est d'ailleurs plus conforme au contexte et à la syntaxe. Cf. notre Introduction, et *supra*, § 38 et n. 237.

324. *Lustwandeln* : fait une promenade d'agrément. Ce mot pittoresque a été emprunté par Nietzsche à l'ouvrage de J. Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israels*, Berlin, 1883, p. 321. Nietzsche lisait alors ce livre et a pris de nombreuses notes. Cf. *Fragments posthumes, automne 1887-mars 1888*, KGW, VIII, 9 [72]. Sur « l'ennui de Dieu au septième jour », cf. *Ecce homo*, III, Par-delà Bien et Mal, § 2, *in fine*, traduction Éric Blondel, p. 139.

325. Invention (*erfinden*) et non création (*schöpfen*).

326. Formule biblique, par exemple Luc 24 : 13 (*kai idou*), en allemand « und siehe ».

327. *Fehlgriff* : bévue, impair, gaffe, presque acte manqué (chez Freud : *Fehlleistung*).

328. Cf. *supra*, § 14 et *Généalogie de la morale*, II, § 16, sur la mauvaise conscience comme rupture avec l'animalité.

329. « Créa », et non « inventa » !

330. Ce rapprochement a été suggéré à Nietzsche par le livre de J. Wellhausen (cf. *supra*, n. 324). En principe, *Heva* désigne celle que nous appelons « Ève » et dont la Bible dit qu'elle est ainsi nommée parce que « mère des vivants » : Genèse, 3 : 20. Et ce nom est distinct de celui de serpent : Nietzsche transforme la métonymie en homonymie et en identité synonymique. Nous transcrivons ci-après une communication personnelle du théologien protestant André Lelièvre qui nous a donné quelques éclaircissements historiques et linguistiques sur l'arrière-plan des affirmations de Nietzsche :

« I. — Dans la Bible, ÈVE (en hébreu *HAWA*) est mise en relation de jeu de mots (comme souvent dans l'Écriture) avec une racine voisine : *HAYA*, « vivre » ; Gen. 3 : 20 : « Et l'homme appela sa femme du nom de *HAWA*, car elle a été la mère de tous les vivants » (« *HAY* » en hébreu).

Cette forme *HAWA* a des analogies dans plusieurs dialectes phéniciens où la racine est mise en relation avec la vie, comme dans le texte biblique.

II. — Mais l'étymologie (au sens moderne du terme) est également mise en relation par certains commentateurs avec des mots akkadien ou arabe dont la signification générale est « mère » (*AWA*) ou « clan matriarcal ».

Ou avec un mot araméen et hébreu, *HAWA*, qui s'écrit exactement pareil et signifie « le campement circulaire » ou bien, d'après certains, « la tente des femmes ».

Il ressort de cela que l'étymologie de ÈVE est bien incertaine.

III. — Reste la possibilité d'autres jeux de mots :

a) le rapprochement avec le SERPENT : j'ignorais que Nietzsche le signalait. Il est certain que dans la langue araméenne, le mot « serpent » est très proche de Ève : *HIWYA*, précisément employé en Gen. 3 : 1 dans la paraphrase araméenne dite dans les synagogues dès avant notre ère.

On n'a donc pas manqué de relever la similitude entre *HIWYA* et *HAWA*, et dans certains milieux, on a trouvé là une belle occa-

sion de mettre la femme sur le même plan que le serpent tentateur... ; c'est le cas d'un commentaire juif ancien sur la Genèse (Gen. Rab. 20) qui écrit :

« Le serpent (HIWYA) est ton (à toi Ève) serpent et tu (toi Ève) es le serpent (HIWYA) d'Adam.

Cette plaisanterie un peu méchante a dû être reprise par tel ou tel rabbin, mais je n'ai pas de référence à vous donner.

b) Puisque nous sommes dans le domaine des jeux de mots, ajoutons-en un qui n'a pas la moindre prétention et pas d'autre but que de faire sourire (sauf les membres du MLF !) : « Ève » (HAWA) peut faire jeu de mots avec « il dit, parle, annonce, cause... » (HAWA'). »

331. Ici, l'être humain (*Mensch*).

332. Connaissance (*Erkenntnis*) et non science (*Wissenschaft*). La « connaissance » en question, il faut le rappeler, n'est évidemment pas la science, ni aucune connaissance scientifique (et pour cause, vu la date de la rédaction de ce texte !), mais (ce que Nietzsche se garde bien de laisser voir) la connaissance qui permet de distinguer le bien du mal et donc le jugement moral. Dieu « interdit » aux hommes l'arbre « de la connaissance » (la TOB explique : connaissance du bonheur et du malheur, Genèse, 2 : 9 ; 2 : 16-17 et 3 : 1-5 et 22. Cf. notes *k* et *z* de la TOB) parce que la créature n'a pas la toute-puissance de Dieu, son omniscience, sa connaissance des reins et des cœurs pour juger moralement en « connaissance » de cause. Le péché consiste alors à outrepasser cette incapacité humaine, à se prendre pour Dieu et à juger moralement. Paradoxalement, Nietzsche perd ici une occasion, non seulement de comprendre ce texte, mais de l'utiliser dans son propre sens. En effet, ce qu'il reproche aux faibles, c'est de masquer leur impuissance en domination morale. « La morale », c'est très précisément le nom que Nietzsche donne à ce que la Bible tout entière désigne comme le péché : non pas telle ou telle faute, mais l'outrepassement de la différence homme-Dieu dans la « connaissance » prétendue du bien et du mal, dans leur séparation dualiste, dans l'orgueil et la présomption du jugement moral (qui se prend pour le Jugement dernier !). C'est en ce sens qu'il faut comprendre le précepte : « Ne jugez point », que Nietzsche commente au § 45, *supra*, et, en particulier, la parabole du grain et de l'ivraie (Matt., 13 : 24 sqq.), qui dit justement (et contrairement à ce que veut dire l'expression devenue proverbiale) qu'il ne faut pas séparer le bien et le mal et que le mal est inassignable (« pendant que les gens dorment, son ennemi est venu ») : « non, dit-il, de peur qu'en ramassant l'ivraie, vous ne déraciniez le blé avec elle » (v. 29).

333. *Gottgleich* : cf. Genèse, 3 : 5.

334. Littéralement : devient « scientifique » (*wissenschaftlich*).

335. Les équivalences de Nietzsche sont théologiquement douteuses !

336. Le style cavalier (burlesque) est dans l'original constamment parodique.

337. Nietzsche n'est pas loin (cf. la phrase suivante) de prêter à

Dieu l'idée que ces pensées sont mauvaises et que penser en général est un mal. Tartuffe, à qui nous empruntons ici sa formule, disait du décollé de Dorine : « Et cela fait venir de coupables pensées. »

338. *Soll* : devoir moral, mais la formule rappelle les commandements de la Loi (*Du sollst nicht töten*, par exemple : tu ne tueras pas) : Exode, 20.

339. *Not* : le besoin, le dénuement, la misère : cf. Genèse, 3 : 17-19. Luther traduit par *Mühsal*, labeur, travail pénible, que Nietzsche reprend ci-dessous.

340. Cf. Genèse, 3 : 16.

341. Cf. Genèse, 11 : 4 : c'est la tour de Babel.

342. Nietzsche « oublie » le langage : c'est la pluralité des langues qui rabat l'ambition des hommes de Babel, qui les sépare, puis les oppose : Genèse, 11 : 4-9.

343. Annonce burlesque (Nietzsche parodie la Bible comme Meilhac, Halévy et Offenbach l'*Iliade* !) du Déluge, dont le récit est en réalité antérieur à celui de l'épisode de Babel : Genèse, ch. 6 à 9.

344. Comme on l'a déjà relevé, Nietzsche tient ici un discours ressortissant à l'argumentation des Lumières, peu commun dans sa bouche puisqu'il y est fait recours à des notions dont Nietzsche critique la ressemblance avec le christianisme et (ou) les idéaux démocratiques : la liberté, le progrès moral par le savoir, la valeur absolue du vrai. Nietzsche a bien dédié *Humain, trop humain* « à Voltaire pour le centenaire de sa mort », mais cette époque d'invocation des Lumières et de la tolérance est derrière lui (une décennie quand il écrit *L'Antéchrist*).

345. Rappel de l'argumentation de la *Généalogie de la morale* (2^e traité).

346. Formule volontairement brutale et de style familier : l'idée est « fichez-moi le camp », « débarrassez le plancher », « dégagez ». On n'aura pas l'insolence d'évoquer le « *raus* » qu'entendait la génération française de l'Occupation, mais l'idée y est.

347. Cf. *Généalogie de la morale*, III, § 17.

348. Cf. au contraire, *Crépuscule des idoles*, Les quatre grandes erreurs, § 1 à 6.

349. Cf. *Ecce homo*, IV, § 7, traduction Éric Blondel, GF, p. 159 en particulier.

350. Sur les suceurs de sang, cf. *supra*, § 11 et n. 76.

351. Cf. *supra*, § 15.

352. Pour le développement de cette idée, voir la *Généalogie de la morale*, 3^e traité.

353. Les guillemets signalent, là encore, que le mot est abusif — il faudrait parler, selon Nietzsche, d'invention, de fabulation. « Foi » traduit ici *Glaube*, apposé à *Gläubiger* (croyant), mais on ne peut garder la parenté et traduire par « croyance ». Cf. *supra*, n. 51 (ainsi que n. 41 et 166).

354. Allusion à la formule : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende » (Matt., 11 : 15) et peut-être rappel de la citation d'Ésaïe, 6 : 9-10 dans les Actes des apôtres, 28 : 27.

355. Ou « la force » (de conviction).

356. Jeu de mots ou répétition de termes parents (*Glauben*, *Glaube*) : cf. n. 353, *supra*.

357. Probablement allusion au *Credo quia absurdum* de Tertulien.

358. Ici, *Vergnügen*, et non plus *Lust*.

359. Notion empruntée à Leibniz et que Nietzsche évoque plus en pédant qu'en connaisseur. Elle désigne le fait que Dieu fait s'accorder les perceptions des âmes ou monades bien que celles-ci soient « sans portes ni fenêtres », notamment les perceptions de l'âme et celles du corps. Nietzsche semble assimiler l'harmonie préétablie à une vague providence.

360. Magnifique formule, frappée à la manière de Schopenhauer et que retiendra Freud : on est entre Corneille, La Rochefoucauld, Pascal, Sénèque et Sophocle. Cette vision tragique et moralement austère de la vérité devrait faire hésiter à assimiler Nietzsche tout de go à un sophiste ou à un cynique de café du commerce.

361. Nous corrigeons d'après l'édition Musarion la coquille de la petite édition Kröner, qui répétait par erreur « à peu près comme le christianisme »... « La foi qui transporte les montagnes » : I Corinthiens, 13 : 2.

362. Il se peut que Nietzsche prenne ce mot au sens étymologique du Symbole des Apôtres ou Credo d'Eglise « universelle » (et pas seulement d'Eglise « catholique romaine », laquelle a usurpé ce nom après le Schisme d'Orient de 1054 qui a séparé l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident). On se rappellera que l'allemand appelle les orthodoxes « griechisch-katholisch » (grecs catholiques).

363. Catégories psychiatriques de cette époque, où les médecins parlaient de dégénérescence, d'asthénie ou de rétrécissement de la conscience pour « expliquer » certaines maladies mentales.

364. Pour le plus grand honneur de Dieu.

365. *Généalogie de la morale*, III, § 21 : Nietzsche utilise en effet le mot de « training ».

366. Cf. *Ecce homo*, IV, 8, traduction Éric Blondel, GF, p. 160 et n. 66. Le terme a été emprunté par Nietzsche à un aliéniste (Féré, *Dégénérescence et criminalité*, Paris, 1888) : cf. *Fragments posthumes*, 1888-1889, VIII, 14 [172] et [181].

367. Cf. *supra*, p. 66 et n. 142. *Ausschuss* : le fond du tonneau, les pièces ratées, la camelote.

368. Nous disons plutôt et Nietzsche écrira *infra* : *imperium romanum*, l'empire romain.

369. Nietzsche, on l'a déjà vu, associe le christianisme et l'égalitarisme - « démocratisme » - socialisme, etc., qui en sont le principe et (ou) les formes laïcisées et les développements ultérieurs.

370. Nietzsche ici interprète à sa façon la déclaration de l'apôtre Paul : « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ. » (Galates, 3 : 28.)

371. Déjà cité aux § 45 et 47 (I Corinthiens, 1 : 27-28). La citation de Nietzsche est légèrement lacunaire.

(372.) De la formule complète : « *in hoc signo vinces* » (sous cet emblème tu vaincras) Nietzsche a traduit en allemand le dernier mot. On prête cette parole à Constantin, qui désignait ainsi la Croix.

373. Superbe, orgueil. Nous gardons le mot latin, qui répond à l'intention de Nietzsche pour désigner l'orgueil autant que la magnificence. Nietzsche fait allusion à l'une des « Béatitudes » (Matt., 5 : 3) : « Bienheureux les pauvres en esprit », qu'il prend au sens de « débilés mentaux ». C'est le lieu de signaler que l'expression signifie plutôt : « les pauvres de cœur » — ou les « misérables » (matériellement, spirituellement) qui ne peuvent trouver de soutien qu'en Dieu. Cf. TOB, note d à ce verset.

374. *Gerade* : droit (ligne droite) et par conséquent loyal, franc, sincère. Rappel du passage ci-dessus sur les chemins « droits » vers la connaissance.

375. Ici, non pas au sens du mouvement religieux ainsi dénommé en Allemagne, mais au sens plus général d'homme pieux.

376. L'expression, d'ailleurs courante, rappelle la formule théologique qui désigne la communion « sous les deux espèces » (*in beiderlei Gestalt*).

377. Cf. au contraire *supra*, § 2.

378. Cf. sur ce point *Aurore*, § 84.

379. Cf. Éric Blondel, « Les guillemets de Nietzsche » in *Nietzsche aujourd'hui ?*, t. 2, p. 153-182, et *Nietzsche, le corps et la culture*, chap. VII et VIII, et « La patience de Nietzsche », in *Nietzsche Studien*, t. 18, 1989, p. 432 sqq.

380. Équivalent (doublet) de ce que nous appellerions maintenant, après la reprise de ce mot par Husserl, l'époque, la suspension du jugement (terme de la philosophie sceptique), tous deux d'ἐπέχειν.

381. Nietzsche pense sans doute au déchaînement du nationalisme prussien et allemand en 1870 et 1871, et sans doute aussi au chapelain de la cour impériale, Stöcker, célèbre au surplus pour son antisémitisme « chrétien ».

382. L'image en allemand est encore plus comique : « grimpe à tous les murs ».

383. Souvenir de Voltaire (« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer ») ou de Baudelaire (« Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister », *Fusées*, I, début) ? Cf. un mot analogue attribué par Nietzsche à Stendhal à la fin du § 3 de la deuxième partie d'*Ecce homo*, traduction Éric Blondel, GF, p. 79. Cf. aussi *Fragments posthumes*, 1887-1888, VIII, 2, 11 [171].

384. Le mot *Stumpfheit* a plusieurs connotations, comme antonyme d'aigu ou d'aiguisé : insensibilité à quelque chose, hébété, léthargie, abrutissement intellectuel. D'où notre transposition en deux mots.

385. Nietzsche emploie un mot inusité : *Bescheidung*.

386. Nietzsche entend ici ce mot, non au sens qu'il donne à l'expression *der freie Geist*, l'esprit libre, par exemple dans *Le Gai Savoir* ou dans *Ecce homo*, mais dans l'acception péjorative qu'il désigne habituellement par « libres penseurs » (*Freidenker*), lesquels sont selon lui des chrétiens prolongés, qui ont foi dans des substituts de Dieu (la vérité, la morale, le progrès...). Cf. *Supra* n. 210.

387. Sur cette question, cf. notre Introduction et *Nietzsche, le*

5^e évangile ? Nietzsche est totalement ignorant dans ce domaine : on le prend ici en flagrant délit de parler de ce qu'il ne connaît pas, à l'instar des « chrétiens »...

388. *Krudität* : cf. *supra*, note 223 et § 31.

389. Ou de sectarisme : le mot est péjoratif (*Sektiererei*).

390. Rémémoration de l'expression (*sein Leben lässt*) du verset de l'Évangile de Jean, 15 : 13 : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » Mais Nietzsche pense évidemment au « martyr », non seulement des apôtres et des saints, mais principal, de Jésus sur la Croix.

391. *Ainsi parlait Zarathoustra*, II, Des prêtres, *in fine*. Nietzsche indique la pagination de son propre exemplaire de la première édition.

392. La phrase vaut moins en général que par opposition à la croyance, à la fois comme conviction religieuse créatrice d'illusions et qui invente « des réalités qui n'en sont pas » et « des êtres qui n'existent pas » (cf. *supra*, § 15, § 12 début et notes 97 et 41, ainsi que le fragment posthume KGW, VIII, 3, 14 [151]). Le scepticisme porte donc moins sur la vérité (ou fausseté) des propositions que sur la réalité (ou illusion imaginaire) des choses et des êtres. Être « sceptique », c'est ainsi n'être pas dupe de l'invention idéaliste, de la foi, et affirmer la réalité.

393. Nietzsche écrit : « au-dessous de soi » : cf. une formulation analogue dans *Crépuscule des idoles*, La morale comme contre-nature, § 1, à propos du Sermon sur la montagne où « les choses, dit Nietzsche, ne sont pas vraiment vues de haut ».

394. Nietzsche dessine ici sa contre-image face à la croyance et à la foi : « l'esprit libre » (*Le Gai Savoir*), qui participe de la véritable incrédule, du courage d'aller contre l'opinion et la créance (être mécréant !), voire d'un cynisme qui, chez Nietzsche, se réclame d'un Machiavel, d'un César, d'un Alexandre ou d'un Don Juan, mais aussi de Stendhal (Julien Sorel contre Valenod et M. de Rênal).

395. La conviction, d'un point de vue généalogique, n'étant selon Nietzsche qu'un symptôme de certaines forces pulsionnelles, symbolise donc aussi un certain nombre de désirs, d'investissements et de conquêtes : ainsi la morale n'est pour Nietzsche qu'un moyen d'acquiescer (d'une manière faible) de la puissance.

396. *Leidenschaft* : Nietzsche entend par là plutôt un ensemble de désirs émanant de la volonté directement comme affirmation de sa puissance d'être.

397. Paronomase : *brauchen* : se servir ; *verbrauchen* : consommer entièrement.

398. Carlyle (1795-1881), influencé par Goethe, Schiller et Herder (ce qui lui vaut d'être lu par Nietzsche en dépit de sa nationalité britannique-écossaise) est notamment l'auteur des *Héros et le culte des Héros* (1841), que Nietzsche a lu dans l'espoir d'y retrouver une justification de la civilisation (après Hölderlin et Schopenhauer) : déçu de n'y pas trouver une figure de ce qu'il appellera lui-même, après Emerson et d'autres, le surhumain, Nietzsche se venge ici en

l'accusant d'idéalisme et de crédulité spiritualiste. Cf. *Crépuscule des idoles*, Raids d'un intempestif, § 12 et § 13.

399. *Einer Moral* : le texte de la petite édition Kröner donne une leçon erronée : *eine Moral*.

400. *Entselbstung*, qui renvoie aux *Selbst* précédents, signifie littéralement : « dé-égo-isation ». Cf. sur ce point *Ecce homo*, notamment II, § 9, sur l'égoïsme et le désintéressement.

401. Depuis la *Troisième considération intempestive*, § 4, où il dégage trois images de l'homme érigées en modèles par l'époque moderne (Rousseau, Goethe, Schopenhauer) Nietzsche s'en prend à Rousseau, qu'il n'a pas lu, et qu'il caricature en agitateur et doctrinaire prérévolutionnaire, conformément à une tradition réactionnaire du romantisme allemand antirévolutionnaire, relayée en France par B. Constant, J. de Maistre, Taine, Lamartine et Barbey d'Aurevilly. À partir de là, Robespierre n'est que le symbole de la Révolution, le double agissant du théoricien Rousseau, et surtout l'image d'une Révolution assimilée à la seule Terreur. Pour Savonarole et Luther, le cas est à peine différent : ils sont réduits au fanatisme moral dressé contre la Rome des Borgia et l'Église corrompue des indulgences, le premier étant caricaturé en double sommaire du second. On va voir plus loin le cas de Luther (§ 61) (Cf. *Ecce homo*, III, Le Cas Wagner, § 2). Quant à Saint-Simon, il ne s'agit pas du « petit duc » (dont Nietzsche aurait sans doute lu les *Mémoires* avec délices et qu'il aurait admiré pour ses luttes conservatrices et « ultras » avant la lettre !), mais de son arrière-cousin, le comte, philosophe et économiste (1760-1825) en qui Nietzsche voit un théoricien de thèmes considérés comme présocialistes, connus à travers son disciple Pierre Leroux (ami de George Sand), qui fonda l'école socialiste saint-simonienne avec Enfantin et Bazard. Sur Luther, cf. Éric Blondel, *Nietzsche, le « 5^e évangile » ?* ; sur Jean-Jacques Rousseau, cf. Éric Blondel, « Nietzsche contra Rousseau : Goethe versus Catilina ? » in *History of European Ideas*, vol. 11, 1989, p. 675-683. Derrière la critique nietzschéenne du christianisme se profile le combat de Nietzsche contre la morale, voire la « vertu républicaine », et donc contre ce qu'il croit pouvoir assimiler au socialisme et qu'il méconnaît très largement, au point de taxer Rousseau d'égalitarisme et de parler de « retour à la nature » dans le § 48 des Raids d'un intempestif de *Crépuscule des idoles*.

402. Cf. *Ecce homo*, II, § 10 ; traduction Éric Blondel, GF, p. 90 : « Le pathos de l'attitude ne fait pas partie de la grandeur ; qui a besoin d'attitudes est faux... Gare à tous les hommes pittoresques ! »

403. Nous donnons la version des éditions Kröner : la KGW n'indique que la page 331 (de la première édition). Le § 483 (livre IX) est ici littéralement cité par l'auteur : « *Ennemis de la vérité*. Les convictions sont des ennemis de la vérité plus dangereux que les mensonges. » Le § 54 s'intitule *Le mensonge* et cite Swift pour expliquer que le mensonge est un pesant fardeau, et que donc on dit la vérité la plupart du temps par facilité, un mensonge en exigeant généralement vingt autres ! Cf. KGW, VIII, 3, 14 [159].

La traduction française publiée chez Gallimard renvoie bien au § 54, mais aussi au § 148, ce qui semble une coquille.

404. Nietzsche utilise le mot français germanisé, *Tentativen*, qui est peu courant.

405. Cette définition correspond assez bien à ces « mécanismes de défense » que Freud nommera plus tard *Verleugnung* (déli : non-perception, aveuglement, refus de voir quelque chose) et *Verneinung* (refus de voir les choses comme elles sont, dénégation). Cf. *supra*, n. 145.

406. Théorie de l'inconscient ou de la mauvaise foi : cf. *Par-delà Bien et Mal*, § 68 : « J'ai fait cela, dit ma mémoire. Je ne puis avoir fait cela — dit mon orgueil, et il reste inexorable. Finalement — c'est la mémoire qui cède. » On trouverait chez tel ou tel moraliste classique, Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère, voire Racine et Molière, des considérations du même type.

407. Cf. des remarques analogues dans *Ecce homo*, III, Le Cas Wagner, § 2, trad. Éric Blondel, GF, p. 145.

408. Le raisonnement de Nietzsche est ici aussi obscur que sa connaissance de Kant est incertaine. Il semble qu'il veuille reprocher à Kant à la fois le caractère catégorique de l'impératif qui définit le devoir (donc, selon lui, la force « catégorique » de la conviction...) et le fait que Kant, faute de pouvoir prouver spéculativement les trois idées de la raison : immortalité de l'âme, liberté humaine et existence de Dieu, en a fait des postulats de la raison pratique dont la vérité est attestée par le *factum rationis* de l'idée du devoir moral (pratique). La morale « prouverait » alors une « conviction » en panne de preuves...

409. Nietzsche tient ici un discours qui parodie le kantisme et l'habille paradoxalement de dogmatisme.

410. La KGW donne de cette phrase une version légèrement différente (écourcée), celle de la version de 1899 corrigée par P. Gast.

411. *Klugheit* : intelligence maligne, ici, comme un peu plus haut (cf. *supra*, § 23 et n. 150 et 247).

412. Au sens théologique où les Écritures sont dictées par une puissance transcendante, le Saint-Esprit (l'étymologie d'« inspiration » est « *spiritus* »), comme dans l'enthousiasme au sens propre de possession par le dieu chez les Grecs et de vision en Dieu chez Malebranche.

413. Dans les *Lois*, II, 663 d-e et 662 b-c ; et dans la *République*, III, 389 b ; 414 b-415 d ; V, 459 c-e.

414. Tous ces mots commencent par la particule *ver-*, qui signale la torsion ou la déformation malfaisante. Nietzsche affectionne ces rapprochements paronomastiques (cf. par exemple, *Par-delà Bien et Mal*, § 59).

415. Cf. *Crépuscule des idoles*, Les « améliorateurs » de l'humanité, § 3. Le livre des lois de Manou (*Mānavadharmaśāstra*), que Nietzsche a lu au printemps 1888, dans une présentation française de Jacoliot, est un code fondé sur les Védas et que Nietzsche déclare « absolument aryen », « fondé sur les castes » (lettre à Gast du

31 mai 1888), et qui le frappe favorablement par sa discipline cruellement antiégalitaire.

416. Cf. *Ecce homo*, II, § 1 et III, § 5. Cf. Évangile de Matthieu, 12:31-32 (l'expression n'est pas dans le texte, mais est rajoutée en titre). Cf. aussi *Crépuscule des idoles*, Maximes et pointes, § 34 et *infra* n. 479, p. 180.

417. Cf. *supra*, § 2 et § 6 et n. 18.

418. Notion cardinale de la philosophie de Nietzsche en liaison avec la « belle humeur » : cf. aussi et surtout *Ecce homo*, où l'expression est constamment répétée. Le christianisme, lui, est symbole de toutes les négations de la vie.

419. Première Épître aux Corinthiens, 7, v. 2 et 9. Quoiqu'il ne soit pas prêtre, Nietzsche a négligé d'entendre les conseils *réalistes* de l'apôtre Paul (qui par exemple écrit πορνεία, que Luther traduit par *Hurerei* — putasserie) : jouant ici les vierges effarouchées, Nietzsche n'a pas laissé de faire parfois entendre qu'il « brûlait ». Sans vouloir lui porter de coups bas *post mortem*, il est honnête de rappeler que Nietzsche a éprouvé comme une « offense mortelle » (C.P. Janz) le fait que Wagner a glissé sur une indiscretion du médecin Eisler, que Nietzsche avait consulté, faisant état de l'onanisme de Nietzsche : « J'ai ainsi appris, écrit Wagner, avec un intérêt tout particulier que le médecin napolitain consulté par Nietzsche il y a quelque temps lui a conseillé, avant toute chose, de se marier » (cité par C.P. Janz, *Nietzsche, Biographie*, t. II, p. 232). De mauvais esprits ne manqueront pas d'évoquer alors une très spéciale « généalogie » du *Cas Wagner*. Le « philosophe-médecin » Nietzsche est, en tout cas, d'une étrange pudibonderie en matière de sexualité (contrairement aux « prêtres » Paul, Luther, etc.), pour ne pas dire tout simplement que sa sexualité est névrotiquement refoulée.

420. Nietzsche utilise le mot *Entstehung*, assez équivoque pour pouvoir désigner ici à la fois la création de l'homme (par Dieu) et l'engendrement des humains (par leur père). Dans ce cas, la raillerie rapporte le dogme de l'Immaculée Conception d'une part au péché originel comme... acte sexuel (ce qui est faux) et d'autre part, à la conception de Jésus : « sans péché » signifierait qu'elle n'est pas souillée par la sexualité (le saint Esprit n'étant pas une colombe mais... une « cigogne » !). Cf. *supra*, § 34 et n. 225 et 226.

421. Est-ce par goût du latin d'Église ou pour affecter l'habitude médicale de désigner en latin les *pudenda* que Nietzsche écrit ici « *immaculata conceptio* », en soulignant l'épithète ?

422. Nietzsche emploie l'expression latine : *in flagranti*.

Dans tout ce paragraphe, étonnamment long, Nietzsche, à travers une sorte de réexposition résumée du code de Manou, va indiquer en filigrane sa propre conception morale positive. Le déguisement est prudent, car Nietzsche heurte de front le christianisme dominant des politiques et de la société de son temps, qu'il ne peut braver ouvertement. Il tire ici, sous le masque, des conclusions assez radicales de sa critique du christianisme, jusqu'à frôler d'ailleurs un cynisme pagano-aryen qui annonce (ou reprend) certains thèmes de l'extrême droite préfasciste de son temps. Au lecteur de voir dans quelle mesure on peut concéder à Nietzsche

qu'il parle au second degré, métaphysiquement ou d'un point de vue extrême qui lui permettrait de s'esquiver en disant qu'il ne faut pas le prendre à la lettre... Reste qu'ici parle, aussi et surtout à son propre compte, un Nietzsche enfin positif, affirmatif et pas seulement critique. Il faut au moins essayer alors de le prendre au mot — sinon à la lettre.

423. Lecteur assidu de Lichtenberg, Nietzsche a peut-être ici en mémoire le mot (que cite Freud dans *Le Mot d'esprit...*) : « *Erfahrung besteht darin, daß man erfährt, was man nicht zu erfahren wünscht* » (L'expérience consiste en ce qu'on fait l'expérience de ce dont on ne voudrait pas faire l'expérience).

424. Ce renversement : partir de la vérité anthropologique pour expliquer la révélation et la vérité théologiques et notamment concevoir la religion comme ce qui maintient la tradition dans les sociétés humaines, fait songer à Feuerbach, que Nietzsche n'a pas lu, mais connu partiellement à travers Wagner, et dont il retient l'idée que « la philosophie est une théologie déguisée » (cf. *supra*, § 10). Cf., sur ce point, H. Hatzfeld, *Les Racines de la religion*, Paris, 1993. On peut ajouter que l'idée selon laquelle un code ou une loi tirent leur caractère impératif, non d'un idéal, mais de la force acquise des choses est, à l'insu de Nietzsche, un principe de Montesquieu. « Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses » (*De l'Esprit des lois*, I, I). Les mœurs font les lois — non le contraire.

425. Idée très courante chez Nietzsche : la vérité et la justesse de l'action ne relèvent pas de la représentation consciente, de la raison de ce qui est élaboré et pensé intellectuellement, mais de la pensée du corps, d'une activité instinctive, presque inconsciente : c'est un rappel critique de la césure schopenhauérienne entre la volonté (chose en soi) et la représentation (phénomène). Mais le dressage à la non-conscience peut aussi revêtir une valeur et une intention négatives : c'est l'« abêtissement » dont parlait Pascal, au grand scandale de Nietzsche.

426. La traduction Albert, ici, écrit « psychologique », cette leçon n'étant attestée dans aucune édition.

427. *Die Wenigsten*, littéralement : le plus petit nombre, la toute petite élite, ce que Stendhal appelait les « (happy) few » en dédicace finale de *La Chartreuse de Parme*. Cf. les premières lignes de l'Avant-propos de *L'Antéchrist*.

428. Horace, *Satires*, I, 9, v. 44 : le beau appartient « au petit nombre » (seuls les deux derniers mots sont d'Horace). Cf. *supra*, Avant-propos et n. 1.

429. Nietzsche reprend ici le procès du ressentiment (haine vengeresse envers le monde), qui veut se venger d'un monde qu'il juge mauvais en le discréditant au profit d'un idéal négateur et en récriminant contre la réalité : cracheurs dans la soupe et mégères incriminant la réalité dans laquelle ils vivent, lui font une « mauvaise manière ». (Nietzsche écrit ici : « laides manières » pour annoncer « enlaidir ». Mais l'allemand *hässlich* signifie aussi étymologiquement « haïssable », « détestable ».) Pour Nietzsche, le pessimisme se

réduit à une forme de ressentiment. Nietzsche lui oppose la « belle humeur » et le « dire-oui ». Cf. *supra*, § 21 et n. 138, et *Ecce homo*, II, § 6, traduction Éric Blondel, GF, p. 63-65.

430. Nietzsche écrit « *Pathos der Distanz* », sentiment ou affect et non « pathos » de la distance (nous dirions : de la différence), par opposition à l'« esprit de troupeau » qui rapproche les semblables dans ce qu'ils ont de médiocre, l'« égalitarisme » que stigmatise Nietzsche. Cf. *supra*, n. 271 et 274.

431. Nietzsche veut dire par là au passage que sa critique ou sa négation du « mal » (la morale, le christianisme, la faiblesse, etc.) ne fait pas de lui un négateur ou un homme du ressentiment. Le « mal » fait partie du bien, Nietzsche affirme lors même qu'il semble nier. Peut-être, mais l'argument est fragile... Qui nous dit que Nietzsche ne combat pas le christianisme comme d'autres le... péché ? !

432. *Versuch*, essai, épreuve, expérience, tentative : le mot, dans *Humain, trop humain*, et jusqu'au *Gai Savoir*, caractérise le style expérimental de la philosophie de Nietzsche. Cf. *Par-delà Bien et Mal*, § 42 et Éric Blondel, *Nietzsche, le corps et la culture*, chap. VI, p. 115-131.

433. C'est ce qui distingue Nietzsche et ses forts du Calliclès du tyran de Platon (*Gorgias*), comme le confirme la mention de l'ascétisme plus bas. *Selbstbeziehung* est rare chez Nietzsche (au contraire de *Selbstüberwindung*) et signifie aussi « se maîtriser », « se surmonter », « se dompter », « se contraindre ».

434. On a ici un exemple de l'ambivalence ou de l'équivoque de la pensée de Nietzsche : ici l'ascétisme est marqué positivement comme un signe incontestable de force, alors que le troisième traité de la *Généalogie de la morale* l'assimile à la négation chrétienne et morale de la vie.

435. On se reportera ici utilement aux ouvrages de G. Dumézil sur la tripartition fonctionnelle dans les mythes indo-européens : religion, guerre, labeur.

436. L'allemand joue sur la parenté des mots : « *ein Recht ist ein Vorrecht* » (comme si on disait : « un droit est un passe-droit »). Le discours que tient ici Nietzsche, et qui est purement dogmatique, non critiqué et donc d'une rigueur philosophique douteuse, remonte à l'idéologie contre-révolutionnaire du romantisme allemand (qui se dresse du même coup contre l'*Aufklärung*, de même que la reprise de la théorie des trois castes fait songer aux trois ordres de Görres, *Lehr-, Wehr- und Nährstand* : l'ordre enseignant, l'ordre combattant et l'ordre nourricier). En ce sens, l'extrême droite élitiste, raciste et réactionnaire est habilitée à annexer Nietzsche et à se réclamer de lui, même si par ailleurs Nietzsche s'en démarque ou lui échappe indubitablement par ses critiques ou ses attaques. On ne peut en tout cas pas s'empêcher de poser ici la question généalogique (curieusement absente quand Nietzsche parle à son propre compte) : cette glorification inconditionnée du privilège (*pro domo* !) est-elle sans rapport avec la mégalomanie, l'orgueil, voire la paranoïa ? Cf. *supra*, n. 422, et *infra*, n. 438.

437. Nietzsche exprime fréquemment l'idée que la science est faite pour les médiocres et il oppose les « ouvriers » de la science aux « créateurs » de la philosophie. Cf. *Par-delà Bien et Mal*, § 211 et § 207, 206 et 204.

438. Il faut préciser que Nietzsche ignore ce qu'il désigne exactement par ce mot (qu'il confond *in fine* avec celui d'anarchiste), étant d'une ignorance crasse en matière d'histoire des idées politiques, d'actualité politique et sociale concernant l'Allemagne et l'Europe — semblable en cela à ses pairs. Pour lui, « socialiste » est donc un mot, un épouvantail, comme « communiste », « partageux » et « rouges » à certaines époques. Cf. Éric Blondel, *Nietzsche, le 5^e évangile* ?, p. 219-223. L'argumentation éculée qui va suivre et qui proclame que le socialisme donne des idées de révolte, de l'envie à un travailleur qui sans lui serait content de son sort est d'une sottise primaire qui atteste plus l'ignorance de Nietzsche que son cynisme. Mais Nietzsche peut dire tranquillement, du haut de sa pension de retraite et des Alpes suisses, que le socialisme et les révolutions s'expliquent par le seul ressentiment : la preuve, ils sont issus du christianisme, autre forme intériorisée du ressentiment et de l'égalitarisme !

439. Assonance : *Anarchist, Christ*. « Je l'ai déjà dit » : cf. *supra*, § 2.

440. Les métaphores financières, fréquentes chez Schopenhauer (cf. par exemple *Le Monde comme volonté et comme représentation*, traduction Burdeau et Roos, p. 1080 : « La vie est une affaire dont le revenu est loin de couvrir les frais »), sont assez rares sous la plume de Nietzsche pour être relevées. Freud, dans son « économie pulsionnelle », reprendra cette image de l'investissement au sens financier.

441. Allusion biblique : le mot *Ernte*, qui peut signifier métaphoriquement le rapport d'une opération financière, signifie au sens propre « moisson ». Nietzsche utilise ici le sens premier pour évoquer le méfait de l'« ennemi » qui, dans la parabole du bon grain et de l'ivraie, vient « la nuit » « empoisonner » la récolte (Matt., 13 : 25).

442. Plus durable que l'airain : Horace, *Odes*, III, 30, v. 1, « *Exegi monumentum aere perennius*. »

443. Cf. *supra*, n. 76, § 11 et n. 122, § 17.

444. L'éloge de la civilisation romaine est rare chez Nietzsche, qui a surtout évoqué une autre catastrophe ou rupture fondamentale dans l'histoire des civilisations : la survenue de Socrate, du platonisme d'Euripide et de l'« optimisme théorique » qui viennent entamer (ou accomplir ?) la décadence de l'esprit tragique des Grecs. Mais, comme « le christianisme n'est que du platonisme pour le peuple » (*Par-delà Bien et Mal*, Préface), ces deux catastrophes, malgré la distance temporelle, n'en font peut-être qu'une, d'autant que l'empire romain, via les Alexandrins de l'époque hellénistique, a été plus ou moins le gardien de la culture grecque... Mais les vertus que le trône de Nietzsche accorde aux Romains n'ont pas grand-chose de commun avec celles de l'Athènes

d'Eschyle, ni même avec celles de Sparte... Que l'on compare avec Plutarque, Montesquieu ou même Rousseau. « L'histoire de la province romaine » : Nietzsche désigne par là l'histoire de la province romaine en général, c'est-à-dire des pays conquis par Rome à l'extérieur de Rome ou de l'Italie, administrée par un gouverneur (par exemple, la Gaule cisalpine). Quant à la Judée, elle avait un statut particulier : Pilate était procureur ou préfet de Judée.

445. Au point de vue de l'éternité (cf. Spinoza, *Éthique*, II, prop. 44, corollaire II). Déjà utilisé *supra*, p. 61. Cf. n. 123 du § 17.

446. Nietzsche fait peut-être allusion au fait que les chrétiens étaient en effet condamnés à la clandestinité, aux cultes secrets, puisqu'ils étaient persécutés pour complot religieux et politique contre l'État. Mais la connotation est celle d'une conspiration secrète, d'êtres souterrains et qui agissent en catimini, sournoisement : comme on va le voir dans les lignes qui suivent, il s'agit ici plutôt de ces menées par-dérrière, et Nietzsche rentre dans la catégorie des « historiens » de droite qui tendent à expliquer tous les phénomènes par des complots (cf. M. Winock, *Drumont et Cie*, Paris, 1982, p. 38 et p. 54). N'oublions pas que les « chrétiens » dont parle ici Nietzsche commencent par être des Juifs : cf. note suivante.

447. Malgré la sinistre résonance à nos oreilles de l'expression qu'utilise Nietzsche, elle n'est pas réservée à ce que les antisémites appellent le complot juif ou la sounoisserie judaïque ! C'est une expression, encore classique, du genre de notre « entre chien et loup », qui signifie « nuitamment », et donc « en douce », « clandestinement ». En allemand, « s'esquiver dans la nuit et dans le brouillard » signifie « démenager à la cloche de bois ». Ici, le mot intéressant est « *Zweideutigkeit* » (équivoque douteuse), qui renforce l'idée de menées secrètes, donc de ce qu'il faut interpréter comme un complot de gens à l'attitude « équivoque » (terme quasi raciste utilisé lors de certaines pratiques policières répressives...).

448. *Sic : femininische*. Inutile de transcrire par la connotation « efféminée » : il faut laisser à Nietzsche le courage de sa misogynie ouverte. Cf. *Ecce homo*, III, § 5, traduction Éric Blondel, GF, p. 99.

449. Petite assemblée, généralement secrète et illicite (Littre) : mot rare.

450. Ce n'est pas si certain, car le christianisme n'aurait pas intégré dans son corps doctrinal autant d'éléments d'origine stoïcienne si le stoïcisme n'avait pas été aussi répandu et illustrement représenté. N'oublions pas qu'ailleurs, Nietzsche se plaît à assimiler le christianisme à l'épicurisme : cf. *supra*, § 30 et n. 191. Faut-il rappeler que Lucrèce (98-55 av. J.-C.) et *a fortiori* Épicure (— 341-270) sont antérieurs à la naissance du Christ ?

451. *Der ewige Jude*, littéralement « le Juif éternel », correspond à ce que nous appelons en français « le Juif errant ». Cf. *supra*, n. 119.

452. Évangile de Jean, 4 : 22. Cf. *supra*, n. 151 et § 24.

453. Nietzsche écrit : « *Nihilist und Christ* », nihiliste et chrétien. Ce paragraphe est inspiré de *Ma religion*, de Tolstoï : cf. *Fragments posthumes*, novembre 1887-1888, KGW, VIII, 2, 11, [281], qui contient ses notes de lecture. Cf. *supra*, § 33 et n. 218 et 240.

454. Nietzsche réinterprète rétroactivement l'évolution de la

science grecque (car la romaine, à part Lucrèce...), faisant allusion sans doute à la physique épicurienne, si ce n'est à Aristote. Mais la notion de « fait » (*Tatsache*), qui n'a rien de grec, étrangère à l'univers de pensée des Grecs, est ici projetée par Nietzsche sur un corpus qu'il connaît en vérité assez mal, étant plus spécialiste d'Eschyle que d'Aristote et d'Épicure, ou de Diogène Laërce que d'Archimède et d'Hippocrate.

455. Cf. *supra*, § 13.

456. Mot clef, entre autres, de la « morale » intellectuelle de Nietzsche. Cf. *supra*, § 52 et les belles pages du livre de J. Granier, *Le Problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche*, Paris, 1966, sur ce qu'il nomme « la probité philologique ».

457. La comparaison négative est sans doute inspirée à Nietzsche par l'éruption du Vésuve qui ensevelit Herculaneum et Pompéi en 79 ap. J.-C.

458. Contrairement à l'habitude « réformée » de l'allemand, Nietzsche écrit « le saint Augustin » : par dérision, car le protestantisme écrit « Augustin » tout court. Cf. lettre de Nietzsche à Overbeck du 31 mars 1885.

459. Cf. *supra*, n. 150, 247 et 411.

460. Au sens de la virilité. Cf. l'utilisation que fait Thomas Mann dans *Tonio Kröger* (chap. V) de ce texte et des fragments posthumes de Nietzsche correspondants. On notera avec quel art de la litote ou de l'euphémisme vague Nietzsche utilise le thème de la castration. Dans sa critique de la religion, Freud sera beaucoup moins discret sur le rapport à la castration.

461. Encore ici, au moment d'une sorte de bilan, Nietzsche parle en termes de problématique des cultures ou civilisations (*Kultur*) qu'il s'agit pour lui d'évaluer respectivement et relativement les unes aux autres, en termes généalogiques.

462. Cf. § 59, *supra*. Les considérations de Nietzsche sur l'islam ont été également empruntées à J. Wellhausen. *Doctus cum libro* !

463. *Schweizer* : au sens des soldats mercenaires (parfois portiers : « Pas d'argent, pas de Suisse » !) de la « garde suisse », et non pas des bedeaux (*Kirchendiener*).

464. Allusion, entre autres, à la Réforme et peut-être à Canossa.

465. Dans *Crépuscule des idoles*, Ce qui échappe aux Allemands, § 2, Nietzsche parlera de « narcotiques », en ajoutant la musique allemande.

466. Cela peut vouloir tout dire, et Nietzsche manie la polémique avec une brutalité calculée, de même qu'au § 59 il parle de « ghetto » (mot qui, péjoratif dans ce contexte, ne peut désigner que le quartier juif d'une ville). Mais il faut rappeler quand même que, malgré ces provocations anti-chrétiennes et anti-judaïques, il écrit ceci en 1888 et que... la question palestinienne ne s'est pas encore posée...

467. L'empereur d'Allemagne (1194-1250), à ne pas confondre avec le roi de Prusse Frédéric II le Grand (1712-1786). L'empereur fut accusé d'irreligion et d'athéisme et surnommé « l'Antéchrist » — mais il défendit l'orthodoxie et fut tolérant pourtant envers les autres religions, notamment l'islam : il possédait un harem...

468. Nietzsche s'inspire de l'ouvrage de son collègue et ami bâlois J. Burckhardt, *La Culture de la Renaissance en Italie* (1860) et de ses fréquentes conversations avec l'auteur. Thomas Mann, à son tour, s'est inspiré de ce texte de *L'Antéchrist*, entre autres, pour sa pièce *Fiorenza* (1905).

469. *Umwertung* : retournement, changement, bouleversement évaluateur, voire inversion et négation (*um-* a tous ces sens en allemand et reste donc intraduisible, même par « réévaluation », « retournement évaluateur »). Ne pas confondre l'*Umwertung* — noble — avec le renversement des valeurs nobles par les esclaves (*Généalogie de la morale*, I, § 10, *Umkehrung*). Cf. *supra*, n. 87.

470. Effet rhétorique consommé du latiniste Nietzsche : l'opposition, sans adverbe comme « mais », « or », etc., est d'autant plus violente, pour désigner ce coup de théâtre digne de la tragédie (la « péripétie », l'effet violent « selon Aristote ». Les stylisticiens et rhétoriciens l'appellent « asyndète ».

471. Les guerres de résistance contre les armées de Napoléon, à partir de 1813, coïncident avec un mouvement fondateur du sentiment national allemand.

472. *Halbheit* signifie « insuffisance », et aussi « demi-mesure », et Nietzsche y rajoute *Dreiachtelheit*, qui évoque un compromis aussi boiteux qu'une mesure binaire-tertiaire. Bien que ce ne soit pas une mesure boiteuse, nous avons traduit par « mesure à trois-huit », pour rendre l'idée d'une sorte de huitième de demi-mesure boiteuse.

473. A. Nobel a inventé la dynamite en 1866. Nietzsche, qui tremble comme un possédant (Voltaire dirait : « comme un philosophe »), songe aux attentats anarchistes (éventuellement à l'explosif) et insinue, comme précédemment, que l'anarchisme, le socialisme et la révolution sont des produits de l'égalitarisme chrétien. Mais, dans *Ecce homo*, IV, § 1, il se compare lui aussi à de la dynamite, tout en se démarquant alors des... fondateurs de religion !

474. Notion romaine d'humanité que le stoïcisme a mise en valeur.

475. Comparer ce texte avec l'avant-dernier paragraphe d'*Ecce homo*, IV, § 8.

476. Jour néfaste : terminologie religieuse romaine, sur décision des augures.

477. Cf. *Ecce homo*, IV, § 8, début : « On vit avant lui, on vit après lui » (traduction Éric Blondel, GF, p. 159). Nietzsche écrit cela le 30 septembre 1888.

478. Cf. *supra*, n. 469.

479. Ce dernier alinéa a été rétabli dans la seconde édition Kröner de 1899, et depuis lors. Nietzsche avait, semble-t-il, prévu d'ajouter un texte en appendice, intitulé « Loi contre le christianisme », qui ne figure pas dans l'édition Koegel de 1895. On le trouve dans la KGW et on peut en lire le brouillon dans le fragment posthume VIII, 3, 22 [10]. En voici quelques échantillons, pour montrer que, derrière la violence anticléricale ou antireligieuse qui confine au délire, la cible est en réalité principalement morale :

« Loi contre le christianisme. Édictée le jour du salut, premier jour de l'an un (— le 30 septembre 1888 du faux calendrier).

Guerre à mort contre le vice : le vice est le christianisme.

Article premier. — Est vicieuse toute espèce de contre-nature. La plus vicieuse espèce d'hommes est le prêtre : il *enseigne* la contre-nature. Contre le prêtre on n'a pas de raisons, on a la maison centrale.

Article deux. — Toute participation à un service religieux est un attentat à la moralité publique. On doit être plus dur envers les protestants qu'envers les catholiques, plus dur contre les protestants libéraux que contre les protestants plus orthodoxes. Le caractère criminel de l'appartenance chrétienne s'aggrave à mesure qu'on s'approche de la science. Le criminel d'entre les criminels est par conséquent le *philosophe*. [...]

Article quatre. — La prédication de la chasteté est une incitation publique à la contre-nature. Tout mépris de la vie sexuelle, toute souillure de cette vie par la notion d'« impureté » est le véritable péché contre l'Esprit saint de la vie. [...]

Article six. — On doit appeler l'histoire « sainte » du nom qu'elle mérite, à savoir histoire *maudite* ; on utilisera les mots « Dieu », « Sauveur », « Rédempteur », « saint » comme des mots d'injure, comme marques infamantes des criminels. [...]

L'Antéchrist »

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie s'annonce comme sélective pour plusieurs raisons. D'abord, faute de place : une bibliographie complète de Nietzsche, ne serait-ce que pour les titres en langue française (originale ou en traduction) occuperait, même en excluant les travaux antérieurs à 1950, des dizaines de pages. Pour donner une petite idée de cette incontinence ou de cette logorrhée, j'ai calculé que le décompte fait par Herbert Reichert et Karl Schlechta dans l'*International Nietzsche Bibliography*, Chapel Hill, North Carolina, 1960, s'élève à un tout petit peu moins de 600 (six cents !) titres français depuis l'effondrement de Nietzsche en 1889 jusqu'en 1960 ; et que cet ouvrage, pour quelque vingt-cinq langues, recense environ 4 000 titres jusqu'à cette même date sur 133 pages. Enfin, cette *International Bibliography* est régulièrement mise à jour dans la revue annuelle *Nietzsche Studien*, W. de Gruyter, Berlin-New York qui, au demeurant, publie en outre chaque année une trentaine d'articles sur quelque 600 pages en anglais, en allemand et en français. C'est dire que l'inflation continue. A quoi Nietzsche doit-il cet excès d'honneur, ou, comme il disait déjà le redouter dans *Ecce homo* (IV, § 1), cette indignité ? D'abord au fait que l'érudit, le spécialiste ne peut s'empêcher de « compulsur » (*Ecce homo*, II, § 8) et que, « s'il ne "compulse" pas, il ne pense pas ». Ensuite, Nietzsche soupçonne certains lecteurs de surenchère et de vanité interprétative : avec une œuvre difficile à comprendre et souvent insaisissable, on se donne à bon compte la sensation d'une intelligence supérieure si l'on propose une interprétation qu'on est seul à trouver pertinente : le simplisme outrancier a au moins cet avantage qu'il donne au lecteur l'illusion de

la maîtrise et de la perspicacité subtile. Sur une œuvre déroutante, complexe, voire obscure, quelle volupté de pouvoir projeter et déverser à gogo ses fantasmes, ses obsessions, ses idées courtes et de croire pouvoir trancher du spécialiste en tranchant à la hussarde les nœuds gordiens, sans risque d'être contredit, comme le pasteur en chaire (*Aurore*, § 84), puisqu'un fantasme interprétatif est aussi incontestable qu'indémontrable !

Contentons-nous donc, en toute modestie (et en toute présomption sélective !), d'indiquer un petit nombre de titres d'ouvrages qui pourront utilement aider le lecteur à mieux lire *L'Antéchrist*, comme nous avons essayé d'y contribuer en éclairant le texte par l'appareil des notes. Nous renvoyons aussi le lecteur à la bibliographie commentée que nous avons fournie dans notre édition d'*Ecce homo* et de *Nietzsche contre Wagner*, Paris, GF-Flammarion, 1992.

I. Éditions des œuvres de Nietzsche en langue allemande.

— *Nietzsches Werke, Grossoktavausgabe* (Grande édition in-8°), Alfred Kröner Verlag, 19 tomes, publiée à Leipzig. *Der Antichrist* (tome VIII) a été publié d'abord en 1895, par F. Koegel (sous le contrôle de la sœur de Nietzsche, et donc avec quelques (rares) lacunes : passages biffés, que nous avons signalés dans nos notes), puis en 1899, par A. Seidl, et enfin en 1905 et 1906 (éditeur : A. Kröner Verlag).

— Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Werke*, Taschenausgabe, Kröner Verlag, édition « de poche ». Notre traduction est établie à partir de ce texte, puisque les éditions Gallimard ont acquis les droits exclusifs de traduction pour le texte définitif et philologiquement correct de la KGW (cf. ci-dessous). Nous avons utilisé le volume n° 77 de cette édition, Stuttgart, 1964, reprise, avec quelques erreurs, de la grande édition précédente, et avons rectifié les coquilles et erreurs typographiques qu'elle contient (cf. *supra*, p. 37, l'Avertissement du traducteur) en la collationnant avec l'édition Musarion, tome XVII : Friedrich Nietzsche, *Gesammelte Werke*, Musarion Verlag, 23 vol. gd.-8°, Munich, 1922-1929, réédition de luxe de l'édition Kröner in-8°. Les coupures opérées par la sœur de Nietzsche et ses séides sont maintenues dans cette édition typographiquement magnifique, mais philologiquement peu sûre pour les fragments posthumes.

— Nietzsche, *Werke, Kritische Gesamtausgabe* (courageusement désignée comme KGW ou édition Colli et Montinari), herausgegeben von G. Colli et M. Montinari, Berlin-New York, 1967 et suivantes. C'est l'édition complète et critique de l'œuvre de Nietzsche, à partir des manuscrits de Nietzsche, notamment en ce qui concerne les œuvres publiées après son effondrement mental, ainsi que les fragments posthumes : ceux-ci, trafiqués, censurés, redécoupés par la sœur de Nietzsche et ses « collaborateurs » à sa botte en vue de composer des ouvrages apocryphes, idéologiquement et psychologiquement réorientés ou « normalisés » (par exemple la prétendue *Volonté de puissance*) sont enfin, autant que possible, rétablis dans leur forme originale et dans leur ordre chronologique. Cette édition se divise en huit sections, comportant chacune plusieurs tomes (exemple : VI, 1 : *Ainsi parlait Zarathoustra*) et, pour les fragments posthumes, des numéros d'ordre (cahier et fragment, exemple : 8 [24]) à la suite des précédentes indications. Dans cette édition, *L'Antéchrist* se trouve en KGW, VI, 3, et les fragments posthumes datant de l'époque de sa composition, à savoir septembre 1888, en KGW, VIII, 3, 21 sqq. (Il est à signaler que dans l'édition correspondante en français, la tomaison est différente, bien que les subdivisions internes soient identiques : respectivement tomes VIII et XIV.) Évidemment, la numérotation des paragraphes des œuvres publiées reste partout identique aux indications de Nietzsche.

— Friedrich Nietzsche, *Sämtliche Werke, Kritische Studienausgabe in 15 Einzelbänden* (Œuvres complètes, édition critique de travail en 15 volumes séparés, désignée par le sigle KSA). Il s'agit de l'édition en livre de poche broché sur papier bible de la KGW ci-dessus mentionnée (Dünndruck-Ausgabe, dtv/De Gruyter, Munich, 1^{re} édition : 1980), avec les mêmes divisions, mais une tomaison différente. Les deux derniers tomes (14 et 15) contiennent une introduction, des notes et variantes, une concordance, un index et une chronique de la vie intellectuelle de Nietzsche. *L'Antéchrist*, cette fois sans les quatre ou cinq coupures évoquées plus haut, se trouve au tome 6, avec les autres ouvrages écrits en 1888.

II. Traductions françaises de *L'Antéchrist*.

— *L'Antéchrist*, in *Crépuscule des idoles*, précédé de *Le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner*, trad. de Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1899. Cette traduction a, depuis,

été rééditée par le même éditeur et par d'autres en éditions de poche.

— *L'Antéchrist*, trad. Robert Rovini, Paris, Pauvert, 1967.

— *L'Antéchrist*, trad. et présentation Dominique Tassel, Paris, UGE, 10/18, 1967.

— *L'Antéchrist*, trad. Jean-Claude Hémery, in *Œuvres philosophiques complètes*, tome VIII, avec les autres œuvres écrites en 1888, Paris, Gallimard, 1974, rééd. en coll. de poche « Idées ».

III. Pour poursuivre, prolonger et enrichir la lecture et la compréhension de *L'Antéchrist*.

On ne manquera pas de se reporter d'abord aux autres ouvrages de Nietzsche, et tout spécialement aux textes suivants : *Opinions et sentences mêlées* (*Humain, trop humain*, II), § 92-98 ; *Aurore*, livre premier, en particulier le § 84 ; *Ainsi parlait Zarathoustra*, I et II ; *Le Gai Savoir*, livre V ; *Par-delà Bien et Mal*, chap. III ; *Généalogie de la morale*, 3^e traité ; *Ecce homo*, IV. Les fragments posthumes, à partir de 1886 en particulier, regorgent de notations sur le christianisme, au point que la pseudo-*Volonté de puissance* (collage apocryphe et frauduleux) a dû y consacrer d'importants chapitres.

Voici maintenant une sélection, par ordre à peu près chronologique, d'ouvrages portant spécifiquement ou principalement sur la problématique antichrétienne ou religieuse de Nietzsche.

— Karl Jaspers, *Nietzsche et le christianisme*, trad. Jeanne Hersch, Paris, Éd. de Minuit, 1949 (= *Nietzsche und das Christentum*, Piper Verlag, Munich, 1952, écrit en 1938, 1^{re} édition : 1947). On lira aussi les considérations sur ce problème du même Jaspers dans son *Nietzsche*, Paris, rééd. Tel, trad. Henri Niel, 1950.

— Eugen Biser, « *Gott ist tot* ». *Nietzsches Destruktion des christlichen Bewusstseins*, Kösel Verlag, Munich, 1962. Lire aussi, du même auteur, « Ni Antéchrist, ni à la recherche de Dieu », in *Nietzsche aujourd'hui ?*, tome 2, UGE, 10/18, Paris, 1973.

— Jörg Salaquarda, « Der Antichrist », in *Nietzsche Studien*, Band 2, 1973, p. 91-136, Berlin-New York. J. Salaquarda a traduit en allemand le livre (qui fait œuvre de

pionnier) de Walter A. Kaufmann, *Nietzsche, Philosopher, Psychologist, Antichrist*, Princeton, New Jersey, 1^{re} édition, 1950, qui tient solidement les promesses de son titre et n'a malheureusement pas été traduit également en français.

— Yves Ledure, *Nietzsche et la religion de l'incroyance*, Paris, Desclée, 1973.

— Paul Valadier, *Nietzsche et la critique du christianisme*, Paris, Éd. du Cerf, 1974. C'est un excellent livre, une somme à tous égards, une étude probe, fouillée et, sur le problème concerné, complète, sinon définitive. L'auteur a résumé, dans un essai suivi de textes choisis, les recherches de ce travail de thèse : *Nietzsche, l'athée de rigueur*, Paris, Desclée, 1975, et il a poursuivi son interrogation et sa problématique de chrétien lecteur de Nietzsche dans *Jésus-Christ ou Dionysos. La foi chrétienne en confrontation avec Nietzsche*, Paris, Desclée, 1978. Cf. aussi la revue *Incroyance et Foi*, printemps 1981.

— Jean-Luc Marion, *L'Idole et la distance*, Paris, Grasset, 1977.

— Georges Goedert, *Nietzsche critique des valeurs chrétiennes. Souffrance et compassion*, Paris, Beauchesne, 1977.

— Éric Blondel, *Nietzsche : le « cinquième "évangile" » ?*, Paris, Bergers et Mages, 47, rue de Clichy, 75009 Paris, 1980. Après avoir présenté les grands thèmes de l'œuvre de Nietzsche, j'ai essayé de montrer en quoi sa critique du christianisme est et reste dominée par le christianisme luthérien. J'ai présenté plus brièvement cette problématique dans un article paru en janvier-mars 1982 de la revue *Lumière et Vie*, tome XXXI, n° 156 (Lyon) : « La religion comme athéisme ».

— Gary Shapiro, « The Writing on the Wall. The Antichrist and the Semiotics of History », in *Reading Nietzsche*, ed. by Robert C. Solomon and Kathleen M. Higgins, Oxford University Press, New York-Oxford, 1988.

— On consultera également *passim* la revue internationale annuelle *Nietzsche-Studien*, Berlin-New York, 1972 sqq.

IV. Ouvrages d'initiation à la lecture de Nietzsche.

— Éric Blondel, « Les guillemets de Nietzsche », in : *Nietzsche aujourd'hui ?* tome 2, Paris, UGE (10/18), 1973.

— Éric Blondel, *Nietzsche, le « cinquième "évangile" » ?*, Paris, Bergers et Mages, 1980.

— Éric Blondel, Introduction à Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, Paris, Hatier, Profil philosophie, 1983.

— Philippe Choulet, « Nietzsche », in : *La Philosophie allemande de Kant à Heidegger*, chap. VIII, Paris, PUF, coll. Premier Cycle, 1993, sous la dir. de D. Folscheid. Du même auteur, « Nietzsche » in : *Gradus philosophique*, Paris, GF-Flammarion, 1994.

— Jean Granier, *Nietzsche*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1982.

— Michel Haar, « Nietzsche », in *Histoire de la philosophie*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1974, tome III.

— Thomas Mann, « La philosophie de Nietzsche à la lumière de notre expérience » (1947), in : *Les Maîtres*, trad. Louise Servicen, Paris, Grasset, 1979.

— Richard Roos, « Règles pour une lecture philologique de Nietzsche » in : *Nietzsche aujourd'hui ? op. cit.*, tome 2.

— Clément Rosset, *La Force majeure*, Paris, Éditions de Minuit, 1983.

— Patrick Wotling, *Nietzsche et le problème de la civilisation*, thèse pour le doctorat de philosophie, dactylographiée, université de Paris I, 1990.

— Paul Valadier, *Nietzsche, l'athée de rigueur*, Paris, Desclée de Brouwer, 1975.

V. Ouvrages historiques et biographiques sur Nietzsche.

— *Nietzsche, Rée, Salomé : Correspondance*, traduction O. Hansen-Love et J. Lacoste, Paris, PUF, 1979.

— Curt Paul Janz, *Nietzsche, biographie*, Paris, Gallimard, 1984, traduction M. B. de Launay et alii.

— H. F. Peters, *Ma sœur, mon épouse*, trad. Leo Lack, Paris, Gallimard, 1967, rééd. Tel 1977.

— H. F. Peters, *Nietzsche et sa sœur Elisabeth*, trad. M. Poublan, Paris, Mercure de France, 1978.

On peut également consulter les notices biographiques de la KGW, qui ont été traduites à la fin de chaque volume, par périodes correspondant aux œuvres traduites, des Œuvres philosophiques complètes. Le livre biographique de Daniel Halévy, *Nietzsche* (Grasset, 1944, réédité en Livre de Poche « Pluriel » en 1977) et le *Nietzsche* de Jaspers dans son subtil chapitre sur la vie du philosophe (Paris, rééd. Tel, Gallimard 1978 [1950]) n'en deviennent pas pour autant obsolètes. Mais il est grand temps d'effacer les graves séquelles de l'activité éditoriale et des légendes biographiques de la

sœur de Nietzsche, qui avait notamment intérêt, comme sœur abusive, comme sotte et comme nazie, à falsifier l'héritage.

VI. Les commentaires philosophiques de l'œuvre de Nietzsche dans son ensemble.

— Éric Blondel, *Nietzsche, le corps et la culture*, Paris, PUF, 1986.

A partir du style spécifique de Nietzsche et sur le problème central de la culture, il s'agit de montrer la tension de l'œuvre entre généalogie et philologie en montrant leur affrontement dans le texte et ses métaphores.

— Eugen Fink, *La Philosophie de Nietzsche*, trad. H. Hildenbrand et A. Lindenberg, Paris, Éd. de Minuit, 1965.

Par un phénoménologue et élève de Heidegger, de loin le meilleur livre sur Nietzsche, dans la perspective métaphysique qui est la sienne.

— Jean Granier, *Le Problème de la Vérité dans la philosophie de Nietzsche*, Paris, Seuil, 1966.

Reconstruction de la structure conceptuelle et discursive de la pensée de Nietzsche, enfin et courageusement considéré comme un philosophe. Mais Nietzsche n'est-il qu'un philosophe pur ? Ce grand ouvrage de philosophe a les qualités et les défauts d'une option strictement conceptuelle sur Nietzsche.

— Karl Jaspers, *Nietzsche. Introduction à sa philosophie*, trad. H. Niel, Paris, Gallimard, Tel, 1978 (1950).

Nietzsche comme philosophe de la tension et du dépassement des contradictions. Injustement délaissé.

— Wolfgang Müller-Lauter, *Nietzsche. Seine Philosophie der Gegensätze und die Gegensätze seiner Philosophie* (Nietzsche. Sa philosophie des contradictions et les contradictions de sa philosophie), Berlin, de Gruyter, 1971.

Non traduit, c'est dommage, car le titre suggestif tient ce qu'il promet.

— Walter A. Kaufmann, *Nietzsche, Philosopher, Psychologist, Antichrist*, New York, Vintage Books, 2^e édition, 1968 (1950).

Encore un livre qu'il faudrait traduire, bien qu'il soit tard ! Germaniste, philosophe et très bon traducteur en anglais des principales œuvres de Nietzsche, Walter Kaufmann a fait un excellent travail de pionnier, sans a priori ni

esbroufe, avant que Nietzsche devienne, en France d'abord, puis aux États-Unis, un gadget et une « industrie » !

— Paul Valadier, *Nietzsche et la critique du christianisme*, Paris, Éd. du Cerf, 1974.

On a cité plus haut ce grand ouvrage d'ensemble sur Nietzsche qui l'aborde à partir d'une problématique on l'a vu capitale. Même et surtout en notre temps, la polémique antichrétienne de Nietzsche mérite mieux que l'ignorance, les galipettes intellectuelles et les fantasmes prétendument « athées » qu'on lui applique généralement.

Il y a, bien entendu, beaucoup d'autres livres très intéressants, puissants, marquants, originaux sur Nietzsche. Comme ils ne sont pas méconnus, inutile de voler au secours de la victoire des anciens combattants, quand ce serait une victoire à la Pyrrhus. Il ne s'agit pas de censurer ou de passer sous silence des livres réputés ou des best-sellers (beaucoup vendus mais pas toujours lus, quoique sans cesse cités...) comme ceux de :

Ernst Bertram, *Nietzsche. Essai de mythologie*, trad. R. Pitrou, Éd. Rieder, 1932, rééd. Éd. du Félin, 1990.

Gilles Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, Paris, PUF, 1962.

Martin Heidegger, *Nietzsche*, trad. P. Klossowski, Paris, Gallimard, 1971,

et bien d'autres qu'on nous trouvera injuste ou partial (« perspectiviste » ?) de ne pas citer. C'est que, pour ne prendre que ces trois exemples, il s'agit d'œuvres tellement personnelles, excessives, dont les choix d'interprétation sont trop propres à l'auteur pour ne pas écraser Nietzsche, qu'elles sont inutilisables ou difficiles à utiliser, sauf pour se faire plaisir en étalant sa culture : la confiture masque la tartine. Kaufmann écrit du livre de Heidegger : « très intéressant pour étudier Heidegger » : s'il n'est pas interdit de lire ce dernier, il faut savoir que son livre, comme les deux autres et bien d'autres œuvres à la mode, aide fort mal à lire tel ou tel texte précis (par exemple *L'Antéchrist*) et induit dans la tentation anti-nietzschéenne de plaquer sur le texte une doctrine reconstituée, toute faite, inadéquate ou tendancieuse. Nietzsche est en effet malheureusement un auteur assez attrayant et assez complexe pour séduire le lecteur et l'induire à la surinterprétation par laquelle, au lieu de lire humblement, on veut se croire plus intelligent que l'auteur. Il faut être très grand et très humble pour pouvoir mettre en valeur Nietzsche sans l'étouffer sous les fleurs, au fond théologiques et faibles, de l'interprétation « originale ».

A l'inverse, l'érudition et la paraphrase (encore plus la religion inconditionnelle) aplatissent Nietzsche et le grégariisent ou le banalisent. Le monument de Charles Andler, *Nietzsche, sa vie et sa pensée*, Paris, Gallimard, 3^e éd., 1958, souffre de ce défaut : une telle somme a de quoi décourager le lecteur — qui craint de tourner à la bête... de somme !

CHRONOLOGIE

1844 (15 octobre : il y a donc à peu près 150 ans) : naissance de Friedrich Wilhelm Nietzsche, ainsi prénommé en l'honneur du roi de Prusse, loyalisme luthérien oblige ! Son lieu de naissance est le presbytère de Röcken, village sur la route de Leipzig à Weimar, près de Lützen (champ de bataille napoléonien qu'évoquera fièrement Nietzsche dans *Ecce homo*). Le pasteur de Röcken est le père de Nietzsche, Carl Ludwig, dont la petite histoire oblige à dire que ses sermons étaient de style et de sensibilité piétistes (religion intérieure, sentimentale et d'un moralisme suave : « Dieu sensible au cœur » mais plus extatique que pascalien !). Ajoutons que, par un pied de nez posthume de l'histoire, son lointain successeur en 1992 dans ce presbytère et au temple de Röcken portait le nom (prédestiné ? et en tout cas honni par Nietzsche) de... Kant. Le pasteur Nietzsche n'est pas le seul ecclésiastique de la famille : collatéraux et ancêtres, dont un grand-oncle paternel qui succéda à Herder dans un poste élevé à Weimar, sont ou ont été pasteurs de l'Église luthérienne en Saxe. Quoi qu'il en dise par ailleurs pour narguer les Allemands, Nietzsche est d'ascendance saxonne et non d'origine polonaise. Dernière remarque sur l'atavisme et les « explications » simplistes de l'antichristianisme de Nietzsche : si l'on songe que Nietzsche a reçu, tout comme Kant, une éducation religieuse marquée par le piétisme luthérien ambiant et surtout maternel, on ne se hâtera pas trop d'en conclure à une réaction allergique compréhensible, puisque Kant, pour sa part, et à la grande horreur de Nietzsche, n'a pas pris le même chemin, au contraire (cf. *L'Antéchrist*, § 10 et § 11). Kant a fait accéder le sens moral et la piété à la raison pure, tandis que

Nietzsche a violemment rejeté la raison, la morale et la « foi » comme complices dans la négation de la vie. L'insuffisance de ces argumentations psychologues sommaires se voit au fait que *L'Antéchrist* n'est pas *La Religion dans les limites de la simple raison*, pas plus qu'*Ecce homo* n'est un avatar des *Fondements de la métaphysique des mœurs* !

1849 (30 juillet) : mort, à trente-six ans, du père de Nietzsche. Celui-ci est dans sa cinquième année, et sera élevé par sa mère en compagnie de sa sœur Elisabeth, née en 1846 (10 juillet). On ignore la cause de la mort du père, cachée sous des appellations euphémiques comme « accident » : en réalité, tumeur au cerveau ou rupture d'anévrisme ? La sœur de Nietzsche, qui survivra, pour son malheur, au philosophe jusqu'en 1937 jusqu'à recevoir Hitler au Nietzsche-Archiv, a voulu, pour préserver les substantiels dividendes qu'elle tirait de la publication des écrits de son frère dément, éviter que le prestige (?) de la folie soit réduit à néant par des explications prosaïques fondées sur une vulgaire maladie congénitale, ou encore *a fortiori*, ce qui était le cas, sur une séquelle de maladie vénérienne. Plus que l'éducation religieuse, voilà un échantillon d'attachement à la respectabilité moralisatrice qui rend compte de la violente opposition de Nietzsche à la morale petite-bourgeoise, morale à l'époque chrétienne, qui, tout au long de sa vie consciente d'adulte, lui a été infligée par sa mère (qui mourra en 1897) et par sa sœur (qui tiendra sur Lou Salomé des propos abjects de sœur abusive et d'idiote jalouse). En 1888, avant de succomber à la démence, mais en toute lucidité, Nietzsche écrira : « Quand je cherche ma plus radicale antithèse, l'incommensurable vulgarité des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur — me croire apparenté à pareille *canaille** serait blasphémer ma divinité. [...] Mais j'avoue que l'objection la plus radicale contre l'"éternel Retour", ma pensée véritablement *tréfondamentale*, c'est encore ma mère et ma sœur. »

1850 : la famille Nietzsche déménage pour s'installer à Naumbourg, à une vingtaine de kilomètres en direction de Weimar. Nietzsche dément y restera jusqu'en 1897.

1858 (octobre) : Nietzsche entre au collège de Pforta (Schulpforta) non loin de Naumbourg, comme boursier. Il y acquiert une très solide culture classique, dans une atmosphère libérale mais d'une rude discipline quasi monastique, et s'y fait des amis qu'il gardera longtemps. On a conservé sa correspondance, y compris les billets de sortie, depuis cette époque. Il en sort en 1864.

1864 : début d'études de... théologie (tradition oblige) puis, très vite, réorientation vers ce que les Allemands appellent « philologie classique », c'est-à-dire les lettres classiques, latin et surtout grec. A cette époque, la philologie consiste surtout dans le travail et les méthodes d'établissement des textes, et l'on cherchera vainement dans les travaux « philologiques » de Nietzsche des interprétations géniales et novatrices des grands classiques, tragiques ou philosophes. Nietzsche connaît mieux Diogène Laërce que Platon !

1865 : Nietzsche poursuit ses études à Leipzig. Il lit, sur une impulsion, et d'une seule traite, à l'en croire, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, de Schopenhauer, qui lui fait soudainement apercevoir le sens « philosophique » de la tragédie et, plus généralement, de la culture et de l'art. Il se sent alors une vocation philosophique — mais elle restera fondée sur cette seule base : Nietzsche n'a et n'aura aucune culture proprement philosophique au sens où nous l'entendons, à part ce qu'il sait, de seconde main, et surtout par Schopenhauer, de Platon, Spinoza, Descartes, Kant ou Hegel.

L'infection vénérienne, dans un bordel de Cologne, pourrait dater de cette année-là : c'est la seule explication plausible (et incontestable, étant donné les symptômes ultérieurs et l'effondrement) de la maladie et de la démence de Nietzsche. Dans *Le Docteur Faustus*, Thomas Mann a magnifiquement romancé cet épisode raconté en 1901 par l'ami de Nietzsche Paul Deussen dans son livre *Souvenirs sur Nietzsche* : cf. Janz, *op. cit.* t. I, p. 117 sqq.

1868 : première rencontre avec Richard Wagner.

1869 : sur les instances et grâce à l'entremise de son maître Ritschl, Nietzsche, qui n'est pas encore « Dr », est nommé professeur extraordinaire de philologie classique à l'université de Bâle. Il devra, de ce fait, renoncer à sa nationalité prussienne et, ne devenant pas automatiquement citoyen helvétique, restera toute sa vie « apatride » au sens administratif.

Première visite à Wagner dans sa villa de Tribschen, près de Lucerne sur le lac des Quatre-Cantons.

Conférence inaugurale à l'université de Bâle sur *Homère et la philologie classique*. Nietzsche introduit dans la philologie classique une sorte de « supplément d'âme » schopenhauérien. Cela ne plaît pas à tout le monde, surtout vu le très jeune âge auquel il a été promu à un poste aussi prestigieux.

Il se lie d'amitié avec l'historien (de la Renaissance) Jacob Burckhardt, puis avec l'historien (incroyant) de la théologie Franz Overbeck, qui s'occupera fidèlement des intérêts matériels de Nietzsche et, averti par Burckhardt, ira chercher Nietzsche à Turin après son effondrement mental de janvier 1889.

1869-1871 : rédaction de *La Naissance de la tragédie*, qui paraîtra en janvier 1872.

1870 : Nommé professeur ordinaire (= titulaire).

Nietzsche, dont le service militaire avait été interrompu par une chute de cheval, s'engage comme infirmier volontaire dans l'armée prussienne et fera la campagne d'août contre la France (Sedan : 2 septembre 1870). Le siège de Metz ne lui vaut rien : il contracte une grave dysenterie. Ses rodомontades nationalistes et militaristes sont de pure esbroufe : en termes classiques et polis, c'est un *miles gloriosus*, qui mettra un peu trop de temps à s'apercevoir que la victoire de la Prusse et la proclamation de l'Empire n'amènent pas la renaissance de la haute civilisation tragique de style schopenhauérien qu'il attendait de la germanité, mais purement et simplement le crétinisme autosatisfait de l'Allemand du Reich. D'où aussi sa déception concernant Wagner. Il écrira bientôt que « *Deutschland über Alles* » est le slogan le plus stupide qu'il ait jamais entendu.

1872 : conférences *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*. Cérémonie de la première pierre du Festspielhaus de Bayreuth. Nietzsche s'y rend : la déception est de plus en plus amère, il aperçoit en Wagner l'opportuniste, le nationaliste, le croyant, l'histriion et le cabotin.

1873 : *Première Considération intempestive*, sur D.F. Strauss, auteur d'une ancienne *Vie de Jésus* (1835), que Nietzsche a lue en 1864, mais plus récemment d'un livre intitulé *L'Ancienne et la Nouvelle Foi*. Nietzsche l'« exécute » sur ordre de Wagner. C'est un texte polémique inspiré par Schopenhauer. *Deuxième Considération intempestive*, *Sur l'utilité et les inconvénients de l'histoire pour la vie*.

1874 : *Troisième Considération intempestive* : Schopenhauer éducateur.

1875-1876 : *Quatrième Considération intempestive* : Richard Wagner à Bayreuth. Nietzsche, souvent malade, esquisse une vie d'errance en quête d'un climat et de conditions de vie plus favorables à sa santé.

1875 (octobre) : Nietzsche fait la connaissance de Peter Gast, de son vrai nom Heinrich Köselitz, compositeur qui

est son étudiant à Bâle et sera son secrétaire et correspondant, puis, de bon et de mauvais gré, engagé par la sœur de Nietzsche pour établir les textes non publiés de Nietzsche en vue de leur publication.

1876 : Nietzsche assiste au premier festival de Bayreuth. Sa maladie n'en est certes pas améliorée, au contraire : son dégoût est tel qu'il fuit aux alentours. Fait la connaissance de Paul Rée. Obtient un congé de longue maladie de l'université de Bâle : il cesse d'enseigner et renoncera à sa chaire en 1879 (14 juin). Hiver à Sorrente, avec Rée et son amie « idéaliste » Malwida von Meysenbug : c'est là qu'il rencontre Wagner pour la dernière fois.

1876-1878 : *Humain, trop humain*, 1^{re} partie : c'est la première fois que Nietzsche se tourne résolument vers un discours plus proprement philosophique, déjà et principalement vers le questionnement moral et religieux. L'ouvrage est dédié à Voltaire, « pour le centenaire de sa mort, le 30 mai 1878 », comme « un hommage personnel à l'un des plus grands libérateurs de l'esprit » (la dédicace est antidatée). Nietzsche citera à l'envi le fameux « Écrasez l'infâme ! » et le mot de l'écrivain sur son lit de mort entend prononcer le nom de Jésus : « Ne me parlez pas de cet homme-là ! » Nietzsche forge son expression d'« esprits libres ».

1878 : Nietzsche liquide ses affaires à Bâle. En réponse à l'envoi par Wagner de *Parsifal* (le « pur innocent » ou, comme il traduit : le « parfait idiot »), avec une lettre signée « R.W., Conseiller ecclésiastique », Nietzsche envoie *Humain, trop humain* : cette ultime correspondance entre deux esprits irréconciliables « me fit l'effet, écrit Nietzsche dans *Ecce homo*, de deux épées qui se croisent ». « Wagner effondré au pied de la Croix ! »

1879 : Nietzsche est de plus en plus malade (on peut se demander si ce n'est pas aussi de la philologie, dont il pense que la « philosophie » va pouvoir le libérer) et il démissionne en juin de son poste. Première visite en Engadine (Sils-Maria, en Suisse, au-dessus du lac de Côme, près de Saint-Moritz, à 1 800 m d'altitude : « 6 000 pieds au-dessus de la mer »). Nietzsche travaille à la suite d'*Humain, trop humain* : *Opinions et sentences mêlées*.

1880 : *Le Voyageur et son ombre*. Nietzsche erre, malade et souvent solitaire, en Allemagne (très peu et de moins en moins), en Italie, en quête d'un lieu qui lui convienne. Il vit petitement, d'une pension de retraite versée par l'université

de Bâle. De mars à juin, premier séjour à Venise. A partir de novembre, premier hiver à Gênes.

1880 : *Aurore*, publié en 1881.

1881 : premier été à Sils-Maria. Le 27 novembre, Nietzsche entend *Carmen* de Bizet pour la première fois à Gênes.

1881-1882 : *Le Gai Savoir*, dont les quatre livres seront complétés en 1887 par un cinquième livre, une préface et un appendice poétique. C'est, après le § 84 du *Voyageur et son ombre*, la première et pleine apparition du mot « Dieu est mort », qu'on trouve évidemment déjà, avec d'autres intentions, chez Luther, Heine (que Nietzsche plagie au § 125) et Hegel.

1882 : Nietzsche se lie d'amitié avec Lou von Salomé, jeune Russe, qui, pour autant qu'on puisse le savoir, a repoussé ses avances amoureuses et même s'est jouée de lui (ainsi que de Paul Rée, avec lequel elle aura plus tard une liaison). Le lecteur curieux ou friand de romances ou de légendes romantiques en sera pour ses frais. Mais ce qu'on sait a été raconté par H.F. Peters dans ses livres *Ma sœur, mon épouse et Nietzsche et sa sœur Elisabeth*, trad. par Leo Lack et M. Poublan, Gallimard, coll. Tel et Mercure de France, sur une base authentique, la correspondance : *Nietzsche, Rée, Salomé. Correspondance*, trad. Ole Hansen-Løve et Jean Lacoste, Paris, PUF, 1979. Avant cet épisode qui se déroule entre avril et novembre en Italie principalement, Nietzsche est en Sicile et, après novembre, à Rapallo.

1883 : Rapallo, première partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra* ; à partir de décembre, premier hiver à Nice, où Nietzsche écrit les deuxième et troisième parties de ce qu'il a appelé son « cinquième "évangile" ». Parution du premier livre. Été à Sils-Maria, où Nietzsche reçoit la visite de Heinrich von Stein.

1884 : parution de la troisième partie du *Zarathoustra*. La quatrième, écrite dans l'hiver 1884-1885, paraîtra à compte d'auteur en 1885, avec un retard dû à... l'impression d'un recueil de cantiques !

1884-1885 : *Par-delà Bien et Mal* (paraît en 1886). Rupture avec sa sœur. Nietzsche rachète les droits de ses ouvrages déjà publiés à son éditeur Schmeitzner, et les confie (sauf les *Intempestives*) à Fritzsche, avec de nouvelles préfaces, très précieuses pour comprendre rétrospectivement son évolution que, comme plus tard dans *Ecce homo*, il réinterprète à sa façon...

1886 : Nietzsche rencontre son ami Erwin Rohde à Leipzig pour la dernière fois.

1887 : *Généalogie de la morale*. Écrit polémique, qui est censé « compléter et expliciter » l'ouvrage précédent : les attaques contre le christianisme et contre la « morale » se précisent et se font plus violentes. Dernière lettre à Rohde. Lecture de Dostoïevski. Aggravation continue des maux et souffrances de Nietzsche : tête, yeux, appareil digestif. Il faut savoir que ce grand promeneur, qui se pique de penser et d'écrire en marchant, est souvent presque aveugle et doit dicter (à Gast) ses écrits. Mais il faut aussi souligner que, jusqu'à la fin, l'écriture de Nietzsche restera parfaitement maîtrisée et ne se ressentira jamais (sauf dans les « billets de la folie » de début janvier 1889, qui sont d'un dément en crise) de son état physique ni surtout psychique (sans doute névrotique, mais jamais psychotique) avant l'effondrement. Simplement, Nietzsche est de plus en plus cyclothymique.

1888 : dernière année de lucidité, mais année incroyablement féconde en ouvrages achevés, publiés ou destinés à l'être, ainsi qu'en travail intellectuel annexe, comme en témoignent les abondants fragments posthumes. Avril : premier séjour à Turin. Georg Brandes fait à l'université de Copenhague des cours sur « le philosophe allemand Nietzsche ». Nietzsche correspond avec lui, mais aussi avec Taine, Bourdeau et d'autres personnes qui, parfois, lui font miroiter la promesse de diffuser sa pensée et de traduire ses ouvrages. Nietzsche admire beaucoup l'esprit français de certains de ses contemporains français et frétille à l'idée d'être traduit dans notre langue, qu'il connaît mal mais dont il aime à utiliser certains mots dans ses derniers ouvrages, à défaut de pouvoir réaliser son ambition : écrire directement en français (pour faire enrager les Allemands !). Mai-août : *Le Cas Wagner*. Achèvement des *Dithyrambes de Dionysos*, recueil de poésies. Août-septembre : *Crépuscule des idoles* (qui paraîtra en janvier 1889). *L'Antéchrist* est prêt pour la publication le 30 septembre : il ne sera publié qu'en 1895 (voir plus haut, p. 37, notre Avertissement du traducteur, et *supra* p. 184). Octobre-novembre : *Ecce homo*, publié en 1906, après la mort de Nietzsche, et avec quelques coupures et modifications de sa sœur, heureusement limitées par le scrupule d'Overbeck, qui veillait sur les manuscrits qu'il avait pu conserver. Décembre : *Nietzsche contre Wagner. Pièces à conviction d'un psychologue*, reprise, avec modifications (de la main de l'auteur !) de textes antérieurs concernant d'ailleurs, malgré le titre, plus la morale et la culture que la personne et l'œuvre de Wagner. Nietzsche séjourne

cette année à Nice, Gênes, Sils-Maria, puis, du 21 septembre 1888 au 9 janvier 1889, à Turin. Il travaille (et il souffre) énormément.

1889 : le 3 janvier, Nietzsche, qui par ailleurs est très agité et envoie des billets d'un contenu délirant (« je vais faire enchaîner Caïphe », « à l'instant je vais faire fusiller tous les antisémites » [ou : « le jeune Empereur »], « Divorçons : Nietzsche-César », « signé : le Crucifié »), s'effondre dans la démence, lors d'une crise occasionnellement provoquée par la vision d'un cheval frappé dans la rue par son cocher. Il faut lire sur ce point le beau texte de Podach, *L'Effondrement de Nietzsche*, trad. Vaillant et Kuckenbourg, Paris, 1931, rééd. Gallimard, 1978. Le diagnostic est celui de la paralysie générale, c'est-à-dire la démence provoquée par une certaine évolution de l'infection syphilitique : mais, revenue du Paraguay à la fin de 1890, la sœur s'empresse de supprimer les documents médicaux compromettants, car une telle étiologie, connue, aurait tué sa poule aux œufs d'or, la publication (frauduleuse) des écrits posthumes de son frère. Ramené par Overbeck à Bâle, puis à Iéna et enfin revenu chez sa mère à Naumbourg, Nietzsche va rester une épave, sain de corps mais totalement dément, infantile et hagard. Il est beau, mais vain, romantique et plus qu'exagéré ou scandaleux de prendre cet état lamentable pour un emblème du génie, ou pour une sorte de ruse ultime de Nietzsche avec l'intelligence pour rejoindre la vraie vie, au-delà de l'esprit, du langage et de la raison. Laissons cela au génie publicitaire et charlatanesque de sa sœur et à l'irresponsabilité de quelques illuminés. Nietzsche fou n'atteint certainement pas la sérénité des « Hyperboréens » ni même la belle humeur des bouffons joueurs comme Hamlet : il régresse au contraire en deçà de l'humanité en tant qu'être vivant, et c'est son œuvre, toujours lucide et maîtrisée, qui se substitue à son intelligence défaillante laquelle, depuis janvier 1889, n'a plus rien à nous dire.

25 août 1900 : mort de Nietzsche, à Weimar, à quelques semaines de son 56^e anniversaire.

INDEX NOMINUM

- Adonis 68.
- Alceste 39.
- Alcmène 157.
- Alexandre 24, 170.
- Alexandre VI 164.
- Amphitryon 157.
- Andler Charles 191.
- Aphrodite 68.
- Archimède 178.
- Ariane 137, 159.
- Aristote 50, 178, 179.
- Assise François d' 77.
- Barbey d'Aurevilly 171.
- Baudelaire 169.
- Bazard 171.
- Bertram Ernst 190.
- Biser Eugen 186.
- Bizet 200.
- Blondel Éric 29, 137, 141, 159, 169, 171, 187, 188, 189.
- Boccaccio Domenico 103 (et Giovanni) 164.
- Borgia César 103, 171.
- Bouddha 64.
- Bourdeau Jean 23, 201.
- Brandes Georg 201.
- Burckhardt Jacob 139, 164, 179, 198.
- Caïphe 202.
- Carlyle 116, 170.
- César 24, 170, 202.
- Chamfort 18, 162.
- Choulet Philippe 188.
- Confucius 119, 156.
- Constant B. 171.

Constantin 168.
 Corneille 138, 161, 168.
 Cyrus 152.
 Darwin 21, 159.
 David 113.
 Dédale 137.
 Deleuze Gilles 190.
 Descartes 14, 57, 143, 161, 197.
 Deussen Paul 149.
 Diogène Laërce 178, 197.
 Dionysos 24, 34, 159.
 Dom Juan 170.
 Dostoïevski 10, 18, 25, 80, 141, 145, 147, 148, 150, 153, 154, 155, 201.
 Dumézil G. 175.
 Eisler 173.
 Emerson 170.
 Enfantin 171.
 Épicure 79, 127, 178.
 Érasme 146.
 Eschyle 9, 137, 177, 178.
 Euripide 176.
 Féré 168.
 Feuerbach 142, 174.
 Fink Eugen 189.
 Flaubert 13, 149.
 Förster-Nietzsche Elisabeth 154, 196.
 Frédéric II le Grand et Frédéric II de Prusse 130, 178.
 Freud 16, 17, 150, 154, 155, 163, 168, 172, 174, 176, 178.
 Fritsch 200.
 Gast Peter (Heinrich Köselitz) 163, 198, 201.
 Goedert Georges 20, 187.
 Goethe 54, 144, 170, 171.
 Goncourt 149.
 Granier Jean 178, 188, 189.
 Guillaume II 158.
 Haar Michel 188.
 Halévy Daniel 188.
 Halévy Ludovic 167.
 Hamlet 24, 202.
 Hatzfeld H. 174.
 Hegel 139, 142, 162, 197, 200.
 Heidegger Martin 28, 189, 190.
 Heine 149, 200.
 Herder 170, 195.
 Hérode 137.

Hésiode 150.
 Hippocrate 178.
 Hitler 196.
 Hölderlin 142, 170.
 Horace 137, 174, 176.
 Hugo Victor 148.
 Husserl 169.
 Janz Curt Paul 173, 188.
 Jaspers Karl 29, 186, 188, 189.
 Jean 9, 141.
 Jésus 141 et *passim*.
 Joseph 157.
 Jupiter 157.
 Kant 13, 14, 33, 53, 54, 55, 119, 132, 139, 142, 143, 144, 145, 147, 172, 195, 197.
 Kaufmann Walter A. 187, 189, 190.
 Kierkegaard 152.
 Koegel F. 154.
 Köselitz Heinrich 198 (v. Gast Peter).
 La Bruyère 162, 172.
 Lagarde P. de 138.
 Lamartine 171.
 Lange F.A. 146.
 Lao-Tseu 82.
 La Rochefoucauld 18, 20, 162, 168, 172.
 Ledure Yves 187.
 Leibniz 53, 132, 168.
 Lelièvre André 165.
 Leroux Pierre 171.
 Lichtenberg 174.
 Lucrèce 127, 154, 178.
 Luther 9, 27, 30, 34, 53, 91, 114, 117, 131, 132, 142, 146, 151, 155, 161, 162, 163, 167, 171, 173, 200.
 Machiavel 21, 138, 164, 170.
 Mahomet 95, 119.
 Maillot A. 163.
 Maistre J. de 171.
 Malebranche 172.
 Mann Thomas 138, 178, 179, 188, 197.
 Manou 119, 120, 121, 122, 145, 172, 173.
 Marc 163.
 Marie 68, 157.
 Marion Jean-Luc 187.
 Matthieu 31.
 Meilhac Henri 167.
 Meysenbug Malwida von 199.

Minotaure 137.
 Mithra 127.
 Moïse 74.
 Molière 155, 172.
 Montaigne 172.
 Montesquieu 174, 177.
 Müller-Lauter Wolfgang 189.
 Nabuchodonosor 152.
 Napoléon 179.
 Nietzsche pasteur Carl Ludwig (père de Friedrich) 142, 195.
 Nobel A. 179.
 Nonnos 158.
 Offenbach Jacques 167.
 Osiris 127.
 Overbeck Franz 198, 201.
 Pandore 68, 150.
 Parsifal 146, 156.
 Pascal 18, 38, 48, 168, 174.
 Paul l'apôtre 26, 30, 34, 94, 95, 97, 103, 105, 112, 127, 151, 156, 161, 173.
 Peters H. F. 188, 200.
 Pétrone 103, 164.
 Pharisiens 93, 159.
 Pie IX pape 157.
 Pierre 162.
 Pilate 104, 141, 177.
 Pindare 137, 138.
 Platon 14, 68, 119, 150, 158, 175, 197.
 Plutarque 177.
 Podach 202.
 Racine 163, 172.
 Rée Paul 199, 200.
 Reichert Herbert 183.
 Renan 24, 25, 61, 77, 80, 81, 148, 153, 155, 157, 161.
 Ritschl 197.
 Robespierre 117, 171.
 Rohde Erwin 200, 201.
 Roos Richard 188.
 Rosset Clément 188.
 Rousseau 117, 145, 171, 177.
 Saint-Simon duc de (et comte de) 117, 148, 171.
 Salaquarda Jörg 10, 186.
 Salomé Lou von 196, 200.
 Sand George 171.
 Saül 152.
 Savonarole 117, 171.

Schelling 142.
 Schiller 170.
 Schlechta Karl 183.
 Schmeitzner 200.
 Schopenhauer 15, 20, 24, 33, 50, 138, 140, 143, 144, 145, 146, 148, 149, 153, 168, 170, 171, 176, 197, 198.
 Segond Louis 162, 163.
 Sénèque 168.
 Shakespeare 163.
 Shapiro Gary 187.
 Socrate 33, 65, 137, 140, 155, 176.
 Sophocle 168.
 Spinoza 18, 21, 61, 138, 140, 146, 148, 149, 158, 177, 197.
 Stein Heinrich von 200.
 Stendhal 18, 21, 138, 140, 164, 169, 170, 174.
 Stöcker 169.
 Strauss 24, 77.
 Strauss David Friedrich 153, 198.
 Swift 171.
 Taine 171, 201.
 Tartuffe 167.
 Tertullien 168.
 Thésée 137, 159.
 Titus 152.
 Tolstoï 24, 25, 50, 153, 154, 158, 177.
 Ulysse 24.
 Valadier Paul 19, 187, 188, 190.
 Voltaire 10, 13, 167, 169, 179, 199.
 Wagner Cosima 137.
 Wagner Richard 24, 50, 142, 153, 173, 174, 197, 198, 199, 201.
 Wellhausen J. 151, 165, 178.
 Winock M. 177.
 Wotling Patrick 188.
 Zarathoustra 43, 116.

INDEX RERUM

- affirmation 22, 23, 30.
Allemands 52-53, 130, 132.
amour 68, 101.
anarchisme 76, 125-127, 175, 179.
Antéchrist, antichrétien 9, 10, 12, 22.
belle humeur (*Heiterkeit*) 21, 23, 34, 35, 164, 167.
bon, bien 46, 59, 60.
bonheur 46.
bouddhisme 63-69.
chasteté 68.
civilisation 139, 178, 188.
conscience 57, 58.
conviction 116-118, 170, 171.
corps 111, 120.
corruption 48, 130, 132.
Croix 26, 76, 86, 90, 91, 95, 115, 160.
Crucifié 23, 24, 34, 202.
cynisme 38.
décadence 15, 24, 48, 54, 60-61, 110, 112, 113.
démocratie 111.
Dieu (déformation de) ; cf. falsification 29, 59-62, 71-75,
113, 114, 147.
 (existence de) 28.
 (mort de) 28.
 (royaume de) 85-86.
dualisme 32.
égalitarisme 21, 96, 97, 123-124, 125, 153, 161, 168.
Église 75-76.
égoïsme 20-21, 64-65, 140.
erreur 15.

espérance 68.
 esprit 57, 58.
 esprit libre 82, 156.
 évangile (bonne nouvelle) 25, 34, 78, 83 sqq., 100 sqq.
 évolution (cf. Darwin) 21, 47, 49, 91, 159.
 faiblesse 16, 19, 46.
 falsification (distorsion) 29, 52, 71 sqq., 79-81, 85, 87, 94.
 fatum 45.
 faute 76, 93, 159-160.
 faux 12, 13, 16, 39, 52, 56.
 femme 106.
 foi (croyance) ; cf. conviction 13, 16, 19, 68, 81-82, 84, 90,
 108-110, 112, 113, 116-118, 141, 143, 158, 170.
 force 43, 47.
 formule 82.
 généalogie ; cf. psychologie 12, 13, 18, 140, 142, 146.
 génie 78.
 glace 45, 124.
 grâce 32, 58.
 guillemets 25, 141, 151, 152, 154, 155, 169.
 haine 17, 19, 66, 78, 93, 94.
 hédonisme (épicurisme) 79.
 hygiène 64, 65.
 hyperboréen 45, 50, 137, 202.
 idéal, idéaliste 16, 17, 22, 48, 51.
 illusion 13, 17, 27, 58, 68.
 imaginaire 14, 58.
 Immaculée Conception 27, 85, 120, 157, 173.
 immortalité 94, 96, 161.
 impératif catégorique 54.
 innocence (pure) 82, 91.
 je (moi) 23.
 Juifs 69 sqq., 83, 84, 92, 97-99, 103, 127, 138, 148, 150,
 177.
 labyrinthe 43, 45.
 lecture 43, 44, 113, 128.
 libres penseurs 156.
 loi 122.
 Lumières 13, 14, 167.
 machine (animal) 57.
 mal 19, 21, 48, 58.
 martyrs 114-115.
 mauvais 46.
 mensonge 17, 58, 88, 89, 110, 118, 119, 157.

méthode 56, 128.
 morale 19, 20, 22, 24, 28, 30, 38, 70, 99, 161.
 moraline 22, 33, 34, 46, 48.
 mort 33.
 négation 22, 26, 31, 51.
 nihilisme 28, 31, 49, 50.
 Pâques 26.
 péché 30, 31, 33, 48, 58, 75, 83, 108, 112, 133, 142, 149,
 160.
 philologie 113.
 pitié 46, 49, 50, 140.
 plaisir 54, 58, 79, 109, 154.
 pratique 86.
 prêtre 51, 55, 72 sqq., 95, 106-108, 110, 112, 113, 118,
 119.
 probité 43, 55, 110, 113, 117, 128.
 psychologie 18, 77, 117.
 puissance 46, 49, 52.
 réalité 14, 15, 16, 58, 78, 92.
 Rédempteur (Sauveur) 69, 81, 86, 87, 95.
 Renaissance 131, 139 sqq.
 ressentiment 31, 32, 64, 70, 92, 93, 96, 102, 174.
 résurrection 93.
 Révolution (française) 54, 144.
 Romains, Rome 118, 125-130, 176.
 sacrifice 93.
 sagesse 102.
 sainteté 51, 111.
 saints 77.
 santé 111.
 Sceptiques, scepticisme 55, 116-117.
 science 55, 105-108, 128, 164, 166, 175.
 sémiotique 82, 146, 155.
 socialisme 125, 175-176, 179.
 « sujet transcendantal = X... » 9, 39.
 surhumain 33, 47.
 symbole, symbolisme 82, 84, 85.
 Testament (Nouveau) 24, 25, 100-104.
 théologien 33, 51-53, 113, 174.
 troupeau 47.
 vertu 46, 49-50, 53-54.
 victoire 33, 34, 59, 113.
 vie 33, 35, 48, 50, 54, 104, 132, 156.

volonté (désir), volonté de puissance 15, 16, 17, 18, 20, 21,
43, 46, 47, 57, 58, 60.
vrai, vérité 13, 19, 38, 39, 43, 52, 56, 88, 99, 104, 110, 115,
119.

yeux (lever les) 98.

INDEX DES RÉFÉRENCES BIBLIQUES

Ancien Testament

Genèse	1 : 1	46, 141
	1 : 26-27	81, 155
	2 : 9	106, 166
	2 : 16-17	106, 166
	3 : 1-5	106, 165, 166
	3 : 16-19	106, 165, 166, 167
	3 : 20	106, 165
	3 : 22	106, 166
	6 à 9	107, 167
	11 : 4-9	107, 167
Exode	20	83, 107, 166
	20 : 16-17	83, 156
Lévitique	18 : 21	54, 144
	20 : 2-5	54, 144
Deutéronome	3 : 15 et 19	30
Ésaïe	6 : 9-10	109
	29 : 14	103, 164
	66 : 24	100, 162
Psaumes	7 : 10	18

Nouveau Testament

Évangile de Matthieu	5 : 3	112, 169
	5	80, 155
	5 : 13	99, 162
	5 : 29	100, 162
	5 : 38	78, 153
	5 : 46	101
	6 : 15	101
	6 : 23	101
	6 : 28-31	101, 163

Évangile de Matthieu (suite)

6 : 33	101
7 : 1	98, 101, 162
7 : 3-5	98, 101, 162
8 : 20	85
10 : 14-15	98, 162
10 : 34	81, 155
11 : 15	109
12 : 3-8	
12 : 31-32	120, 173
13 : 24-29	106, 125, 166, 176
14 : 19	80, 155
18 : 23-36	31
23 : 16	80, 155
24 : 54	86, 157
25 : 24	31

Évangile de Marc

1 : 23	56, 145
6 : 11	100
8 : 34	100
9 : 1	100
9 : 42	100, 162
13 : 26	85, 157
15 : 39	86, 157

Évangile de Luc

9 : 5	100, 162
9 : 58	85, 156
10 : 29-37	83, 156
10 : 42	64, 96, 105, 149, 161
12 : 51-53	81, 155
15 : 7	75, 153
17 : 21	78, 154
23 : 39-43	86, 157
24 : 13	106, 164

Évangile de Jean

3 : 14	85, 156
4 : 22	69, 127, 150, 177
6 : 1	80, 155
12 : 34	85, 156
15 : 13	115, 170
18 : 36	153
18 : 38	46, 104, 141
19 : 19	76, 86, 153

Actes des apôtres

1 : 11	30
8 : 7	56, 145
28 : 27	109, 167

Épître aux Romains

5 : 1	94, 160
5 : 20 et 21	30
6 : 4	30

Épître aux Romains
(suite)

8 : 1 et 2	30
8 : 16	85, 157

1^{re} Épître aux
Corinthiens

1 : 19-20	102, 103, 164
1 : 27-28	112, 168
3 : 16	101
6 : 2-3	101-102
7 : 2 et 9	120, 173
13 : 2	110, 168
13 : 4	81, 155
13 : 13	68, 150
15 : 14	94, 160
15 : 54	33

Épître aux Galates

3 : 28	168
--------	-----

Épîtres de Jean

I Jean, 2 : 18 et 22	9
I Jean, 3 : 20	30
II Jean : 7	9

TABLE

<i>Introduction</i>	7
<i>Avertissement du traducteur</i>	37
L'ANTÉCHRIST	
Essai de critique du christianisme	41
<i>Notes</i>	135
<i>Bibliographie</i>	181
<i>Chronologie</i>	193
<i>Index nominum</i>	203
<i>Index rerum</i>	209
<i>Index des citations bibliques</i>	213